

***Bulletin  
des Amis  
d'André Gide***

N° 169

JANVIER 2011

Le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec le soutien du  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université Paul Verlaine de Metz (Centre Écritures, EA 3943)  
et le concours du  
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.



Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE, Alain GOULET,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les articles proposés à la Revue sont soumis à l'approbation  
du comité de lecture.*



Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,  
2 rue du Creux du Pont, 34680 Saint-Georges-d'Orques  
(Tél. 04.67.79.32.89 — Courriel pige.masson@orange.fr)

relative à l'AAAG, à

Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,  
374 rue de Vaugirard, bât. A, 75015 Paris  
(Tél. 01.45.32.82.72 — Courriel pierre.lachasse@orange.fr)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

---

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE  
VOL. XXXIX, N° 169 — JANVIER 2011

André GIDE : Avoir 80 ans.....	7
Un anniversaire, trois hommages (1949). .....	16
<i>Gide à Alger</i>	
Pierre MASSON : Gide 43-44, ou Du danger de publier son Journal en temps de guerre.....	23
Guy BASSET : Gide édité par Charlot.....	65
Claude FOUCART : Gide à la découverte (chez Goethe) de J. J. Winckelmann.....	71
Philippe GOAILLARD : Autour d'André Gide : la tribu Allégret.....	89
Robert LEVESQUE : Journal, <i>suite</i> (novembre 1949 — avril 1950).....	103
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide. — <i>Souve- nirs de la Cour d'Assises</i> , I (Alphonse Jouet, Pierre Mille). — <i>Le Treizième Arbre</i> , II (René-Marill Albérès, Ph. H., Petit Claus). .....	121
Chronique bibliographique. ....	139
L'Assemblée générale 2010 de l'AAAG. ....	141
Varia. ....	144
Cotisations et abonnements 2010. ....	146

---

## *Cotisations*

Chère Amie, cher Ami,

Vous recevez ce jour le premier Bulletin pour la nouvelle année. Nous espérons qu'elle sera favorable à chacun d'entre vous. Nous souhaitons aussi qu'elle soit propice à la vie de notre Association. Elle ne pourra l'être que si nous sommes assurés de votre fidélité.

C'est pourquoi nous réitérons un appel lancé déjà à plusieurs reprises mais trop peu suivi d'effet : le souhait que nous parvienne votre cotisation dès réception de ce Bulletin. Ce geste facilite la gestion de nos activités et nous rassure pour les mois à venir sur le nombre d'adhérents sur lequel nous pouvons compter.

Que soit remerciée la vingtaine d'adhérents qui, au 1<sup>er</sup> janvier, avait déjà réglé leur cotisation pour l'année 2011. Que ceux qui n'ont pas réglé 2010, malgré les rappels qu'ils n'ont pas manqué de recevoir, réparent prestement leur distraction. Nous leur en serons reconnaissants.

Bonne année à tous. Nous comptons sur chacun d'entre vous pour que vive l'Association.

Le Bureau.

Un petit rappel : la cotisation n'a pas subi de modification depuis 1991, alors que nous essayons d'offrir les mêmes prestations.

Nous souhaitons connaître

*votre adresse électronique*

Veuillez la communiquer à l'un des membres du Bureau :

Pierre Masson ([pige.masson@orange.fr](mailto:pige.masson@orange.fr))

Pierre Lachasse ([pierre.lachasse@orange.fr](mailto:pierre.lachasse@orange.fr))

Jean Claude ([jean.claude9@wanadoo.fr](mailto:jean.claude9@wanadoo.fr))

# André Gide

## « Avoir 80 ans »

*Le 9 mars 1950, Jean Amrouche transmet à Gide une proposition d'article pour un hebdomadaire américain ou anglais : « Life est disposé à publier une réponse à un questionnaire que je suis chargé de vous soumettre. L'ensemble pourrait comporter 5000 mots environ. [...] En même temps que le texte paraîtrait le reportage photographique fait à Paris, et qui serait complété à Juan. » Amrouche projetait en même temps de réaliser de nouveaux entretiens enregistrés, prolongeant ceux qu'il avait déjà réalisés avec Gide. Il y avait deux projets distincts, et la Petite Dame se trompe quand elle suppose, le 10 avril, que le texte en revue se substitue aux entretiens : « Pierre [...] apprend par Jean Lambert [...] que les nouveaux interviews souhaités par Amrouche sont devenus un interview écrit, à paraître dans je ne sais plus quel journal étranger, avec force photos naturellement » (Cahiers, t. IV, p. 176). Les photos étaient de Dominique Darbois ; les hebdomadaires étaient d'une part l'américain Life, qui devait publier un entretien avec Amrouche dont le sort nous est inconnu, et d'autre part l'anglais Picture Post, à qui fut transmis un texte rédigé par Gide et traduit par Dorothy Bussy. Le 16 mai, Amrouche écrit à Gide : « Picture Post : votre article (dont j'ai envoyé le manuscrit à Florence Gould) est traduit. Les photos et les légendes d'icelles sont prêtes, tout cela va partir pour Londres. » Puis les choses traînent un peu, et ce n'est que le 17 août qu'Amrouche peut annoncer à Gide : « Pris contact à Paris avec M. Guttman (Picture*

Post). *Accord conclu avec lui pour votre article. Le journal vous alloue 150 guinées (environ 150 000 francs), soit le double des honoraires alloués à Bernard Shaw pour un texte de même importance. Madame Bussy recevra 25 guinées pour sa traduction. [...] Je recevrai pour ma part 50 guinées destinées à rembourser mes frais de voyage, téléphone, etc., à payer mes services (légendes des photos) et la photographe touchera aussi 50 guinées.* » De Nice, installé à l'Hôtel d'Angleterre, Gide exprima sa satisfaction. Cependant, il n'eut pas le plaisir de voir paraître cet article. *Picture Post*, pour le publier, attendit le 3 mars 1951.

*Le manuscrit de Gide ne nous est pas parvenu. Nous devons à Nicole AMEILLE cette retraduction en français de la version anglaise de Dorothy Bussy.*

*P. M.*

# Reflections on being 80

By ANDRÉ GIDE

THE rumour has got about that I am eighty years old. It has been repeated so persistently of late that I have ended by believing it. If I had been left to myself I should perhaps not have noticed it. As a rule one does not feel that one is growing old, but all of a sudden that one is old. Reminders are needed to make one realise it—bereavements, perplexities of all sorts, heart-breaking pang, and tragic events which, during the last years, have not been spared us. And yet I have often wondered at the concordance which arises spontaneously between our desires and the means we have of satisfying them. One of man's worst miseries is the continued longing for what is unattainable. But, as I write these lines I say to myself that, on the other hand, one of the secrets of my optimism has been not to put an end to my wishes too soon, to have always continued wishing beyond my powers: that is the best means of increasing them.

If I put all the moments in which I have really lived end to end, it seems to me that they amount to very little. If I could begin my life over again, I should spend my time better. For instance, I should travel more and in more diverse countries. There are few things for which I reproach myself more than for the kind of laziness which induced me to return, for the sake of greater facility, to places where I tried to revive a past, which had not much more to teach me. I think now that the thing that should be the most zealously pursued is that which differs most from oneself and from the experiences one has already embarked on.

Next to laziness, I think man's worst enemy is fear. All that fear advises (and I say fear, not prudence) diminishes man and often even degrades him. Each time, on the contrary, that man triumphs over fear he becomes greater. In general I think that man is capable of more than he knows or believes. The tragedies of the war, and physical training in sport, have given us many admirable examples of endurance of which we

*Continued overleaf*

**Terrrestres** to a work of wise old age like 'Thésée,' the art of Gide has been to cut away (nonchalantly, to achieve simplicity, to find the right approach wherever it may lead to.

This has been made possible by a manner of life which the writers of the future will seldom attain. It has meant having a private income, using leisure in order to travel, or even, at times, just to vegetate; it has meant building a very special kind of ivory tower, with workshops installed on the ground floor and a constant stream of visitors ringing the bell.

But out of it all has emerged a living example of the kind of truth which it becomes easier every year to forget: the truth that although the world needs evangelists and prophets and teachers, it also needs humane and ardent people whose function is to spread among others a gnosis of the delight in just being alive. We want to be shown the necessity of change; we also want to feel the pleasures of acceptance. And it is because he learned to draw so accurate a line between the things in life which ought to be changed and those which must joyfully be accepted that Gide is likely to be remembered as one of the great liberators of the European spirit.

ALAN PRYCE-JONES



Photographed by DOMINIQUE DUBOIS

## AVOIR 80 ANS

**L**A RUMEUR S'EST RÉPANDUE que j'avais quatre-vingts ans. On l'a répété avec tellement d'insistance ces derniers temps que j'ai fini par y croire. Si l'on m'avait laissé seul peut-être ne l'aurais-je pas remarqué. En général on ne sent pas que l'on devient vieux mais que, d'un seul coup, on *est* vieux. Des rappels sont nécessaires pour que l'on s'en rende compte : des deuils, des perplexités de toutes sortes, des remords déchirants et des événements tragiques qui, ces dernières années, ne nous ont pas épargnés. Et pourtant je me suis souvent interrogé sur la concordance qui surgit spontanément entre nos désirs et les moyens que nous avons de les satisfaire. Une des pires souffrances de l'homme est le désir permanent de ce qui est inaccessible. Mais, alors que j'écris ces lignes, je me dis que, par ailleurs, un des secrets de mon optimisme a été de ne pas mettre un terme à mes souhaits trop tôt, d'avoir toujours continué à avoir des souhaits au-delà de mes pouvoirs : c'est le meilleur moyen de les augmenter.

Si je mets bout à bout tous les moments où j'ai vraiment vécu, il me semble que cela fait très peu. Si je pouvais recommencer ma vie, j'utiliserais mieux mon temps. Par exemple, je voyagerais plus et dans des pays plus divers. Il y a peu de choses que je me reproche plus que cette espèce de paresse qui m'a incité à retourner, pour plus de facilité, dans des endroits où j'ai essayé de revivre un passé, qui n'avait pas grand'chose de plus à m'apprendre. Je pense maintenant que l'on devrait poursuivre avec le plus de zèle ce qui diffère le plus de soi-même et des expériences dans lesquelles on s'est déjà lancé.

Après la paresse, je pense que le pire ennemi de l'homme est la peur. Tout ce que la peur nous conseille (je dis bien la peur et non la prudence) diminue l'homme et souvent l'avilit. À chaque fois au contraire que l'homme triomphe de la peur il en sort grandi. En général je pense que l'homme est capable de plus que ce qu'il sait ou croit. Les tragédies de la guerre, et l'entraînement physique sportif, nous ont donné de nombreux exemples d'une endurance dont nous n'aurions pas cru l'homme capable. L'idéal proposé par les générations précédentes a été glorieusement surpassé : nous pensons aujourd'hui qu'il y a quelque chose de supérieur à ce que l'on appelait autrefois l'attitude des hommes sages et qui était trop souvent une forme de résignation.

Je pense que ce n'est en aucune façon spécifique à la France. En Angleterre aussi (et je suis particulièrement heureux de voir nos deux peuples, si différents par ailleurs, se ressembler sur ce point), aucune religion, aucune croyance n'a prévalu contre la conviction latente qui est la raison d'être de notre meilleure jeunesse, que l'humanité, la condition présente de l'humanité, est destinée à être surpassée. Sinon, si nous nous contentons de l'état dans lequel nous sommes en ce moment, avouons que l'humanité aura seulement réussi à aboutir à un épouvantable et lamentable échec qui donnerait raison aux pessimistes de la pire espèce. Et ce qui m'attristerait encore plus, si je me permettais de m'y attarder, c'est la nature des moyens qui nous sont offerts en ce moment comme étant les seuls capables de nous sauver de cette catastrophe. Dans le domaine de la politique comme dans celui de la religion, je redoute de la même façon tout système qui cherche la satisfaction du plus grand nombre aux dépens de l'individu. J'ai longtemps cru, essayé de croire, que les premiers pouvaient être protégés et défendus sans que cela soit nécessairement au détriment du second. Ce très grave problème est très semblable à celui qui se présente lors d'un

accouchement difficile : est-il possible de sauver à la fois la mère et l'enfant ? Et s'il s'avère qu'il faut en sacrifier un pour sauver l'autre, auquel des deux devrait-on accorder le plus grand soin, le maximum de chances de survie ? Je souhaiterais que chacun d'entre nous essaie de répondre à cette question déchirante et l'examine personnellement et particulièrement. Mais malheureusement de nos jours un jeune homme intelligent, par peur ou par nonchalance préférera une solution toute faite et éculée, qu'un parti ou un autre ne manquera pas de lui offrir à la première occasion. Je peux témoigner qu'il est extraordinairement difficile de résister à cette tentation. Les arguments qu'on lui présente semblent tellement nobles ! Pour se défendre il a besoin du courage le plus difficile, celui de sembler (et à ses propres yeux également) préférer lui-même et sa propre personnalité à une cause dans laquelle le bien-être, le bonheur et le salut de tous sont en jeu. Il est incapable de lutter contre les sophismes qui le visent, s'il n'a pas tout d'abord réfléchi longuement et tout seul à cette question capitale : quelle est pour moi la chose la plus importante dans ma vie ? – et s'il n'a pas osé répondre résolument « moi-même ». En effet je n'ai pas réussi à me faire comprendre si les gens voient dans cette réponse l'apologie de l'égotisme. Je pourrais presque dire que c'est exactement le contraire. Comment réussirai-je à faire admettre ceci à quiconque ne s'est pas convaincu d'abord de ce qui, pour moi, est devenu la réponse à la question de ma vie entière : chacun a plus de valeur que tous. Mais il me semble que les Anglais sont particulièrement aptes (et mieux que les Français) à l'admettre et à le comprendre. Aucune littérature n'enseigne ceci mieux que la leur, et c'est peut-être ce que j'y admire particulièrement : une école de l'individualisme. Je ne peux m'empêcher de citer ici un trait d'esprit audacieux de Blake quand, dans *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, il félicite Milton d'être, à son insu, du côté du Diable, et y reconnaît là

une sorte de *preuve* de sa grandeur. L'histoire de l'Angleterre, tout comme sa littérature, nous fournit bien d'autres preuves de ce que j'avance ici. C'est pourquoi l'Angleterre est sans aucun doute, de tous les pays d'Europe (ou plutôt du monde entier), le plus réfractaire à toute tentative de totalitarisme, qui à mon avis est le plus grand danger auquel l'humanité a dû dans le passé, et aura jamais, dans le futur, à faire face.

On m'a posé deux questions : « Qu'est-ce que la France peut apprendre de l'Angleterre ? Qu'est-ce que l'Angleterre peut apprendre de la France ? » Il m'est de loin plus difficile de répondre à la deuxième, et ceci pour des raisons quelque peu subtiles et psychologiques qui risquent d'être mal comprises et qui, dans ce cas, me feraient le plus grand tort. Je parle précisément du courage. Je déclare en avoir besoin pour reconnaître que par nature, qu'elle soit innée ou acquise par l'éducation puritaine à laquelle j'ai été soumis, je suis beaucoup plus sensible à mes propres défauts et faiblesses qu'à ceux de mes voisins ou à tout autre mérite de ma part. Cependant je finis par en être conscient, mais bien plus après y avoir réfléchi que spontanément. C'est aussi le cas en ce qui concerne les mérites ou les vertus de mon entourage immédiat, de ma famille ou de mon pays. C'est pourquoi, surtout lorsque je voyage, les défauts des Français que je suis obligé de reconnaître me choquent habituellement beaucoup plus que leurs qualités ne me charment. Et ceci également parce que ces dernières me semblent si naturelles qu'elles ne provoquent plus mon étonnement. En général, je porte plus attention à ce qui est différent de moi qu'à ce qui me confirme dans mes tendances. Parmi les critiques que j'ai souvent entendues adressées aux Français il y en a peu dont je ne reconnaisse la justice et desquelles je ne suis pas le premier à souffrir. Et pourtant (j'ai dû le noter dans mon Journal) mes amis français les plus proches n'ont aucun de ces défauts, et n'en sont pas moins français pour autant. Les Français dif-

fèrent des Anglais non seulement par leurs traits et leurs personnalités, mais aussi sur beaucoup d'autres points qui parfois font qu'ils ne se comprennent pas. Cependant il faut dépasser cette incompréhension. Le salut de l'Europe en dépend. Nous ne devons pour rien au monde laisser un tel malentendu se développer entre nos deux peuples. Par contre, il est bon que l'incompréhension soit complète et absolue entre ceux qui sont soumis à la règle de l'autorité d'une part (qu'elle soit rouge ou blanche) et ceux, d'un autre côté, qui affirment vivre en liberté. D'ailleurs, entre eux et nous (et nous inclut les Anglais aussi bien que les Français) aucune compréhension n'est possible, ou plutôt toute compréhension apparente ne peut être qu'une incompréhension charitable de notre part, délibérée de la leur, avec l'intention constamment sous-jacente de « nous rouler ».

Mais ici surgit une autre difficulté, de l'espèce la plus étrange, qui peut bien paraître insurmontable de prime abord. Ces peuples asservis s'accordent dans leur reconnaissance d'une seule et même croyance, dans leur obéissance à un seul et unique commandement. Pour nous, les rebelles, notre force réside au contraire dans le fait de n'en reconnaître aucun, ou, en tout cas, de n'en accepter aucun que nous n'ayons émis nous-mêmes. Les groupes fascistes étaient rassemblés autour de commandements tels que « credere, subbidire, combattere » qui couvraient les murs en Italie et obscurcissaient la conscience des hommes. Nous avons vu les résultats désastreux de cette renonciation de l'individualité et ses effets, ô combien toxiques, sur les jeunes esprits, soucieux de servir et de répondre avec dévouement à cette invitation astucieuse à renoncer à toute personnalité et – osons le dire – à laisser place à la paresse, alors que l'individu désireux d'être et de demeurer lui-même est seul, et doit le rester. Pour nous, les rebelles nos forces sont éparpillées en un réseau répandu dans notre monde tout entier, menacé de tous côtés et apparemment condamné.

Mais nous devons garder la conviction, comme le firent les premiers martyrs chrétiens, aussi accablés fussent-ils, que dans notre défaite nous triompherons.

André Gide.

Traduit en anglais par Dorothy Bussy  
Traduit de l'anglais par Nicole Ameille.

## Un anniversaire, trois hommages

*Il ne s'agit pas ici de composer un dossier de tous les textes – articles, hommages, reportages – que suscita le quatre-vingtième anniversaire de Gide, mais de montrer, à travers trois textes très différents, l'étendue et la richesse du message gidien. Ces textes sont en effet divers par l'origine (suisse, belge, franco-américaine) et surtout par l'orientation : tandis que le premier fait de Gide l'héritier de Goethe, le deuxième voit en lui un chrétien authentique, et le troisième un défenseur de la liberté intellectuelle. À chacun son Gide.*

**ROBERT KANTERS**

(*La Gazette de Lausanne*, 3 septembre 1949)

Au moment où M. André Gide réunit dans ses *Feuillets d'automne* des écrits récents et des écrits de périodes très diverses, mais dont plusieurs sont loin d'être sans intérêt ; au moment aussi où il rassemble dans une anthologie très discutée les poèmes français qu'il a le plus goûtés au cours de sa longue vie, voici deux ouvrages qui montrent bien son rayonnement : celui de M. Göran Schildt, *Gide et l'Homme*, nous vient de Stockholm ; et celui de Mme Renée Lang, *André Gide et la pensée allemande*, indique dès le titre son caractère international.

Un peu scolaire peut-être, avec son appareil de notes, de citations traduites, de références, avec aussi ses intéressantes lettres inédites de Gide lui-même, le travail de Mme Lang est d'une scrupuleuse intelligence. L'auteur a nettement délimité son sujet : les rapports de Gide avec l'Allemagne et mieux encore les influences de la pensée allemande sur l'œuvre et la pensée d'André Gide.

Sur beaucoup de points, elle apporte une documentation précise, et il est curieux de la voir parfois rectifier une assertion de Gide lui-même, grâce à des rapprochements de textes et de dates et se montrer ainsi plus sûre que la mémoire du vieux maître. Mais en circonscrivant deux grandes amitiés allemandes de Gide, Mme Lang définit une intéressante ligne d'évolution. Le premier ami, c'est Nietzsche, le second, c'est Goethe. Le chef-d'œuvre de Gide, n'est-ce pas d'être passé d'un type nietzschéen d'existence à un type goethéen – d'avoir retenu ce qui pouvait se retenir de dionysiaque à l'inté-

rieur d'un équilibre apollonien ?

Le travail de M. Göran Schildt mérite également de figurer en bonne place dans la bibliographie gidienne. Sans négliger le point de vue psychologique ni le point de vue esthétique, M. Schildt s'est attaché à l'évolution religieuse et surtout à l'évolution morale de Gide. Au départ, il prétend expliquer Gide comme une victime de la connaissance de soi : sans cesse divisé entre celui qui est connu et celui qui connaît, Gide a sans cesse travaillé dans son œuvre à rétablir son unité intérieure. Mais l'étude elle-même déborde cette vue un peu trop systématique. La plupart des textes invoqués sont bien connus ; mais l'éclairage est souvent heureux. Il y a des analyses de romans ou de caractères qui intéresseront parce que son éloignement dans l'espace permet à M. Schildt de prendre ses distances morales, de voir *La Porte étroite* ou *Les Faux-Monnayeurs* avec une fraîcheur et une netteté que nous ne connaissons pas encore toujours.

Le recueil des *Feuillets d'automne* peut prolonger l'une et l'autre étude. On y trouvera le texte capital sur Goethe, publié en revue en 1932, et des préfaces pour Thomas Mann ou Hermann Hesse. On lira les adieux de Gide à quelques compagnons avant lui disparus : Conrad, Valéry, Ghéon, etc. Enfin les *Feuillets d'automne* prolongent le dialogue avec Dieu (et d'abord avec ce visage chrétien de Dieu dont il n'arrive jamais tout à fait à détourner le regard de sa vie) qui compte davantage que tous les dialogues avec des étrangers ou avec des compagnons. Le volume a l'importance des deux recueils de *Prétextes*. Et même si toute l'œuvre d'André Gide devait se réduire à des « prétextes », lui-même ne reste-t-il pas, à près de quatre-vingt ans, un des rares hommes debout sur la terre d'Europe ?

### JEAN-CHARLES MIGNON

(*Le Thyrsé*<sup>1</sup>, n° 12, 1<sup>er</sup> décembre 1949)

#### *Le gidisme est vivant*

André Gide compte cette année quatre-vingt ans, et voici cinquante-huit années que Remy de Gourmont écrivait des *Cahiers d'André Walter* qu'ils étaient le fait d'un « esprit romanesque et philosophique, de la lignée de Goethe », alliant « à l'originalité du talent l'originalité de l'âme ». Le facile critique du symbolisme avait une vue très simpliste des faits littéraires et même des faits tout court. Il transporta dans ses commentaires un peu de la grosse simplicité hugolienne, avec laquelle il faut le dire, le vrai symbolisme

---

1. « Revue d'art et de littérature » publiée à Bruxelles, *Le Thyrsé* a à cette date fusionné avec *Les Chants de l'Aube* et *Minerve*.

n'avait de rapports que très éloignés. Nous ne voyons plus, pour notre part, dans cette école, qu'un naïf alambic où les valeurs les plus communes étaient distillées avec des gestes qui se seraient voulus sacramentels : on les en retirait finalement comme ces dentelles déteintes que l'on montre encore, sous les poussiéreuses vitrines des musées. Il serait curieux d'indiquer combien les plus illustres des symbolistes, Mallarmé, Rimbaud ou Lautréamont, ont puissamment échappé à ce que nous appellerions le symbolisme historique, celui du froid rêveur Villiers, du fleuriste américain Viélé-Griffin, du doux et funèbre Samain, de l'hiératique Maeterlinck. Ce n'en est ni l'endroit ni l'heure. Nous voudrions seulement dire que le symbolisme auquel Gide ne cessa de rendre hommage, c'est celui de l'engagement *lucide* vers l'immatériel et de la rupture de tous les règlements. C'est en s'étant posé comme le prolongement de ce symbolisme-là, que Gide est devenu l'écrivain capital du 20<sup>e</sup> siècle.

Il est utile de l'affirmer en commençant. Notre époque se caractérise singulièrement, en littérature, par un retour au christianisme par des voies directement opposées à l'Église, en marge même de l'Église. Rimbaud déjà avait un formidable appétit de Dieu. Il est en poésie le reur désentravé qui, piétinant toute la boue humaine, faite en son temps de colifichets et de badines, s'élança par saccades vers Celui qui était secrètement le but de son âme. Gide est pour le roman français ce qu'a été Rimbaud pour la poésie – et c'est, pensons-nous, le plus bel et surtout le plus juste hommage que l'on puisse lui rendre. Il est, lui, la liane retorse qui, s'enroulant autour de l'arbre du corps humain, conduit cependant au nœud des aspirations de l'homme conscient : Dieu. Il y a eu, il y a et il y aura certes encore des acceptations tristes et des refus hautains de reconnaître à ces deux écrivains une qualité toute chrétienne. C'est fatal, lorsqu'on sait que le conformisme – hideux travesti de la foi – règne toujours sur notre société. Mais il est bon de souligner fortement que la floraison d'écrivains catholiques à laquelle nous avons assisté, de Bloy à Mauriac, de Bernanos à Green, n'est pas indépendante de celle des grands chrétiens plus ou moins secrets qu'étaient Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont parmi les poètes, et qu'est magnifiquement Gide parmi les prosateurs. Nous dirons même qu'en se disant « catholiques », nous croyons que les premiers obéissaient plus à un réflexe de la volonté et du souci d'orthodoxie qu'à un sentiment de parfaite intégration au corps officiel de l'Église. André Gide, en se tenant à l'écart des Églises, a attiré prodigieusement sur soi l'attention, il a mis en lumière la merveilleuse personnalité de l'homme en quête consciente et esseulée du divin.

Et c'est maintenant que nous pouvons éclairer le titre de notre propos : le gidisme est vivant. Tout d'abord, en remarquant qu'il n'est peut-être pas

un écrivain d'après 1920 qui ait échappé à l'empreinte de Gide – et en tout cas aucun des meilleurs. On peut être un artiste, un bon écrivain, en ne travaillant que dans la matière : c'est vrai de Maupassant, de Renard, des Par-nassiens. On n'est un grand écrivain que, lorsque étant artiste, on travaille à partir de la matière dans le spirituel. Ce sera l'honneur de la littérature française contemporaine d'avoir eu, quoiqu'on en pense, un souci définitif des valeurs de l'âme, mieux : d'avoir posé comme indispensable, comme acquise, la suprématie des problèmes de l'éternel, une fois que l'on entre en littérature. André Gide est l'articulation sur laquelle s'est axée cette révolution dans la conception des fonctions de ce que l'on continue à appeler, avec un arrière-goût de monocle, « l'homme de lettres ». Presque à son corps défendant. Car André Gide n'a nullement eu cette ambition. Il ne l'a pas eue en écrivant *Les Nourritures terrestres*, ce limpide verre d'eau de poésie. Il ne l'a pas eue en écrivant le rigoureux et défaillant *Immoraliste*. Il ne l'a pas eue même en écrivant les réquisitoriales *Caves du Vatican*. C'est autre chose. C'est l'œuvre entière de Gide qui fait entendre, comme une harpe sa bruis-sante et longue harmonie, le profond accord qui vient remuer en nous les fibres les plus sensibles, les plus proches de ce lieu terrible où se rencontrent l'âme et le corps. Ah ! c'est un lieu aigu et que l'on ne dévoile pas impunément ! Nombre d'écrivains l'étouffent sous la farine d'un prudent roman de mœurs rustiques ou bourgeoises. D'autres se vautrent dans le roman réaliste, sans savoir qu'ils s'occupent ainsi à dépeindre ceux des hommes qui valent le moins, les mécaniques qui ignorent l'essence même de leur être. C'est pourquoi la blessure est si vive lorsque le ciseau du romancier André Gide touche soudain, sous les adiposités et les vague-à-l'âme, la jointure où l'on peut dire avec lui : « Dieu me tient ; je le tiens ; nous sommes » (*Les Nouvelles Nourritures*, p. 242 ; Gallimard, 1942).

Lorsqu'on réalise l'importance d'une prise de conscience comme celle qu'a imposée Gide, on ne peut refuser à l'auteur de *La Porte étroite* l'hommage que l'on se plaît à lui rendre aujourd'hui, en dépit des réticences et des calomnies qui continuent à chuchoter autour de son nom. Et il ne serait que cocasse, si ce n'était au fond le tragique du catholicisme moderne, de voir que l'on fait uniquement grief, dans certaines sphères, à Gide d'avoir écrit : « Entre le Christ et saint Paul je choisis le Christ » (*La Symphonie pastorale*, p. 81). On doit en tout cas l'avouer. Ainsi que nous le disions plus haut, les meilleurs écrivains contemporains ont été touchés par Gide et, ce qui est mieux encore, il les a marqués à un endroit qu'il était urgent de réveiller, à un endroit urgent : l'âme, l'âme consciente, douloureuse, écartelée, l'âme pécheresse, l'âme chrétienne, risquée, vivace et originelle. Au fanatisme, à tous les fanatismes sans exception, il a opposé la foi gratuite, avec

ses inquiétudes et ses élévations. C'est ce Gide-là qui a été suivi.

Quel miracle n'est-ce pas, si l'on ajoute que l'œuvre de Gide a joué ce rôle en étant à la fois une pure œuvre d'art ? On le sait. L'écriture d'André Gide n'a jamais failli à un classicisme intransigeant, la seule discipline sans doute qu'il ait acceptée – peut-être parce qu'elle ne portait que sur une question de forme (ce qui explique encore son rejet de tout dogmatisme dans le fonds). En plus de sa mission de libérateur, nous saluons donc le classicisme d'André Gide. Mais nous ajouterons qu'il est plausible – nous ne disons pas souhaitable – que le déséquilibre de l'âme déclenche parfois un déséquilibre du style : ce qui est visible dans le surréalisme, et ce qui amène souvent d'incalculables découvertes en profondeur. Ceci afin de montrer que nous ne sommes pas dupes d'une confusion des valeurs. Lorsque nous avons dit que le gidisme était vivant, sans doute l'entendions-nous par le style dont la perfection ne peut avoir que d'heureuses influences, mais nous l'entendions avant tout par la substance.

La substance du gidisme est plus que jamais vivante, dans les remous et les palpitations d'âmes ferventes qui font, comme les flots de la mer, un frémissant murmure à la surface de la littérature française du vingtième siècle.

### CLAUDE ELSÉN

(*Évidences* 2, n° 6, décembre 1949)

#### *Le quatre-vingtième anniversaire d'un grand humaniste* *André Gide en son temps*

André Gide aura été l'un des rares écrivains qui, de leur vivant, entrent dans l'Histoire littéraire et y prennent la figure mi-réelle, mi-légitime, que leur reconnaîtra la postérité.

Parce que cette figure, dès lors, est « fixée », comme celle d'un portrait qui n'appelle plus de retouches, est-ce une raison suffisante pour ne pas essayer de la cerner d'un peu plus près, d'en creuser le dessin apparent ? Je ne le pense pas. Après tout, Gide est aussi un écrivain vivant, notre contemporain, et, comme tel, nous sommes habilités à être tentés de le juger, de mesurer son influence sur nous, hommes de son temps. Car autre chose est d'admirer objectivement une œuvre et d'ériger des statues à son auteur, et autre chose de distinguer la part vivante de cette œuvre et de cet homme. La véritable grandeur se mesure sans doute moins aux consécérations et aux commémorations officielles auxquelles elle fournit prétexte, qu'aux sympa-

---

2. « Revue mensuelle publiée par l'American Jewish Committee » (New York – Paris).

thies et aux antipathies actives qu'elle suscite.

André Gide apparaîtra peut-être un jour comme notre Goethe (les manifestations auxquelles a donné lieu la célébration de son quatre-vingtième anniversaire permettent déjà de le penser). En attendant rendons à sa présence parmi nous l'hommage de voir en lui, *d'abord*, un écrivain *vivant*.

\*

Nous lui devons tous quelque chose – fût-ce à notre insu.

Pour beaucoup d'hommes qui ont aujourd'hui entre trente et cinquante ans, Gide aura été sinon un maître à penser, du moins un maître à sentir. Il a été pour eux ce que fut un Barrès pour leurs aînés immédiats (et peut-être l'œuvre d'un Henry de Montherlant attesterait-elle assez le passage de l'une à l'autre influence, – compte non tenu de son apport et de son « style » personnel). Il leur a, au minimum, ouvert l'esprit à quelques grandes voix jusqu'à lui mal écoutées, peu entendues : celle de Nietzsche, celle de Dostoïevski, dont il a, en son temps, rendu plus familier le langage et le message aux lecteurs des *Nourritures terrestres* et des *Faux-Monnayeurs*.

Bien sûr, aujourd'hui que ces noms, que ces formes de pensée et de sensibilité sont définitivement intégrés à notre univers spirituel, sommes-nous tentés d'oublier ou de sous-estimer ce rôle d'intercesseur assumé par Gide et, du même coup, la part de nouveauté de son œuvre. « Barrès s'éloigne », annonçait Montherlant au lendemain de la mort de l'auteur des *Déracinés* (sans d'ailleurs contester pour autant le rôle joué par lui, ni renier son influence). Gide « s'éloigne »-t-il déjà ? Ce n'est rien lui enlever que de constater l'affaiblissement de son influence *directe* sur les jeunes générations actuelles – car, d'une part, lui-même ne s'est jamais fait faute de décourager suiveurs et disciples et, d'autre part, on ne saurait méconnaître que les nouveaux maîtres à penser de la jeunesse intellectuelle ont à son endroit une dette, qu'ils ont d'ailleurs reconnue : l'un des meilleurs d'entre eux, André Malraux, n'a-t-il pas dit qu'« à la moitié de ceux qu'on appelle les jeunes, Gide a révélé la conscience intellectuelle » ?

À beaucoup aussi, Gide a révélé et enseigné le goût, voire l'exigeante passion de la liberté intérieure. Car l'auteur des *Nourritures* est avant tout un moraliste (par quoi se manifeste le tour essentiellement français de son génie).

L'étiquette peut sembler paradoxale, s'appliquant à celui dont l'un des livres les plus significatifs s'intitule, justement, *L'Immoraliste*, et dont les gens pressés ne retiennent volontiers que quelques formules faciles à détourner de leur sens – du célèbre « Familles, je vous hais » à la non moins célèbre proposition sur les bons sentiments avec lesquels ont fait la mauvaise littérature. Œuvres de moraliste, pourtant, *Les Nourritures*, *Paludes*, *Le Prométhée mal*

*enchaîné*, les trois *Traité*s ; aventures morales, essentiellement, que celles des personnages des *Caves du Vatican*, de *La Porte étroite*, de *La Symphonie pastorale*, des *Faux-Monnayeurs*, – même si, dans l'éthique nouvelle qui les nourrit, se manifeste cette « transmutation des valeurs » appelée et annoncée par Nietzsche. Nous sommes loin de la morale traditionnelle, d'inspiration chrétienne et paulinienne avant tout : dans celle au service de quoi Gide met un art infiniment subtil, les nouvelles valeurs dominantes sont la libération de soi-même, l'acceptation et l'accomplissement de sa propre vérité, la ferveur, le doute fécond, la « disponibilité ».

Et si tout cela, sans doute, ne rend plus aujourd'hui le son de nouveauté qui, voici quelques décades, faisait de l'œuvre gidienne un message révolutionnaire, n'est-ce pas la preuve même que ce message a été entendu, accueilli, assimilé ?

\*

J'ajouterai ceci :

L'existence, la présence d'André Gide parmi nous nous sont précieuses, et son importance évidente, en un temps où la part de l'homme qu'il a incarnée, exaltée et défendue apparaît singulièrement menacée.

Car au seuil de l'ère atomique, de l'univers concentrationnaire, du monde de la Terreur, sa voix s'est élevée, soutenue par les prestiges de l'art, pour fustiger et confondre tous les totalitarismes, pour enseigner à l'individu en danger de mort la plus salutaire méfiance contre toutes les formes du fanatisme et de son « délire logique », aussi bien celles dont il porte en lui les germes que celles qui voudraient s'imposer à lui. (On ne saurait oublier *Retour de l'URSS* et le retentissant débat que ce livre suscita, en 1935, à l'Union pour la Vérité).

Honni à la fois par les extrémistes (de « droite » et de « gauche », si ces distinctions ont encore un sens aujourd'hui) et par les partisans d'un conformisme étriqué, Gide s'est fait, ainsi qu'il le dit lui-même, « l'avocat de tout ce qui n'a pas encore pu ou su parler, de tout ce qu'on n'a pas encore su ou voulu entendre » – et qui court, à l'heure qu'il est, plus que jamais le risque d'être étouffé.

Et c'est pourquoi aussi, joignant notre voix à celles qui ont salué, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, le plus grand écrivain français vivant, nous avons voulu d'abord rendre hommage à l'homme qui, pour reprendre la formule d'André Malraux, a révélé à beaucoup « la conscience intellectuelle », – leur enseignant du même coup, par son œuvre et par son exemple, à la défendre contre tous les pièges qui lui sont tendus.

***Gide 43-44***  
***ou***  
***Du danger de publier son journal***  
***en temps de guerre***

**DOSSIER RASSEMBLÉ**  
**PAR**  
**PIERRE MASSON**

***2<sup>ème</sup> épisode : le Journal qui divise***

**C**'EST DONC DANS *L'ARCHE* qu'avait commencé la publication des *Pages de Journal* couvrant la période 1939-1942. Celles qui allaient déclencher une polémique furent publiées dans le n° 3, daté d'avril-mai 1944, mais qui parut « avec un retard considérable », comme le reconnaissait un mot de la rédaction. Il s'y trouvait trois assertions qui allaient servir de détonateur :

Si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient ; dont trois ou quatre avec le sourire.

C'est à travers les restrictions qu'elle entraîne et par cela seulement ou presque, que le grand nombre sera touché par la défaite. Moins de sucre dans le café et moins de café dans les tasses, c'est à cela qu'ils seront sensibles.

Le sentiment patriotique n'est du reste pas plus constant que nos autres amours.

Un article du journal *La Liberté* (journal communiste, créé à Marseille en novembre 1940), non daté, semble être le premier à s'indigner, sur une colonne relativement discrète, sous le titre « Le patriotisme de M. Gide » :

[...] Voilà ce que laisse passer la censure, qui se montre par ailleurs si sévère pour *La Liberté* dans l'expression de sa juste politique patriotique. M. Gide a écrit ce qui précède en terre française. À l'égal de la « Tante » de Madrid dont nous parlions voici quinze jours, M. Gide qui a vécu sous l'occupation des boches fait le pont entre eux et les vrais patriotes. Son sourire va d'un côté. Sa main est tendue de l'autre. Selon M. Gide, ce qu'éprouvaient les Français en juillet 1940, ce n'étaient pas l'humiliation de la défaite, la honte de la trahison, la souffrance d'un peuple sur lequel pèse le joug de l'ennemi... non, c'était tout simplement la gêne des restrictions, la crainte de la disette. Selon M. Gide, neuf Français sur dix auraient accepté spontanément la domination allemande si le boche leur avait donné à manger. Selon M. Gide le patriotisme est une question de beurre sur du pain, une simple affaire d'estomac satisfait. Il est vrai que M. Gide « a fait son beurre » et qu'il soigne son estomac. Il est des centaines de milliers de patriotes, en France, qui luttent contre l'ennemi, affrontent quotidiennement la mort, et mangent sur le pouce, quand ils peuvent, et comme ils peuvent...

Pour M. Gide le patriotisme est une question de confort stomacal. Pour les Français en lutte, le patriotisme conduit à la délivrance, et souvent à la mort. M. Gide écrit pour *L'Arche*. *L'Arche* a du papier. *L'Arche*, grâce à la bienveillance du Commissaire aux Affaires étrangères, est longuement diffusée à l'étranger. Tandis que *La Liberté* a été privé de papier et que sa voix est constamment étouffée. Les hitlériens et la « Tante » de Madrid doivent rire... Gageons que M. Gide rira moins, demain, en France libérée...

On peut considérer les débats de l'Assemblée consulta-

tive provisoire d'Alger, en date du 7 juillet, comme le vrai coup d'envoi de la polémique. Nous les connaissons par la publication que Gide en donna en appendice de la réédition des *Pages de Journal 1939-1942* chez Gallimard en 1946. Un des membres de cette assemblée, Arthur Giovoni, avait pris prétexte de certains passages du *Journal* qui relativisaient la notion de sentiment patriotique, pour appeler Gide un « traître », et réclamer pour lui la prison, « et des poursuites contre le gérant de *L'Arche* ». Giovoni était communiste, et son attaque montrait bien que derrière l'auteur des *Pages de Journal*, c'était celui de *Retour de l'URSS* qui était visé :

Il a insulté le patriotisme des Français et a aussi mal jugé, aujourd'hui, les paysans de France, qu'il avait jugé autrefois ceux d'URSS. En somme, cet écrivain frelaté qui a exercé une trouble influence sur les jeunes esprits, fait du défaitisme en pleine guerre. Sa manie de l'originalité et de l'exotique, son immoralisme et sa perversité en font un individu dangereux.

Le 9 juillet, Jean Amrouche note dans son *Journal* : « Mal à mon aise : les attaques des communistes contre Gide m'inquiètent ; vont-ils se déclarer contre toute liberté <sup>1</sup> ? »

Nous n'avons pas d'autre réaction publique de Gide à ces attaques, que leur publication sans commentaires ; mais le dossier de coupures de presse qu'il constitua alors, et qui est aujourd'hui accessible grâce aux *Gidian Archives* de Sheffield, nous montre qu'il n'y fut pas indifférent.

La séance à l'Assemblée mit donc le feu aux poudres. Le 12 juillet, *La Liberté* reproduit très exactement les propos tenus par Giovoni sous ce triple titre : « Mort aux traîtres ! — Une question d'Arthur Giovoni au Commissaire à l'Information — Les insultes d'André Gide au sentiment patrio-

---

1. Jean Amrouche, *Journal*, Paris : Non Lieu, 2010, p. 128.

tique français ». Le même jour, dans *Les Dernières Nouvelles d'Alger*, Lucienne Barrucand (probablement parente de l'écrivain Victor Barrucand) réagit dans sa rubrique « La chose littéraire » :

[...] Le débat mérite d'être ramené à son juste niveau. Ce fragment incriminé, on doit en toute bonne foi le remettre à sa place et en son temps dans le processus ondoyant des réflexions de l'auteur. On comprend alors le véritable intérêt de l'œuvre considérable que représente et que représentera le *Journal* d'André Gide.

Débarrassé d'un excès de manière méticuleuse, on y dégage le graphique psychologique de l'homme individuel naturellement versatile, livré sans le contrepoids du caractère aux tentations et influences du milieu extérieur et flânant à la surface des convictions.

Plutôt que de s'indigner, laissons-le poursuivre. Il sera intéressant d'observer pourquoi, comment, quand et à quelle occasion André Gide est devenu, disons gaulliste. Et ce ne sera pas davantage un cas particulier.

Déjà, fin novembre 1940, il quitte l'étude de l'allemand pour se replonger « avec délices » dans la littérature anglaise, « celle dont la disparition appauvrirait le plus l'humanité ».

Tout compte fait, le véritable procès à dresser serait celui de la littérature subjective, du « moi haïssable ».

Une protestation plus vigoureuse va venir d'un journal dont nous ne connaissons ni le nom, ni la date, et sous la signature d'un probable pseudonyme, Guy Mémoire. Selon Jocelyn Van Tuyl<sup>2</sup>, à la perspicacité de qui il faut rendre hommage, il pourrait s'agir, soit de Gide lui-même, soit d'un ami auquel il aurait transmis un texte rédigé par lui, intitulé « Rester unis », dont subsiste aujourd'hui la dactylographie (à la Bibliothèque Jacques Doucet) ; entre ce texte et l'article de « Guy Mémoire », des similitudes sont frappantes, et

---

2. Jocelyn Van Tuyl, *André Gide and the Second World War*, Albany : State University of New York Press, 2006,

de plus ce Mémoire s'avère remarquablement informé de la vie de Gide<sup>3</sup>. Quoi qu'il en soit, cet article réagissait également à une autre attaque dont nous n'avons pas de traces, apparemment publiée par Giovoni dans *Liberté* :

### *Offensive contre Gide*

M. Giovoni entre dans l'histoire littéraire avec des titres supérieurs à ceux d'Henri Massis, d'Henri Béraud, de *Gringoire* et des beaux légionnaires de Nice. Ceux-ci se bornèrent à demander et à obtenir que Gide fût empêché de parler sur Henri Michaux. C'était au temps de la Révolution Nationale que menaçait le poète de *La nuit remue*, du moment qu'il était célébré par Gide.

M. Giovoni va plus loin, *La Liberté* demande la peine de mort.

Ne nous hâtons pas, cependant, de protester au nom de la liberté de pensée. Nos amis communistes ne veulent pas plus que nous l'immoler : leurs camarades, dont ils revendiquent justement l'héroïsme, ont versé et versent trop de sang dans la lutte contre le totalitarisme, politique ou intellectuel. Leur protestation est hyperbolique, elle enfle la voix pour se faire entendre de loin ; M. Giovoni serait le premier surpris et désolé que son offensive contre l'auteur du *Voyage au Congo* connût le succès que remporta en d'autres temps celle qui fut menée contre Socrate, mis à mort pour avoir corrompu la jeunesse, et que M. Giovoni fit lire à ses élèves vingt-trois siècles après l'événement.

Si sourcilieux que soit notre patriotisme, Gide ne risque pas de connaître, à 75 ans, le sort qui fit, à 32 ans, la gloire d'André Chénier. Je crois, du reste, que notre patriotisme n'a nullement à s'alarmer.

Massis, Béraud, les hommes de Pétain avaient plus de logique que M. Giovoni : ils attaquaient un ennemi. Le retrait d'André Gide dès 1940, sa rupture publique avec *La Nouvelle Revue française* cambriolée par Drieu La Rochelle, la dureté, insolite sous sa plume, de ses critiques de Char-

---

3. Jocelyn Van Tuyl, *op. cit.*, pp. 114-5.

donne, les allusions transparentes de ses articles du *Figaro*, l'attitude de tous ceux que les cercles littéraires de France savaient être ses amis, firent ouvertement connaître à ceux mêmes qui ignoraient ses relations avec les proscrits et les rescapés de la guerre d'Espagne, vers quoi penchaient son cœur et son esprit.

Cependant, comme la majorité des Français et de nos camarades d'épreuve, dans toute l'Europe, Gide avait été accablé par notre désastre. Un moment, il crut que la grande nuit était tombée sur nous. De ce désespoir qu'il connut, il ne dit rien alors, mais le journal qu'il tint en conserve les marques. Ce qu'il écrivit pour lui-même, dans la nuit, héritier de la grande tradition des écrivains français qui, depuis Montaigne, essaient de voir clair en eux-mêmes, il l'a gardé dans l'ombre. Pouvait-il apporter de l'eau au moulin de la Révolution Nationale celui qui, dès le 24 juin 1940, après avoir entendu Pétain à la radio, en même temps qu'il se regimbait, montrait déjà de quel côté de l'horizon il attendait l'espoir : « Se peut-il ? Pétain lui-même l'a-t-il prononcée ? Librement ?... On soupçonne quelque ruse infâme. Comment parler de France "intacte" après livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays ?... Comment n'approuver point Churchill ? Ne pas donner de tout son cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle ? », celui qui fut l'un des premiers (25 novembre 1940) à discerner les gestes de la résistance : « Rien de tel que l'oppression pour redonner à ce sentiment [patriotique] pleine vigueur. Je le sens de toutes parts qui se réveille en France... Il s'assure et s'affirme dans la résistance, comme tout amour combattu. Et cette lutte de l'esprit contre la force, de l'esprit que la force ne peut soumettre, est en passe de devenir admirable. »

Il ne nous paraît vraiment pas possible de dire de celui qui a écrit de telles lignes : « Gide situe le patriotisme dans l'abdomen, et prétend qu'il n'y a ni honte ni humiliation si l'on est repu. Il prétend que l'on doit travailler pour Pétain et Hitler. »

À l'époque où, selon les expressions d'un des organes de la Résistance, les *Cahiers de la Défense de la France*,

« notre pays semblait définitivement écrasé, abandonné à lui-même, en une effroyable solitude, tout espoir paraissant de la démence », Pétain nous recommandait de n'oublier jamais que nous étions vaincus, et Gide se taisait. S'il nous laisse aujourd'hui connaître ses défaillances, c'est parce qu'il en a, comme les autres Français, triomphé. Eût-il mieux fait de les cacher, de ne laisser subsister dans son texte que les passages qui, lus isolément, lui eussent permis de revendiquer le titre de gaulliste de la première heure ? Nous ne le pensons pas.

Nous ne le pensons pas, parce que Gide a toujours été honnête. Alors que la plupart de ceux qui écrivent le font par vanité, il nous plaît qu'un grand artiste se fasse imprimer par humilité. Peut-être le public eût-il espéré découvrir dans ce grand écrivain un guide, c'est-à-dire un juge. Il ne l'est pas. Il est seulement un témoin. À nous de nous juger nous-mêmes par son exemple. Au seuil des grandes tâches qui nous attendent, c'est un devoir pour nous de le faire, c'est peut-être un devoir pour lui de nous y aider.

En publiant ce journal qui, comme tout autre, est une confession, Gide, n'en doutons pas, a voulu servir l'État. Ils étaient déjà d'inattentifs lecteurs ceux qui s'étonnèrent que les amis de l'Immoraliste cherchassent dans le service de l'État le salut de leur malheureux héros.

Nous ne croyons pas que Gide eût dû se taire, parce que ce qui nous frappe dans cette « histoire sincère d'un Français », ce sont les étapes de son redressement. N'eût été son mépris de la mauvaise éloquence, son mépris de l'éloquence, Gide eût pu dédier ce fragment de son journal à « la France éternelle ». La peinture que nous pouvons y restituer de l'abîme où nous étions tombés, mesure les héroïsmes qu'il a fallu pour nous en tirer.

Ce n'était pas seulement au sein de la « France libre » que les *Pages de Journal* de Gide provoquaient des remous. À Radio-Paris, qui était encore un organe du régime de Vichy, se manifesta, les 21 et 22 juillet, un curieux écho de cette polémique ; on ne sait où se situe la part d'erreur, où la part de propagande. Gide eut connaissance de ce

texte par l'intermédiaire de la Direction du Contrôle des Informations ; sur le bordereau, il rajouta « Tout cela est de pure invention ». Qu'on en juge...

Radio-Paris – 5 h 30 – 22 / 7

André Gide vient d'être violemment critiqué à l'Assemblée consultative d'Alger pour un article paru dans une revue dissidente, *L'Arche*, où il a développé ce thème que les émigrés avaient toujours tort.

Ce n'est pas la première fois que le célèbre écrivain fait preuve d'une grande indépendance d'esprit à l'égard de ses amis politiques. Qui ne se souvient de son livre *Retour d'URSS* où d'une écriture magistrale, il détruisait le mythe d'une Russie parasite de la classe ouvrière. On comprend la colère qu'a suscitée l'article d'André Gide dans les milieux dissidents car il les a attaqués dans leur point sensible.

Qu'on lise les comptes rendus de l'Assemblée Consultative d'Alger et l'on se rend compte que cette singulière faune parlementaire qui, il faut le dire à l'honneur de l'ancienne Chambre des Députés et du Sénat dont elle constitue le rebut, n'a rien appris ni rien oublié. Elle rêve encore d'un retour pur et simple du passé et elle n'a rien trouvé de mieux pour reconstruire la France que de lui proposer le rétablissement de la loi de 40 h. Ce n'est pas nous seulement qui constatons que les dissidents ont perdu tout contact avec cette masse française qu'ils prétendent impudemment représenter. Souvent ils s'attaquent entre eux, et l'on a pu assister récemment à ce spectacle comique de deux journaux, *Pour la Victoire* et *France-Amérique*, qui se traitent mutuellement de sales émigrés et d'hommes de Coblenz.

La vérité, comme l'a rappelé encore André Gide, c'est que les émigrations se font toujours remarquer par leur intransigeance et leur méconnaissance complète des besoins généraux de leurs compatriotes, c'est dans les rangs des émigrés de la Révolution française que se sont recrutés les Ultras qui, par leur incapacité, ont provoqué la chute de la première Restauration. Nos émigrés actuels continuent cette tradition en ne parlant que d'épuration alors qu'ils se

sont soustraits volontairement à toutes les épreuves que la France a subies. Nul doute que si demain ils revenaient dans notre pays et voulaient prendre leur revanche de leurs déboires passés, ils ne provoqueraient qu'une formidable réaction auprès de laquelle les journées de 1830 seraient peu de chose.

Il n'y avait pas que la radio, mais aussi la presse pétainiste, à répandre et à faire prospérer ce bruit. Dans *Le Petit Niçois*, on pouvait lire :

La France ne peut durer qu'en France.

Il y a quelques jours l'Agence Reuter annonçait que l'écrivain André Gide avait été violemment mis en cause à l'Assemblée Consultative d'Alger.

Sous le titre « Les émigrés ont toujours tort », André Gide avait publié dans la revue dissidente *L'Arche* un article dans lequel il précisait que « c'était une loi historique qui, dans toutes les circonstances, donnait tort aux émigrés et donnait raison à ceux qui étaient demeurés sur le sol de leur patrie ».

On comprend la colère qu'un pareil article a dû soulever dans les milieux dissidents d'Alger. Aussi bien l'article touchait-il juste. Depuis des mois et des mois, en effet, les deux grands quotidiens dissidents *Pour la Victoire* et *France-Amérique* ne cessent de se jeter, d'une page à l'autre, les épithètes de « sale émigré » et de « Tout Coblenz » et se reprochent d'avoir perdu dans l'émigration tout sens national.

Ils ont raison les uns et les autres, les uns contre les autres. Il importe peu, en effet, aux émigrés d'Alger, que souffre la France. Il leur importe beaucoup que grâce à notre souffrance leurs ambitions personnelles soient satisfaites. Mais André Gide leur a rappelé avec à-propos que cette souffrance était le ciment d'union des Français demeurés sur le sol de France, de ceux qui ont estimé que la France ne pouvait durer qu'en France.

À l'opposé, en zone Nord, *La Quatrième République*<sup>4</sup>, le même 22 juillet 1944, publie cette réflexion de Claudine Jaques :

*Littérature ou politique ?  
Faut-il fusiller Gide ?*

*Cet article ne saurait valablement être considéré comme une apologie de l'œuvre de Gide que nous ne songeons pas nous-mêmes à recommander. Son objet unique est une mise en garde aussi courtoise que motivée contre un risque de confusion entre la critique littéraire et le procès politique. (NDLR)*

André Gide vient d'être l'objet, à l'Assemblée consultative, d'une furieuse attaque de M. Giovoni : « Si Clemenceau était là, a proclamé l'accusateur, l'auteur de ces articles infâmes serait déjà arrêté, déféré au tribunal militaire avec l'article du Code qui punit de mort les traîtres en temps de guerre. »

« M. Gide, déclare-t-il par ailleurs, est un être dangereux. » Traître et immoral, pensez donc ! Laissons en cette querelle la vie privée des individus qui ne regarde que leur propre conscience, et jugeons M. Gide, accusé comme écrivain, d'après ses écrits.

Il est parfaitement exact que Gide ait noté – je cite à la fois *L'Arche* et M. Giovoni : « C'est à travers les restrictions qu'elle entraîne et par cela seulement ou presque, que le grand nombre sera touché par la défaite. Moins de sucre dans le café et moins de café dans les tasses, c'est à cela qu'ils seront sensibles. Et encore : « Lequel d'entre eux (les cultivateurs) n'accepterait volontiers que Descartes ou Watteau fussent Allemands ou n'aient jamais été, si cela pouvait lui faire vendre son blé quelques sous plus cher ? » Et encore : « Le sentiment patriotique n'est, du reste, pas

---

4. C'est en octobre 1940 que les députés socialistes Jean Lebas et Augustin Laurent fondent un « Bulletin d'informations ouvrières », *L'Homme libre*. Lebas ayant été arrêté en mai 1941 par la Gestapo, Laurent, devenu chef du Comité d'Action socialiste pour le Nord, modifie la dénomination du journal qui devient « organe d'action socialiste et de libération nationale ».

plus constant que nos autres amours... »

Par malheur, M. Giovoni ajoute tranquillement : « Je n'ai pas lu son manuscrit ». Mon Dieu, quand on ne parle de rien moins que de couper la tête aux gens, on pourrait peut-être se donner la peine de « lire le manuscrit ». M. Giovoni ignorait-il, avant que M. Bonnet ne le lui ait fort justement indiqué, l'existence du « contexte » susceptible de modifier, voire de retourner complètement le sens d'une citation – le contexte toujours négligé par la mauvaise foi, toujours cher à ceux qui font effort vers la très difficile probité intellectuelle ?

La première des phrases incriminées est suivie de celle-ci : « Toute l'éducation des enfants devrait tendre à élever l'esprit de ceux-ci au-dessus des intérêts matériels. » Je ne vois là rien d'immoral. [...]

« Mais allez donc, ajoute Gide, parler au cultivateur du patrimoine intellectuel de la France, dont il ne se sentira que fort peu lui-même l'héritier. » L'héritier, il l'est, mais il ne le sait pas. Le constater n'est pas « injure grossière » : la vertu paysanne est ailleurs. Hors toute démagogie, on peut bien affirmer qu'en général le paysan se moque éperdument de Descartes et de Watteau et non pas certes de sa nationalité, mais de celle d'ombres qu'il ignore.

La troisième phrase, eh bien, je le confesse, elle est indéfendable. Gide a cédé à cette crise d'humilité amère qui nous guette aisément, devant la catastrophe. Nous sommes en juin 40 ; tout craque ; les meilleurs, les dirigeants, Maréchal en tête, cèdent ou trahissent... Mais le contexte, encore le contexte ! Car je lis à la page suivante, sur le même sujet exactement : « Mais ici, comme partout, gardons-nous de juger trop vite. On peut être trompé par des façons de s'exprimer. » Et plus loin (il faut évidemment tourner dix-neuf pages) : « Mes réflexions sur les défaillances et les intermittences du sentiment patriotique ne me paraissent plus très justes. Rien de tel que l'oppression pour redonner à ce sentiment pleine vigueur. Je le sens de toute part qui se réveille... »

Peut-on faire plus clairement et plus honnêtement son mea culpa ? Et plus librement, M. Gide, il est permis de

l'affirmer, ne se doutant nullement alors de l'épuration qui le menaçait.

Mais ce n'est pas tout : dans le n° 2 de *L'Arche*, page 20, je lis à la date du 24 juin : « Hier soir, nous avons entendu avec stupeur à la radio la nouvelle allocution de Pétain... Comment parler de "la France intacte" après la livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays ?... Comment ne pas donner de tout cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle ? Ne suffit-il pas à la France d'être vaincue ? Faut-il en plus qu'elle se déshonore ? » Aucun doute, n'est-ce pas ? « Il faut emprisonner cet homme », comme le veut M. Giovoni.

Nous ne penserons certes pas qu'il puisse y avoir sous une telle attaque quelque querelle de parti, encore que « l'individu dangereux » André Gide ne soit considéré comme tel par les amis de M. Giovoni que depuis un assez petit nombre d'années. Mais comme la bonne foi des gens est aisément surprise !...

Le plus attristant c'est que tout cela rappelle étrangement deux mésaventures arrivées à Gide ces dernières années. L'une, c'est quand le P.P.P. et les vertueux vichyssois firent interdire la conférence que Gide devait faire à Nice sur le poète Michaux. L'autre, c'est quand *Les Lettres françaises* ayant organisé, malgré la Légion, une exposition où étaient représentés « les écrivains de la corruption », Marcel Proust et André Gide, la section [...] interdit l'exposition [*Fin du document illisible.*]

Enfin, le 23 juillet, vient de Tunis, dans *La Tunisie française*, une défense rédigée par Aimé Patri, professeur de philosophie et militant d'extrême gauche que Gide avait connu à Tunis et par qui il fut hébergé au printemps 1943.

### *Défense de l'esprit*

#### *La nouvelle querelle à propos d'André Gide*

Le numéro 3 de *L'Arche*, contenant la suite des pages du journal d'André Gide écrites en 1940, a soulevé des polémiques dont certains articles de l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg n'étaient peut-être que le préfiguration indirecte

(sur *Le Silence de la mer*, le manifeste de la revue *L'Arche* dans *La Marseillaise*, les allusions faites à la revue *Fontaine* dans une conférence publiée dans *Liberté*).

Le paroxysme de violence et d'outrance a été vraiment atteint lorsque les attaques parues dans *Liberté* contre le *Journal* de Gide ont été couronnées par une question de M. Arthur Giovoni à l'Assemblée Consultative, réclamant du Gouvernement la suppression de *L'Arche* et l'arrestation de l'auteur des *Nourritures*. Il va de soi que M. Henri Bonnet a répondu assez vivement et dans un tout autre sens que celui de la demande.

Le procès ainsi soulevé, auquel nous avons fait allusion dans une précédente chronique en citant quelques-unes des lignes incriminées du journal d'André Gide, demanderait, comme en droit strict, un examen sérieux au fond aussi bien qu'à la forme. Le caractère purement politique, donc extra-littéraire, de ces attaques, est éclatant et c'est aussi franchement qu'elles se donnent comme telles.

[...] Toute littérature qui, pour se justifier, prétendrait se donner exclusivement comme littérature, serait, en fin de compte, assez méprisable. Et c'est bien au fond l'honneur d'André Gide que ses écrits n'aient jamais été de cet ordre, qu'ils aient, malgré leur perfection formelle, presque toujours soulevé de violentes passions extra-littéraires de toutes sortes.

Certains cris de fureur sont en définitive, malgré leur injustice passionnée, des hommages à peine involontaires, et lorsqu'on écrit, comme dans *Liberté* : « Je ne connais pas ce monsieur qui s'appelle André Gide », on sait trop bien ce que cela veut dire. Pareils avatars ne sont pas inédits dans la carrière de l'auteur des *Nourritures*. On ne saurait oublier l'autre procès instruit jadis par Henri Massis au nom de *L'Action Française*, les fureurs d'Henri Béraud au temps où il dirigeait, contre les écrivains de *La Nouvelle Revue Française*, la « Croisade des longues figures », et jusqu'aux manifestations légionnaires par lesquelles on signifiait à André Gide, au temps de Vichy, l'interdiction de parler en public, même du poète Henri Michaux.

M. Arthur Giovoni, qui joint aux qualités de délégué à

l'Assemblée Consultative et de membre du Parti communiste celles d'un fin lettré et le titre d'agrégé de l'Université, n'ignore pas ses prédécesseurs, et pourquoi ne pas lui reconnaître, en un certain sens, un beau courage ? « Les extrêmes me touchent » écrivait autrefois André Gide.

Mais la nouvelle querelle, à laquelle l'âpreté des temps donne un tour particulier, demanderait sans doute à être ramenée à de plus justes proportions. Elle demeure malgré tout sur le plan intellectuel dont on voudrait l'arracher violemment et rien n'est plus littéraire au fond que certaines outrances anti-littéraires.

Malgré le poids indéniable de tout ce qu'écrit André Gide, il demeure assez difficile d'attribuer à ce qui est imprimé dans *L'Arche* une incidence directe sur l'effort de guerre des ouvriers du port d'Alger, par exemple. On ne voit guère ce qu'il y a à gagner à brouiller et à niveler ainsi tous les plans. On ne voit pas non plus ce que le prestige de la France à l'étranger peut y gagner.

Il reste que l'affaire doit être jugée quant au fond. Pour se faire une opinion en toute équité, il n'est rien tel que d'examiner attentivement l'objet du litige, c'est-à-dire de lire jusqu'au bout, dans le numéro 3 de *L'Arche*, les pages du *Journal* d'André Gide qui ont suscité les fureurs de M. Arthur Giovoni. Ainsi, au terme, on y trouverait ceci, qui a été soigneusement passé sous silence et qui n'est pourtant pas une justification inventée après coup :

« 25 novembre.

« J'aurais dû pour le moins dater ces "Feuillets", extraits de mon journal, qui paraissent dans le numéro de *La NRF* ressuscitée. Je viens de les relire avec déplaisir, car je ne suis plus dans la disposition d'esprit qui me les fit écrire : d'un esprit mal ressuyé de la défaite. Au surplus, mes réflexions sur les défaillances et intermittences du sentiment patriotique ne me paraissent plus très justes. Rien de tel que l'oppression, pour redonner à ce sentiment pleine vigueur. Je le sens de toutes parts qui se réveille en France et surtout dans la France occupée. Il s'assure et s'affirme dans la résistance, comme tout amour combattu. Et cette lutte de l'esprit contre la force, de l'esprit que la force ne

peut soumettre, est en passe de devenir admirable. Notre défaite aura-t-elle enfin réveillé nos vertus ? Maints exemples permettent de l'espérer, et la France se révèle moins tombée que je ne le craignais d'abord. »

Mais dans ces conditions, dira-t-on, pourquoi n'avoir pas détruit ces pages, pourquoi surtout les avoir publiées avec ce maximum d'inopportunité ? C'est bien là que gît la question, et le procès fait à André Gide n'est rien d'autre que celui de la sincérité.

Mais justement, Gide commençait à comprendre les risques de la sincérité. Aussi, dans le n° 4 de *L'Arche*, paru probablement en août 1944, où figure une troisième tranche de ses *Pages de Journal*, il donne en note de la première page cette précision :

« Ici se placent, en date du 7 janvier 41, quelques feuillets relatifs à la position de *La NRF*, qui éclairent d'un jour parfait cette obscure querelle ; mais qu'il n'y a pas lieu, ce me semble, de donner à présent. Voir également les 2 et 4 mai 41. »

Cette restriction n'échappa pas au *Canard enchaîné*, qui réagit par un entrefilet, à la rubrique « Plumes et Palmes », où l'on devine encore l'écho de la polémique Giovoni :

*L'Arche* n° 4.

Que des intellectuels attachés à un idéal absolu de culture fassent de sa défense leur préoccupation exclusive, c'est un signe de la diversité humaine. Mais quand nous voyons M. André Gide retirer prudemment de ses *Pages de Journal* quelques notes relatives à la position de *La NRF* en janvier 1941, on peut observer qu'il eût mieux fait d'observer cette réserve lorsqu'il mit en cause tout un peuple. Les observations de M. Gide sur son entourage étaient peut-être justes à l'époque ; il n'empêche, puisque aussi bien rien n'échappe à la politique, que ses réflexions sur le comportement du peuple français en 1940 s'assimilèrent à une besogne de désagrégation nationale.

Et l'on peut s'étonner que M. Gide exerce son flair politique quand il s'agit de personnalités, alors qu'il se crut pré-

cédemment justifié à subordonner tout intérêt collectif à l'expression de sa sincérité.

Pour nous, qui savons être sensibles à la seule valeur formelle d'un texte, nous voudrions qu'on n'oublie pas que toute personnalité, fût-elle la plus grande, doit en fin de compte intégrer son travail dans l'effort de son peuple.

*L'Arche* est au demeurant une revue bien faite et agréable à lire. Souhaitons qu'elle comprenne que la littérature, détachée de la vie, est desséchante et que c'est dans la mesure où elle ne négligera pas de s'inspirer des forces fécondantes du peuple qu'elle s'épanouira dans toute sa richesse.

En fait, Gide avait, de cette troisième livraison, supprimé bien d'autres passages qui auraient pu le conduire au bûcher. C'est à ces suppressions qu'il faisait allusion lorsque, les *Pages* publiées dans *L'Arche* étant reprises telles quelles en volume chez Charlot, il confiait à Martin du Gard, le 17 octobre :

« Mes *Pages de Journal* ont paru hier à Alger ; petit volume tout mince et réduit, car de violentes attaques communistes m'ont incité à en faire tomber toutes les pages qui pouvaient alimenter leurs accusations. Remises à plus tard, lorsque les passions seront un peu retombées. (Le texte intégral paraît en Amérique. Schiffrin édit.<sup>5</sup>). »

La polémique, alors, aurait pu s'apaiser. Le 24 octobre, sous la plume de Celio (le journaliste Jacques Arnault) paraissait en première page de *Fraternité*, journal socialiste édité à Lyon, un article qui cherchait à clore positivement le débat :

*Les clercs qui n'ont pas trahi :*  
*André Gide*

Il y a une minute dans leur vie que n'oublieront pas ceux qui ont eu la chance de la connaître aux alentours de la

---

5. *Correspondance Gide–Martin du Gard*, t. II, Gallimard, 1968, p. 282.

vingtième année : c'est celle où ils ont ouvert pour la première fois un des petits traités de Gide, *Les Nourritures terrestres* principalement. Ils ont entendu alors des paroles tellement neuves et proches de leurs rêves ! Tout leur parlait de carrière, d'argent, de conformisme social. Une voix pressante venait murmurer à leur oreille des mots magiques ; dans un style où le lyrisme le plus exaltant se mêlait à un humour subtil auquel on n'a pas toujours prêté suffisamment d'attention, Gide prêchait à son lecteur idéal les ivresses rigoureuses de la liberté, retrouvée dans un renoncement total aux possessions matérielles, et le lançait à la découverte du monde dans la diversité de ses climats et de ses paysages.

Notons-le en passant, Gide marqua toujours une préférence pour l'Afrique : l'aridité du désert lui semble, en effet, le symbole par excellence du dénuement ascétique dans lequel il voit le moyen le plus efficace d'arriver à la conquête de soi, tandis que le soleil met sur toutes choses son exaltant appel à la joie.

Découverte et conquête de soi, on ne saurait trop y insister, voilà ce à quoi nous incite Gide, tout au cours d'une œuvre qui est bien l'une des plus importantes de la littérature moderne. Mais que de malentendus elle a suscités et comme bien souvent on a mal compris son message !

C'est que son unité fondamentale semble parfois disparaître sous la multiplicité de ses aspects. Pourtant l'œuvre de Gide, bien qu'elle touche à tous les domaines : poésie, romans, théâtre, critique, est tout entière de confiance. Héritier de la grande tradition des essayistes français à la Montaigne, Gide s'étudie, se raconte, « s'essaye » dans des expériences supposées ou vécues. « Les livres ne sont que l'histoire de nos tentations différées », dit-il quelque part. Aussi le journal tient une place considérable dans sa vie, et les fragments du journal intime qu'il a déjà publiés forment une des parties les plus attachantes de son œuvre et en offrent comme un commentaire perpétuel.

Mais Gide, s'il se raconte, ne se donne pas en exemple, non plus que ses expériences : c'est une méthode qu'il veut enseigner et non une doctrine. Nul plus que lui n'a exercé

d'influence littéraire et morale ; mais il s'est souvent débattu contre ses disciples intempestifs, non par dérobade mais par simple logique envers lui-même. « Jette ce livre, quitte-moi, maintenant tu m'importunes », dit-il à la fin des *Nourritures* à son lecteur, et ce cri, Gide pourrait le répéter à tous ceux qui, maladroitement, tentent de marcher sur ses traces ; c'est en cultivant sa différence, pour reprendre l'une de ses expressions les plus caractéristiques, que l'on construit sa personnalité et que l'on devient vraiment « le plus irremplaçable des êtres ». Gide a pour ambition d'être un éveilleur de conscience et non un guide ; il s'appliquera même à surprendre et à choquer pour mieux laisser son lecteur aux prises avec lui-même. D'où ce visage, non pas satanique comme l'ont dit ses adversaires, mais du moins ambigu et parfois fuyant.

Tout dans cette œuvre semble l'écartier des problèmes politiques. Gide considère l'homme dans sa vie intérieure et son drame individuel et refuse longtemps de s'intéresser à ses rapports avec la Cité. Issu de la grande bourgeoisie protestante et formé intellectuellement à une époque où la question sociale était ignorée du plus grand nombre, c'est par une victoire méritoire sur ses goûts les plus profonds qu'il se résolut d'entrer dans la lutte avec toute sa bonne volonté généreuse, mais aussi une ignorance complète des servitudes nécessaires de l'action politique.

On le vit parler dans les meetings et se donner tout entier à une forme d'activité à quoi rien ne le prédisposait : spectacle touchant certes que celui de ce grand intellectuel se mêlant au peuple et ce peuple reconnaissant du don qu'il lui faisait. Mais on eut peut-être le tort de ne pas réfréner son ardeur même : pour avoir trop espéré, Gide connut assez vite une déception ; il eut peut-être le tort de la dire avec sa franchise habituelle sans songer qu'on l'utiliserait dans certains milieux comme une arme de combat contre ceux dont il était encore très proche. Accusé bien à tort de trahison, très dignement Gide se renferma dans le silence.

Vichy, à son tour, avec un pharisaïsme bien caractéristique, tenta d'en faire l'un des responsables intellectuels de la défaite : il avait si souvent lutté contre la mauvaise littéra-

ture qu'il était bien naturel de voir les médiocres s'appuyer sur un pouvoir digne d'eux pour tenter de ruiner son prestige. Leur échec fut total mais il n'en restait pas moins que la position de Gide était particulièrement délicate. Cela ne l'empêcha pas, dans ses articles du *Figaro*, en usant de l'art de la litote, de dire leur fait à ceux qui se ruiaient à la servitude.

Et les pages de journal qu'il publie depuis 1940, témoin toujours émouvant des démarches d'une conscience avertie et scrupuleuse, marquent les étapes d'un chemin qui fut commun à tant de Français : doutant un instant, puis se ressaisissant bien vite, sentant la grandeur de la France nouvelle qui se reforme dans le creuset des douleurs.

### **3<sup>ème</sup> épisode : le Journal manipulé L'affaire Aragon**

■ L FALLUT QUELQUES MOIS à cette polémique pour traverser la Méditerranée. Le temps que la France et Paris soient libérés, que de Gaulle y installe son gouvernement provisoire et que, à partir du 15 septembre, commence l'épuration, avec la création des cours spéciales de justice. Dès le 30 mai, une ordonnance a institué un Comité national d'épuration des gens de lettres, auteur et compositeurs. Le 16 septembre, *Les Lettres françaises* publient une première liste noire d'écrivains, établie par le Comité national des écrivains. Une seconde liste est publiée le 21 octobre. Depuis la libération, *Les Lettres françaises* sont devenues hebdomadaires, et vont se développer sous l'impulsion d'Aragon et avec l'aide financière du parti communiste. Dans ce climat, si Gide n'avait pas de raison de se sentir concerné par cette épuration, il pouvait cependant faire l'objet d'inimitiés plus anciennes ; de même que Nizan était effacé de la mémoire de ses anciens camarades pour avoir dénoncé le pacte germano-soviétique, de même Gide, coupable d'avoir

critiqué le régime stalinien, était devenu traître par définition, et tous les moyens seraient bons pour le démontrer. Peut-être Pierre Brisson, le directeur du *Figaro*, avec qui Gide avait collaboré en 1941, le sentit-il. Le 23 septembre, *Le Figaro littéraire* publie deux extraits des *Pages de Journal*, en les faisant précéder de l'avertissement par lequel Gide prévenait de son évolution face à la défaite, et en ajoutant ces lignes : « Nous ne donnons de ce *Journal* de l'année 1941 que quelques extraits. Notre vœu est que ce choix n'apporte pas une vue trop imparfaite de l'itinéraire intellectuel qu'a suivi l'éminent écrivain. » Suivaient deux passages, du 12 et du 16 janvier, où Gide refuse l'idée de collaboration, et dénonce la médiocrité de l'idéal qu'il propose. De cette manière, Brisson pensait peut-être prévenir et désamorcer la reprise à Paris de la polémique commencée à Alger.

L'histoire fut bien différente. L'initiative vint-elle d'Aragon, fut-elle suggérée par Giovoni, séjournant désormais à Paris où s'était installée l'Assemblée consultative le 2 septembre ? Un passage de l'attaque d'Aragon le laisse soupçonner. Le scénario, si du moins il exista, comme le supposent Jean Paulhan et Jean Schlumberger, se déroula en deux temps.

Le 11 octobre, à Alger, Gide rencontre Charles Vildrac, comme il le racontera à Roger Martin du Gard : « Si j'ai donné mon adhésion aux *Lettres françaises*, c'est parce que l'on m'avait dit que les noms de Valéry, Mauriac, Duhamel et le vôtre figuraient dans le comité directeur. [...] J'ai donc donné mon adhésion de vive voix à Vildrac (charmant) de passage ici <sup>6</sup>. »

Le 1<sup>er</sup> novembre, Georges Adam, rédacteur en chef des *Lettres françaises*, communiste, télégraphie alors à Gide : « Comité National des Écrivains nous prie vous remercier pour votre adhésion. *Lettres Françaises* désireraient publier

---

6. *Correspondance Gide–Martin du Gard*, t. II, p. 290.

prochain numéro en même temps qu'annonce votre adhésion au CNE extraits de votre *Journal* parus clandestinement aux Éditions de Minuit dans le volume *Nouvelles Chroniques*. Vous prions de bien vouloir répondre par retour et vous remercions d'avance. »

Il s'agissait des pages intitulées « La délivrance de Tunis », dont nous avons d'abord parlé, qui étaient parues encore aux Éditions de Minuit, sous le titre « Fragments d'un Journal », en compagnie d'extraits du *Journal* de 1942 dans un recueil intitulé *Chroniques interdites II*, en juillet 1944, à Paris. Le 2 novembre, Gide télégraphie à son tour : « Autorise volontiers *Lettres françaises* publier extraits de mon *Journal* choisis par Mauriac, Schlumberger ou Paulhan et vous envoie cordiales salutations <sup>7</sup>. »

On ne sait quelle part l'un de ces trois écrivains prit au choix effectué. Dans une lettre du 5 décembre à Martin du Gard, Gide assurera que « c'est sans [s]on consentement et à [s]on insu que les *Lettres* ont publié [...] ces pages sur "la délivrance de Tunis" [...] insignifiantes et médiocres entre toutes, extraites d'une revue de Beyrouth où je pensais qu'elles resteraient muchées <sup>8</sup> ». Le 18 novembre, *Les Lettres françaises* publièrent sous le titre « La délivrance de Tunis » des extraits du *Journal* datés des 7, 8, 10 et 13 mai 1942 ; ce qui excluait le 14, où Gide notait que « les troupes américaines, tout autant que les forces anglaises ou françaises, se sont admirablement battues »...

C'est alors que, la semaine suivante, en première page, on trouva donc l'attaque d'Aragon, intitulée « Retour d'André Gide », sous forme d'une lettre ouverte à Claude Morgan, précédée d'un chapeau :

*Monsieur André Gide ayant envoyé son adhésion au*

---

7. Ces deux télégrammes sont cités dans la *Correspondance Gide-Schlumberger*, Gallimard, 1997, p. 964.

8. *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. II, p. 290.

*Comité national des écrivains et celle-ci ayant été acceptée, quelques membre de ce comité exprimèrent le vœu que soient publiés dans Les Lettres françaises des extraits de « La délivrance de Tunis », qui avaient paru aux Éditions de Minuit.*

*À la suite de cette publication, notre directeur a reçu d'Aragon la protestation suivante que nous publions intégralement.*

Mon cher Claude Morgan,

Ouvrant les *Lettres* de samedi dernier, te dirai-je que c'est avec une certaine stupeur que j'y ai découvert, et s'étalant à la première place, d'ordinaire donnée dans le journal de Jacques Decour (et le tien) aux écrivains qui ont, devant l'ennemi, montré le calme courage français... que j'y ai découvert la signature, et la figure, et la prose de M. André Gide ?

Oui, je sais : M. Gide, d'Italie ou d'Afrique du Nord, vient de donner son adhésion au Comité national des écrivains, et je ne me suis pas opposé à l'acceptation de cette adhésion. C'est bien d'ailleurs tout ce que je puis faire pour lui. Je sais aussi que M. Gide n'a point écrit à *Je suis partout*, qu'il n'a pas parachevé l'œuvre de son *Retour de l'URSS* en patronnant le recrutement pour la L.V.F. Je sais aussi que, bien que Philippe Henriot ait salué la « haute conscience » de cet écrivain à cause précisément de ce *Retour*, il ne manquera pas de gens pour dire que vraiment on voit un peu trop d'où me vient la dent que je lui conserve, etc. Cependant cela ne m'arrêtera pas pour protester contre le fait que je trouve scandaleux qu'il se soit créé avec tant de courage, au milieu de tant de dangers, un journal qui porte le nom de Decour, afin de ramener triomphalement M. Gide parmi nous, qui regardons encore des vides sanglants à nos côtés.

Il y a retour et retour. Je pourrais fonder ma protestation sur le fait qu'après le départ d'Hérolde-Paquis et consorts, plus de décence pourrait être apportée à la rentrée de leur prédécesseur en antibolchevisme. Qu'un Gide ait si bien contribué à brouiller les cartes de la France, ait si bien favorisé le jeu de ceux qui voulaient séparer notre pays de

nos amis de l'Est, qu'il ait été une pièce majeure dans la main de la propagande ennemie, cela suffirait certes à mes yeux. Je veux bien que cela passe pour subjectif.

Mais enfin, quand on se montre partout si chatouilleux sur ce que les choristes ont pu faire à la radio pendant ces quatre dernières années, pour ne pas parler des vedettes qui n'ont jamais été des « consciences » pour personne, peut-être les précédents de M. Gide ne sont-ils pas des raisons convaincantes pour ne pas se préoccuper de ce que cet auteur a pensé, écrit, publié, depuis que la France, toute à ses malheurs, a été fort empêchée de s'intéresser à lui. Or les gens qui reviennent d'Afrique du Nord racontent bien des choses déplaisantes, touchant M. Gide. Peut-être sont-ce des racontars, aussi m'en tiendrai-je aux textes.

On ne me comprendrait pas, on ne voudrait pas me comprendre si, parcourant le *Journal* de M. Gide, j'y relevais ce qui d'abord m'y choque, et qui paraît à d'autres admirable : la subite application dont ce *Journal* témoigne, dès la fin de juin 40, que M. Gide apporte à l'étude de la langue allemande. On m'objectera que M. Gide voulait lire Goethe dans l'original, et, en effet, il s'y adonne avec une ivresse presque exclusive au cours de ces années, comme si, devant le succès des armes allemandes, ce fût un véritable devoir pour lui que de lire et de relire *Faust*, *Werther*, *Hermann et Dorothee*. Et de les citer dans le texte. Cela se défend. Il ne manquera pas de gens pour trouver cela très beau, très grand, très noble. Je ne m'y arrêterai pas. Non plus qu'à certains commentaires sur Hitler et Mers-el-Kébir dont, pour gidiens qu'ils soient, il faut au moins reconnaître qu'ils sont admiratifs. Car, n'est-ce pas, admirer le génie hitlérien est la marque de ce genre de conscience que nous avons déjà connu sur son retour de l'URSS.

On discuterait encore si je citais tels passages qui me paraissent outrés, à moi, comme : « Si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient ; dont trois ou quatre avec le sourire... » ou encore : « Mais allez donc parler au cultivateur du patrimoine intellectuel de la France dont il ne se sent lui-même que fort peu l'héritier. Lequel d'entre eux n'accepterait pas

volontiers que Descartes ou Watteau fussent allemands ou n'aient jamais été, si cela pouvait lui faire vendre son blé quelques sous plus cher ? » ou un quatorze juillet : « Le sentiment patriotique n'est du reste pas plus constant que nos autres amours... »

On me trouverait de mauvaise foi relevant que, tout juste un mois et deux jours après l'armistice, de l'Allemand en général, Gide trouve à noter qu'il est « moins dessinateur que musicien ». Vétilles, vétilles ! Il y a mieux, et qu'il n'est pas besoin de commenter.

Il s'agit d'un texte du 5 septembre 1940, pour lequel, non plus que pour tout le reste, on ne saurait arguer de la prescription, puisque M. Gide l'a publié en mai 1944 (et n'oubliez pas que M. Gide est un homme qui pèse chacune de ses paroles) ; le voici dans sa nudité d'où Goethe n'est pas absent :

« ... Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse ; et d'accepter l'inévitable. "Untersuchen was ist, und nicht was behagt", dit excellemment Goethe. Qui regimbe contre la fatalité est pris au piège. À quoi bon se meurtrir aux barreaux de sa cage ? Pour moins souffrir de l'étroitesse de la geôle, il n'est que de se tenir bien au milieu.

« Je sens en moi d'illimitées possibilités d'acceptation ; elles n'engagent nullement l'être même. Le risque est beaucoup plus grand de se laisser dominer par la haine... »

À quoi bon se meurtrir aux barreaux de sa cage ? est vraiment un bel alexandrin. Il n'y en avait pas de si parfait dans *L'Honneur des poètes* : qui disait donc que M. Gide n'avait pas le sens lyrique ? Il y a une poésie de la bassesse, sachons-lui gré de nous y faire accéder.

Comprendras-tu maintenant, mon cher Claude, pourquoi je trouve que M. Gide n'a rien à faire dans le journal qu'avec Paulhan, Éluard, Mauriac, tu as fait deux ans au péril de ta vie, dans le journal de Jacques Decour que les Allemands fusillèrent parce qu'il s'était un peu trop approché des barreaux de la cage ?

Oui, je le sais, tu me comprendras, toi. Pour les autres, je leur ferai observer que je ne demande pas qu'on fusille

M. Gide, je demande qu'on ne le publie pas dans *Les Lettres françaises*. Cette nuance sera surtout sensible à M. Gide, je pense.

Bien amicalement,

Aragon.

P.-S. On ne met pas d'épigraphe aux lettres. Du moins peut-on y ajouter un post-scriptum, et en voici un, fait d'une citation gidiennne, qui est un programme :

« 28 septembre (1940)

« Si demain, comme je le crains, toute liberté de pensée, ou du moins d'expression de cette pensée nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même y perdront moins que dans une liberté excessive. L'oppression ne peut avilir les meilleurs, et quant aux autres, peu importe. Vive la pensée comprimée ! Le monde ne peut être sauvé que par quelques-uns. C'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus haute vertu. »

Vive la pensée comprimée ! Ô Saint-Pol Roux, Bergson, Basch, Politzer, Marc Bloch, Max Jacob, Benjamin Crémieux ! Et vous, les autres, qui importez si peu à M. Gide, les sans-nom, de Tulle, d'Oradour-sur-Glane, d'Ascq, de Fresnes, de Montluc, de Compiègne, d'Auschwitz ou de Lublin, que dites-vous de la vertu de M. Gide, esprit libre ?

Les premiers à réagir, semble-t-il, sont Martin du Gard et Jean Schlumberger, pour qui la thèse du complot ne fait pas de doute ; le 27 novembre, Schlumberger écrit à Gide : « Une indignation très unanime répond à l'odieux guet-apens des *Lettres françaises* qui semblent n'avoir publié, en première page, ton journal de la délivrance de Tunis que pour pouvoir, dans le n° suivant, donner plus d'éclat à une ignoble attaque d'A[ragon]. Les amis en sont encore à chercher la meilleure ligne de conduite pour manifester leur dégoût. Il est probable que ce ne sera pas par un article. Une polémique de presse est tout ce que les adversaires souhaitent. [...] Il paraît en tout cas souhaitable que tu ne te départes pas d'un parfait dédain. [...] Ceux qui t'ont sollicité d'adhérer à ce Comité connaissaient tes pages de journal.

Une attaque après coup est inadmissible surtout lorsque, sur la même page, le directeur de la publication du périodique fait appel à la concorde. La perfidie est si manifeste qu'elle tournera au désavantage de ses auteurs<sup>9</sup>. »

Le même jour, Roger Martin du Gard donne le même conseil : « L'attaque prévue commence ! Article signé par le chef de l'orchestre, et qu'il a voulu virulent. [...] Vous me connaissez assez pour deviner que je vous conseille d'éviter toute polémique, et de ne pas céder à la tentation de répondre... La faiblesse de l'attaque parle suffisamment pour vous<sup>10</sup>. »

Et le 6 décembre, Jean Paulhan reprendra les mêmes arguments : « Avez-vous lu l'article qu'Aragon a écrit contre vous ? Il est moins grave en lui-même [...] que par les circonstances de sa publication, et cette sorte de traquenard où l'on vous a attiré en publiant (sans vous avertir, je crois) votre article en tête de journal, pour lui faire succéder, une semaine plus tard, l'attaque d'Aragon. / À laquelle il serait, je crois, inopportun de répondre. C'est l'avis de Jean Schlumberger. Ç'a été le mien, quand je me suis aperçu que l'article, où je me proposais de vous défendre, scandalisait nos amis<sup>11</sup>. »

Le 30 novembre, Gide tire la leçon de cette mésaventure :

« Je reconnais que j'eus grand tort (ou tout au moins fus bien imprudent) de livrer si vite au public des réflexions (mes *Pages de Journal*) qui, vraies en 1940, avaient heureusement cessé de l'être, grâce au réveil prodigieux de la France. Je pensais qu'il pourrait être de quelque instruction de mesurer la profondeur de l'abîme, du moment que nous en étions sortis, et que ces *Pages de Journal* prendraient, en

---

9. *Correspondance Gide–Schlumberger*, pp. 964-5.

10. *Correspondance Gide–Martin du Gard*, t. II, p. 289.

11. *Correspondance Gide–Paulhan*, Gallimard, 1998, p. 272.

marquant dans un esprit les étapes de la résurrection, une valeur relative. Mais je comptais sans les passions déchaînées qui firent certains méconnaître, ou feindre de méconnaître, le caractère transitoire de ce que l'on note au jour le jour, et tenir à crime de n'avoir su prévoir, en 40, que la France écrirait bientôt ensuite, avec le sang de ses martyrs et héros, une des plus glorieuses pages de son histoire<sup>12</sup>. »

Le 5 décembre, il redit à Martin du Gard ce qu'il notait déjà dans le mémorandum cité plus haut : « Si j'ai donné mon adhésion aux *Lettres Françaises*, c'est parce que l'on m'avait dit que les noms de Valéry, Mauriac, Duhamel et le vôtre figuraient au comité directeur. » Et il ajoute : « Oh ! ne craignez rien : je n'ai nul désir de répondre à Aragon. Il ne fait que reprendre les attaques de l'Assemblée consultative où, certain jour, certain député rouge a demandé ma peau et déclaré qu'il trouvait honteux qu'on ne m'incarcérât point. J'ai conservé le dossier des attaques – assez divertissant<sup>13</sup>. »

Le 7 décembre, Gide adresse à Jean Schlumberger un exemplaire des *Pages de Journal* publiées par Charlot ; pour les commenter, il retrouve curieusement une phrase d'un de ses défenseurs, Guy Mémoire, cité plus haut : « Que ces réflexions de 1940 aient cessé d'être valables aujourd'hui, grâce à l'admirable réveil de nos énergies, il va sans dire. Mais alors, pourquoi les laisser connaître ?... Elles permettraient de jauger la profondeur de l'abîme d'où nous sortions, m'a-t-il paru<sup>14</sup>. »

Gide, donc, s'abstient de répondre ; il le fait d'autant plus aisément que, selon ses dires du 19 décembre, « un grand remous se fait autour de [s]on nom<sup>15</sup> » à la suite de l'article d'Aragon. Ce remous allait dans des sens divers. Certains,

---

12. Gide, *Journal*, t. II, Bibl. Pléiade, 1998, p. 1002.

13. *Correspondance Gide–Martin du Gard*, t. II, p. 290.

14. *Correspondance Gide–Schlumberger*, p. 967.

15. *Correspondance Gide–Bussy*, t. III, Gallimard, 1982, p. 298.

les plus nombreux semble-t-il, allaient voler au secours de Gide, d'autres saisir l'occasion de l'égratigner ; d'autres enfin exprimèrent un certain malaise, comme Fernand Perdriel qui, fin novembre, terminait ainsi le compte rendu très élogieux qu'il venait d'écrire dans *Monde Nouveau* sur les *Interviews imaginaires* :

J'allais écrire que Gide apparaissait aujourd'hui, en France, comme un des derniers refuges de cette liberté d'esprit toujours menacée quoi qu'on dise, malgré les grands mots qu'on emploie et les hymnes qu'on entonne en son honneur.

J'allais donc décerner à M. Gide cet éloge lorsque j'ai lu, comme tout le monde, un article de M. Aragon paru dans *Les Lettres françaises*, article reproduisant des propos de M. André Gide datés de septembre 1940.

J'ai commencé par éprouver le même sentiment que M. Aragon. Et il eût certes mieux valu que de tels mots ne fussent pas écrits. Il semble pourtant téméraire de juger un homme tel que Gide sur la lettre d'un texte de dix lignes ainsi découpé. C'est vraiment trop facile. Il y a, derrière tout ce que Gide a écrit, une incontestable horreur de la « cage », ou alors, à qui se fierait-on <sup>16</sup> ?

Le dossier constitué par Gide nous donne quelques échantillons de ces réactions. Il est malheureusement incomplet, sans doute en raison des difficultés de communication qui subsistaient entre la France et l'Algérie. Le 31 décembre 1944, Gide écrit à Amrouche : « On me parle d'un bon article de Lalou dans *Gavroche* ; mais je n'ai pas encore pu me le procurer. » Et, le 6 janvier 1945 : « Charlot m'écrit qu'il m'a envoyé plusieurs enveloppes pleines de coupures de presse... Je n'ai rien reçu (rien *encore*) que celle qui contient, avec sa lettre, un *excellent* article de Henriot. » Cet article était un compte rendu des *Interviews ima-*

---

16. Art. reproduit dans le *BAAG* n° 148, octobre 2005, v. pp. 585-6.

*ginaires*, où Henriot glissait cette remarque : « En ce temps-là, nous savions lire entre les lignes ce qu'on y avait mis finement. Il semble que cela ne suffise plus à cette heure, et voilà déjà M. André Gide querellé par d'anciens amis, menacé même d'interdit. Ce n'est pas la première fois qu'on veut l'empêcher de parler. Il me semble bien me souvenir que cela lui est déjà arrivé, à Nice ou à Cannes, sous Vichy<sup>17</sup>. »

Gide, sans en rien consigner dans son *Journal*, ni dans les articles qu'il donnait à l'époque à *Combat* et au *Figaro*, suivait donc l'affaire de près. Dans le dossier qu'il a rassemblé, nous trouvons d'abord l'article d'Henri Marnier, dans *Paris* (c'est du moins le nom inscrit à la main sur cette découpeure, mais il n'y avait pas de journal ainsi nommé à cette époque, et ce journaliste nous reste inconnu...) du 15 décembre :

### *La querelle des clercs Aragon contre André Gide*

La querelle des clercs continue, et même s'envenime à Paris. Jusqu'ici, les vedettes s'étaient tenues à l'écart, côté accusation tout au moins : car l'on pense bien que les vedettes d'hier étaient les cibles les plus visées.

Aujourd'hui, deux adversaires de taille s'affrontent : André Gide et le poète Aragon.

Deux grands noms des Lettres ; deux auteurs que nous admirons et que nous aimons, comme dans le débat, aujourd'hui classé, qui opposa un temps Ilya Ehrenbourg et Vercors. Et les deux conflits ne sont pas si étrangers l'un à l'autre qu'il pourrait paraître. L'orage a pris naissance dans les mêmes zones atmosphériques.

De quoi s'agit-il ? C'est toujours le même débat. En apparence, on n'évoque que l'attitude de l'écrivain dans les temps de l'épreuve. En réalité – et sans peut-être que ceux qui soutiennent certaine thèse s'en rendent compte eux-

---

17. V. BAAG n° 167, juillet 2010, pp. 403-4.

mêmes – le fond de la controverse est autrement grave, car l'avenir de la liberté de penser est en cause : il s'agit de savoir si les écrivains seront jugés non selon leur valeur, mais selon je ne sais quel « conformisme », et si l'œuvre qui ne plaira pas aux maîtres de l'heure devra être brûlée sur la place publique par la main du bourreau. J'exagère, mais à peine. Nous nous heurtons là à l'une de ces survivances de l'esprit totalitaire que nous redoutions, et qui menace si gravement la liberté de demain.

Tout d'abord, précisons comment le débat est né. Notre confrère *Les Lettres Françaises*, organe du Comité National des Écrivains, avait publié des extraits de « Délivrance de Tunis » d'André Gide, parue aux Éditions de Minuit. À la suite de cette publication, le directeur des *Lettres Françaises* reçut d'Aragon une lettre de protestation, que nous citons dans le texte afin d'être assurés de ne pas déformer la pensée de son auteur : [...]

Aragon entend demander compte à André Gide de « ce que cet auteur a pensé, écrit, publié, depuis que la France, toute à ses malheurs, a été fort empêchée de s'intéresser à lui » : il lui demande compte, non de ses actes, mais de ses pensées. Dans son réquisitoire, il a repris, en les isolant du contexte, divers passages de son *Journal*.

J'avoue que certains de ces passages, spécifiquement « gidiens », comme le reconnaît lui-même son accusateur, m'avaient parfois meurtri et cabré. Mais j'avais néanmoins continué ma lecture, parce que la première qualité qu'on doit demander à un écrivain, c'est la sincérité. Gide, dans son *Journal*, est sincère, c'est-à-dire qu'il est ce qu'il était hier, et ce pourquoi nous l'aimions : il y a chez lui comme un besoin d'exhibitionnisme moral, que sa formation première explique.

J'ai voulu, avant d'en rendre compte à nos lecteurs, relire ce petit livre de cent douze pages, paru aux Éditions Charlot – sous le titre *Pages de Journal*. C'est le début des impressions fugitives qu'André Gide a notées au jour le jour, lorsque la guerre se fut dressée sur l'Europe, couvrant tout de son immense rumeur.

Dans quel esprit l'auteur a-t-il consigné ces notes ? En

quelques lignes liminaires, il prend lui-même soin de nous avertir : « [...] »

... À la manière d'un itinéraire intellectuel : voilà bien le sens et la portée de ce *Journal*, tenu par un écrivain dont la qualité maîtresse fut toujours la sincérité. C'est dans cet esprit qu'il faut le lire ; dès lors, il ne sera pas un objet de scandale ni de polémique. Il éclairera « le lent cheminement » qu'ont suivi, étape par étape, tant de Français pour sortir « d'une ombre épaisse » et marcher « vers la lumière ».

Pour comprendre l'état d'esprit de Gide, et sa réaction personnelle aux événements, citons tout d'abord ces lignes, datées du 10 septembre 1939 – c'est la première notation de son *Journal* – où il confesse son angoisse devant la vague de barbarie déferlant sur l'Europe : « Oui, écrit-il, tout cela pourrait bien disparaître, cet effort de culture qui nous paraissait admirable, et je ne parle pas seulement de la française. Du train où l'on va, il n'y aura bientôt plus grand monde pour en sentir le besoin, pour le comprendre ; plus grand monde pour s'apercevoir qu'on ne le comprend plus. On s'efforce et l'on s'ingénie pour le mettre à l'abri de la destruction de ces reliques. Nul abri n'est sûr. Une bombe peut avoir raison d'un musée. Il n'est pas d'acropole que le flot de la barbarie ne puisse atteindre, pas d'arche qu'il ne vienne à bout d'engloutir. On se cramponne à des épaves. » Et plus loin : « Dans cette atroce partie qui s'engage, tout ce pour quoi nous vivons est mis en jeu. »

Dès le début, André Gide se refuse donc à prendre la parole à la radio : « Je sens, écrit-il, combien le silence est pénible lorsque le cœur déborde ; mais je ne veux pas avoir à rougir demain de ce que j'écrirai aujourd'hui. »

Que pense-t-il de la France, au cours de ses méditations solitaires consignées dans son journal ? Il y écrit : « Il est vrai que le Français est animé par un besoin de perfection, plus souvent sans doute qu'aucun autre peuple moderne ; que le sens du parfait est inséparable de l'idée de mesure et, partant, de limitation ; de sorte que cette perfection même entraîne nécessairement certain resserrement, voire certain rétrécissement du champ d'opération de la pensée...

Dira-t-on que la France avait cessé d'être en réalité la grande nation dont elle continuait à jouer le rôle ? Tout de même, ce rôle, je ne vois aucun autre peuple sur terre qui puisse l'assumer à sa place ; et c'est là ce dont il importe de la convaincre, de se convaincre. »

Je cueille encore, au hasard, quelques pensées : « Aimer la vérité, c'est ne consentir point à se laisser assombrir par elle. » — « Seul l'art m'agrée, parti de l'inquiétude, qui tende à la sérénité. » — « Honneur, générosité, bonne foi... c'est déjà s'en dessaisir un peu que de s'en targuer. » — « Il n'y a de culture que dans une continuation, et je tiens pour néfastes certains reniements de notre passé. J'ai trop jardiné moi-même pour ne point connaître le risque, en émonquant, d'amputer des rameaux encore pleins de sève, et redoute l'appauvrissement qu'entraîne une simplification trop sommaire. » — « Vires acquirit tacendo : ce devrait pouvoir être la devise de tous ceux que l'on bâillonne. » — « Certaines natures, et l'on reconnaît à cela leur noblesse, acceptent plus volontiers l'épreuve que la félicité. »

Malgré soi, on songe à Montaigne, à un Montaigne 1944. À propos, a-t-on jamais reproché à Montaigne de s'être tenu à l'écart des luttes de son temps ? Lui a-t-on reproché, n'étant pas né pour la lutte mais pour la méditation, d'avoir passé les années de troubles et de péril dans la solitude de sa retraite girondine ?

Sachons juger chacun selon sa loi, et n'amoindrissons pas ce qui fait notre renommée dans l'univers. La France, pour se relever, a besoin de tous ses enfants, a dit le général de Gaulle. Pour reprendre sa place dans le monde, la France a besoin de toutes ses gloires.

Dans *France-Soir*, ce même 15 décembre, c'est un autre ton qu'on trouve sous la plume de Marcel Aугagneur :

### *Une heure sans M. Gide*

Dans ses *Interviews imaginaires*, un journaliste hypothétique demande à M. André Gide son opinion sur des problèmes d'ordre littéraire. Que l'illustre auteur des *Nourritures terrestres* veuille bien, à son tour, admettre qu'il nous a accordé une interview, elle aussi entièrement imaginaire ;

voilà ce que cela donne :

C'est dans sa somptueuse villa algéroise que M. André Gide veut bien me recevoir ; j'attends, le cœur battant, l'un des maîtres, que dis-je, l'un des pontifes de notre littérature, dans son magnifique cabinet de travail. Tant d'opulence ne dément-elle pas la légende selon laquelle le grand écrivain conviendrait lui-même de son avarice ?

Sur le grand bureau, l'*Institution chrétienne* de Calvin voisine avec *Trois mille francs de rente par l'élevage des lapins* ; on connaît la curiosité universelle du Maître. La photographie d'un jeune Arabe dédicacée à l'auteur de *L'Immoraliste*, ainsi qu'une autre, portant ces mots : « À l'auteur des *Caves du Vatican*, le sommelier pontifical », encadrant, selon le langage des cafés, tout ce qu'il faut pour écrire.

Mais voici le Maître, bien amaigri ; après les formules de politesse, il me confie :

— Je ne suis plus que l'ombre de moi-même.

— Vos *Interviews imaginaires* le laissent deviner.

— Oui, n'est-ce pas ? Je suis une victime des restrictions.

— Hélas ! cher Maître, votre pensée aussi. Et pour le consoler, j'ajoute : Croyez bien que vos lecteurs partagent votre épreuve.

— Votre sollicitude me touche, réplique M. André Gide qui, selon son habitude, parle longuement de ses petites misères... J'abrège l'entretien :

— Dans un récent numéro des *Lettres françaises*, M. Aragon déplorait que vous ayez appris l'allemand, en juillet 40, pour traduire Goethe.

— Est-ce un crime d'aimer Goethe ? soupire M. André Gide.

— Il vous reproche d'avoir écrit : « Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse ».

— C'est une opinion personnelle et non un précepte.

— Je reconnais là votre pensée si fuyante, dis-je en prenant congé.

— Oui, ma pensée a fui tant de fois ses responsabilités, murmure M. André Gide en me reconduisant, qu'aujourd'hui

elle me fuit moi-même. Aussi, dites à vos lecteurs que mon prochain ouvrage sera intitulé : *Le Voyage du Rien...*

Le 18 décembre, Jean Amrouche écrit à Gide : « Depuis l'attaque d'Aragon, un folliculaire du nom d'Augagneur a composé un petit factum imbécile et ignoble que je vous envoie sous ce pli. Camus a aussitôt écrit au directeur du journal pour protester. » La polémique durait donc, à laquelle prenait part, le 24 décembre, P. Desprès dans l'édition algérienne de *Combat*. Sous le titre « Le combat de l'esprit » illustré par un portrait de Gide, on trouvait des réflexions relatives à Romain Rolland, Péguy et finalement Gide. Après avoir évoqué l'attachement de Gide à l'Algérie, Desprès s'interrogeait à propos des accusations lancées par Aragon :

Querelle subtile, avocassière, byzantine. Si tous les hommes pensent exactement la même chose de l'adolescence à la tombe, si nulle variation n'est admise par de rigides censeurs, il devient inutile d'écrire un *Journal*. À quoi bon rédiger des Feuilles de route si du départ à l'arrivée il ne se passe rien, si tout est prévu d'avance. [...] Le *Journal* de Gide est un acheminement. Ce n'est pas l'œuvre définitive d'un esprit arrivé au bout de ses recherches et de son évolution. Un lecteur attentif ne peut se méprendre sur sa portée.

Vichy contre André Gide :

Quelle entente est possible entre Résistants sincères et de bonne volonté, si des gens impulsifs s'érigent en inquiéteurs ombrageux ? De quel droit, au surplus ? [...] André Gide n'est pas suspect de contre-révolution. Ses sentiments sont connus. Il pousse le scrupule très loin, car par-dessus tout il veut être sincère avec lui-même. Son œuvre est toute de sincérité, même quand il se trompe. Qui peut se flatter d'être plus sincère que lui ?

Lorsqu'il a donné publiquement sa démission de *La NRF* pro-allemande de Drieu La Rochelle et de Chardonne, c'était en pleine terreur vichyste. Il fallait infiniment de courage, et plus d'un de ses détracteurs actuels manœuvraient alors prudemment. Nous n'avons pas oublié l'abominable

campagne de menaces organisée contre Gide par la presse pro-nazie, lorsque les malfaiteurs de la Légion des Combattants de Nice lui lancèrent un odieux ultimatum lui imposant silence. Les rares journalistes demeurés indépendants tentèrent de défendre la liberté d'expression contre les hitlériens et les pétainistes. La censure de Vichy les bâillonna. Ils ne se tinrent pas pour battus. Aujourd'hui, ils saluent en Gide un des premiers résistants au régime de Vichy, un de ceux qui ne courbèrent pas le front devant les apologistes d'Hitler et de Mussolini.

Une opinion de Jules Romains sur Gide :

Dans *La Bataille*, l'auteur des *Hommes de bonne volonté* s'exprime en ces termes sur André Gide : « ... Une autre fois, c'était une carte postale de Gide, d'une merveilleuse insolence à l'égard du risque policier. Il y avait sur une moitié de la carte mes nom et adresse, bien clairs, bien séditeux par eux-mêmes, et sur l'autre moitié ceci en substance : "Je pense comme vous. Nous n'avons jamais été plus proches l'un de l'autre." À l'époque, cette crânerie n'était point commune <sup>18</sup>. »

[...]

Querelles subalternes :

André Gide résiste sur le plan littéraire. Veut-on lui faire grief de n'avoir pas pris le maquis ? Est-ce sérieux, cette furieuse et maladroite attaque contre un grand écrivain âgé de 75 ans, qui poursuit son œuvre – une œuvre qui honore son pays et restera un haut témoignage de notre civilisation ?

[...]

André Gide peut-il vivre en paix ?

André Gide, comme tout homme qui tient une plume, a pu se tromper dans ses appréciations. Ses censeurs actuels doivent eux-mêmes regretter tels de leurs jugements

---

18. Cette carte de Gide pourrait être en réaction à l'un des « Messages aux Français » que, de New York, Jules Romains donna d'août 1940 à mai 1941 sur les ondes de la BBC, en particulier le 2 août et le 8 novembre, où Romains s'adressait nommément à Gide et aux « gens du pays de Nice ».

d'autrefois. L'URSS qui libère l'Europe de la tyrannie fasciste et porte dans ses drapeaux l'affranchissement du monde, est au-dessus des critiques temporaires.

Il n'y a pas lieu d'évoquer aujourd'hui d'anciennes controverses où Gide, mal renseigné, s'est fourvoyé. Des adversaires d'hier luttent côte à côte contre Hitler et ses troupes sanguinaires.

Nous n'avons pas oublié quant à nous de quels outrages fut abreuvé Romain Rolland pour avoir écrit ce qu'il pensait de la guerre et de l'inepte chauvinisme, cette forme de l'idolâtrie. Des plumitifs excités, des « guerriers de l'écritoire » attaquent sans mesure – comme Gide l'est aujourd'hui – le grand écrivain [...]. Va-t-on recommencer aujourd'hui ce procès de mauvaise foi contre André Gide ? Ce ne serait guère digne de la France actuelle, et Romain Rolland, tel que nous le connaissons, serait le premier à s'élever contre ce genre de critique haineuse et perfide. [...]

André Gide a écrit assez de chefs-d'œuvre pour être à l'abri d'attaques grossières. Par son style, le plus beau qui soit à l'heure actuelle, il honore hautement son pays. Et c'est se couvrir de ridicule que de mettre son *Journal* à l'index. Il faut laisser ces méthodes liberticides à Hitler et à ses serviteurs de Vichy. La France libérée ne saurait tolérer pareille atteinte à son traditionnel esprit de liberté.

Avec l'année nouvelle, il semble que, à Paris en particulier, les esprits se tournent vers d'autres préoccupations. Le débat autour de la condamnation à mort de Brasillach domine la fin de janvier. Gide, d'Alger, s'efforce de se réinsérer dans la vie intellectuelle parisienne, et quand l'hebdomadaire *Carrefour* propose de publier une sélection de ses *Pages de Journal*, précédée d'un « chapeau » de Jean Amrouche, il écrit à ce dernier : « Ne cherchez point trop à prendre ma défense ».

C'est finalement à Alger, où elle avait commencé, que la querelle va s'éteindre. Dans le dossier réuni par Gide, deux articles s'opposent symétriquement. C'est d'abord, dans *Alger Républicain* du 2 janvier 1945, un article de Louis

Julia, qui devait fonder en décembre 1946, en compagnie d'Emmanuel Roblès, la revue *Forge*, et qui s'exprime ici avec une mauvaise foi hargneuse :

*L'artiste et le Peuple*  
*À propos de Pages de Journal d'André Gide*

Ce petit livre mériterait une étude d'une autre ampleur que celle que je pourrai lui consacrer ici. (Je dis bien « je », tenant à marquer, par l'emploi de ce pronom, que les opinions que je vais exprimer m'engagent moi-même, mais moi-même seulement).

[...] C'est le témoignage lucide, plus ou moins apprêté et corrigé (on ne me fera pas croire que M. Gide ne prévoyait pas que les pages de son carnet seraient lues !), c'est le monologue d'André Gide devant un silencieux auditeur : lui-même, ou plutôt le lecteur futur, durant les jours noirs de juin 40 à 41. Et la sincérité de ce témoignage est si triste par moments que les humbles résistants de la première heure, s'ils lisaient le *Journal* de Gide, en retireraient un si total mépris pour les jeux de certaine intelligence, qu'il vaut mieux qu'ils ne lisent pas !

C'est pitié qu'un grand écrivain, qu'un de ceux dont l'« Élite » française faisait si grand cas, qu'un de ceux qui dans les « Élités » du monde jouissait de la plus attentive audience, ait pensé, ait écrit, ait laissé publier enfin et surtout des phrases comme celle-ci : « Il serait pourtant bon de reconnaître que les prétendus défauts du peuple allemand sont de ceux qui favorisent les victoires, tandis que même nos qualités... »

Comme si les qualités du peuple français paysan et ouvrier pouvaient empêcher les cadres bourgeois français de trahir, ou de n'avoir plus de virilité !

« Question sociale... Si j'eusse rencontré ce grand trébuchoir au début de ma carrière, je n'aurais jamais écrit rien qui vaille... »

Évidemment, périsse l'humanité de faim, de froid, de misère ! Mais je n'oublierai pas de noter un seul des chatolements de mon nombril d'Artiste ! L'amour des humbles, la pauvreté des foules ne sont pas matières assez nobles pour

le Penseur ! [...]

« Je sympathise avec l'individu ; je m'éperds dans la multitude... » écrit Monsieur Gide. Et voilà une grande lumière sur l'attitude gidienne : cœur trop sec pour pouvoir se dilater à l'échelle de la douleur, pour pouvoir être occupé par l'angoisse de plus d'une âme : celle de Gide.

Peu me chaut que, par ailleurs, Monsieur Gide ait écrit : « L'allocution de Pétain est tout simplement admirable : "Depuis la victoire l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice..." », peu me chaut qu'il donne ainsi raison aux bourgeois qui lui ont fait sa gloire, et qu'il soit de ceux qui pensent que le peuple de France, celui des mines, des usines, des champs, s'était amolli dans le sybaritisme, pendant que la Bourgeoisie tout entière farouche et dressée veillait au salut de l'Empire et de ses coffres-forts. [...] Peu me chaut que, par la suite, l'écrivain ait repris courage, et qu'il ait attendu que le peuple de France ait refait libre la France pour que Monsieur Gide y puisse écrire librement qu'il se fout du peuple. Peu me chaut, car nous sommes quelques millions à nous moquer démocratiquement de l'opinion que Monsieur Gide et certains artistes ont de nous : nous sommes quelques millions à penser que Malraux, Aragon, des écrivains dont nous ignorions jusqu'à leur nom même, ont eu tout de même une attitude plus digne, plus humaine.

Au fond, peut-être sont-ils des imbéciles ?

La réponse, ou du moins une réponse arrivera avec retard, dans *Algérie-Magazine* du 26 février 1945, sous la plume de Frédéric-Jacques Temple, jeune écrivain qui avait, séjournant à Alger avant 1943, eu le temps de connaître le milieu des algérienistes, avant de faire partie du corps expéditionnaire en Italie, puis d'y revenir temporairement, ses nombreux voyages allant faire de lui un spécialiste de la littérature nord-américaine. Dans son article, il fait réponse à « certaine revue obscure à prétention littéraire » ; s'agit-il des *Lettres françaises* qui auraient continué leurs attaques contre Gide, ou d'une autre revue qui aurait pris le relais ?

C'est un point qui reste à éclaircir.

### *Défense d'André Gide*

Je ne pensais pas qu'il eût été nécessaire à ce jour d'entreprendre une défense d'André Gide. Les attaques déclenchées depuis quelque temps par certaines gens, n'autorisaient personne à se dresser pour protester contre un verbiage partial et haineux, quand il n'était pas saturé de jalousie.

Gide, pensait-on, est assez grand pour se défendre, et surtout trop sage pour tenir compte de ces aboiements déplacés, issus de je ne sais quelles infériorités congénitales et de quelles impuissances intellectuelles.

André Gide a suffisamment l'âme paisible pour ne pas céder à un sentiment qui lui eût fait engager la bataille, s'il n'avait jugé qu'en ces temps, se battre pour soi-même n'était qu'une marque d'égoïsme malheureux.

Pourtant, devant l'insistance de certaine revue obscure à prétention littéraire, il paraît juste de prendre la défense de l'auteur de *La Porte étroite* et du *Journal*. Non pas que la revue en question puisse se parer d'une importance capitale pour l'histoire de la littérature contemporaine, mais parce que le petit nombre de ses lecteurs, bercé par le doux refrain de ses programmes, pourrait être amené à penser que seule, la pensée de ce groupe partisan est capable de lui fournir le pain nourrisseur, la vertu sans égale, le jugement sain et représentatif de l'opinion générale. Hélas, il s'en faut plus que de beaucoup.

Que reproche-t-on à André Gide ? Avant tout, il faut bien le dire, son intelligence vaste et lucide ; son sens religieux de l'humain, son tempérament évangélique, viril et détaché de toute règle compressive. En résumé tout ce qui fait honneur à l'humanité de l'homme en tant qu'homme.

La morale de Gide est contenue dans un mot splendide, que les jeunes n'ont pas laissé échapper et que, mieux encore, ils ont enfermé à double tour, par crainte de le voir être violé. Le mot : ferveur.

La ferveur gidienne est sœur de cette évangélique charité, de cet amour chrétien, auxquels l'homme doit d'être ce

qu'il est et de ne pas être ce qu'il aurait pu devenir : craintif, lymphatique, borné dans la peur de la vengeance et de la menace divines.

La ferveur ! On a reproché à Gide ce mot plein de sang et de clarté. On lui a substitué pour les besoins de la cause, celui de : perversion, jailli d'ailleurs facilement de ces cerveaux hystériques qui ne pouvaient en penser d'autres plus tendancieux.

On a reproché à Gide la même volonté de pornographie et d'insanités qu'au grand Lawrence. Cela veut dire deux choses : ou bien que leurs œuvres ont touché des esprits ignares et stériles, ou bien – et je crois que voilà le point crucial – que Gide, comme Lawrence, a été la victime de toutes les sommes imbéciles des plus imbéciles personnages.

Il est facile de hurler quand on se nomme chacal ; il est facile d'insulter quand on l'a fait toute sa vie ; il est plus facile de s'indigner que d'être vertueux. Il est facile d'être admis dans les rangs malsains du pharisaïsme.

N'en déplaise à ces singes hurleurs, la jeunesse n'a jamais renié André Gide. Et qu'importent les rabâchages des séniles littérateurs gâteux ; qu'importent les lamentations de ces esprits vides et sans feu ; nous avons le devoir de protéger ce qui nous paraît inséparable de notre croissances. Je crois pouvoir dire que sur les champs de bataille la jeunesse prouve qu'elle n'est pas corrompue et que la virilité chez elle n'est pas en faillite.

N'est-ce pas Gide lui-même qui récemment écrivait : « Ce n'est pas à moi, c'est à la jeunesse même de me défendre ; à ceux qui m'ont lu, de prouver que je ne les ai point pervertis. » Cette clairvoyance que Gide veut voir s'implanter chez les enfants, les adolescents, les hommes, est précisément ce qui nous pousse à dégainer.

« Corruptere juventutem », de combien de sages antiques, consacrés par l'âge dans la vertu, ne l'a-t-on pas dit !

Si le dossier rassemblé par Gide s'arrête là, il est certain que la polémique continua longtemps encore, en sourdine. En avril 1947, la revue *Fontaine* signalait avec une visible

animosité la parution aux éditions de Minuit de *La Patrie se fait tous les jours*, recueil de textes présentés par Jean Paulhan et Dominique Aury, où figurent « un Giraudoux, dont tel *Discours à la Légion* demeure inoubliable, ou un Gide, dont telles pages du *Journal* ne sont rien moins qu'exemplaires ».

Dix ans plus tard, dans *La Panoplie littéraire*, Bernard Frank reviendra encore longuement sur la question de l'attitude de Gide par rapport à la collaboration :

Je ne trouve pas drôles, ni méprisables pour ma part, ces oscillations, cette prise au sérieux de Gide par Gide, cette façon de se demander : « Mais qu'aurait fait Gide à ma place ? » [...] Avec Gide, on a toujours envie [...] de s'impatienter, de crier « au chiqué ». Mais ce « chiqué » exercé avec tant de constance, et finalement avec tant de bonheur pendant plus d'un demi-siècle, je vois mal ce qui le distingue de la bonne foi et, pour employer l'expression de Léautaud, d'« une certaine grandeur ».

Cependant, tandis que tout ce monde se disputait ainsi autour de Gide, lui-même ne se contentait pas de compter les coups, ou même de les ignorer. Du fameux texte qui avait mis le feu aux poudres à l'assemblée consultative en juillet 1944, il n'y avait pas une unique version. Gide savait à l'avance qu'il s'aventurerait en terrain miné, et avait déjà procédé à de prudentes retouches ; quand malgré tout l'explosion se produisit, il continua dans ce sens, faisant produire par ses *Pages de Journal* plusieurs avatars successifs. C'est leur histoire comparée sur laquelle il nous faudra revenir.



**GUY BASSET**

***Gide***  
*édité par*  
**Charlot**

La présence d'André Gide aux éditions Charlot est plurielle et continue.

Avant la rencontre entre l'écrivain et l'éditeur, – à l'époque où Gide arrive à Alger et prend pension chez les Heurgon –, cette présence commence par la publication d'un livre qui est consacré à l'œuvre de l'écrivain. Edmond Charlot rassemble en un volume les conférences que Jean Hytier, arrivé depuis peu à Alger, avait consacrées à Gide à la Faculté des Lettres d'avril à mai 1938. Ce gros volume de 272 pages, achevé d'imprimer dès le 21 juin 1938 sur les presses de Claude de Fréminville, comprenait pour l'édition originale 50 exemplaires numérotés et 100 exemplaires de presse marqués S.P. Une citation de Gide est mise en exergue : « Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sagement. » Le livre reçut un accueil favorable de la critique et fera l'objet de nombreux nouveaux tirages. Camus en signala l'importance, quelques mois après la publication, dans une longue chronique de la rubrique du « Salon de lecture » qu'il tenait

pour le quotidien *Alger républicain* (23 octobre 1938 <sup>1</sup>). La réédition de Paris en 1946 comprendra quatre portraits photographiques « inédits » de Gide.

Charlot édita trois volumes de Gide respectivement en 1943, 1944 et 1946 <sup>2</sup>. Les deux premiers paraissent à Alger, le dernier à Paris. Le premier, le plus important quantitativement, est *Attendu que...* Il réunit des chroniques et des articles parus précédemment en 1940 dans *Le Figaro*. Composé pour les éditions Charlot par un grand imprimeur d'Alger (Carbonel), il parut à fort tirage (2500 exemplaires numérotés et 250 exemplaires hors commerce) avec un visa de censure en 1943, sans que figure une date précise d'achèvement d'imprimerie. « Les chroniques et divers articles réunis, dans ce volume, ont tous paru dans *Le Figaro* », à l'exception, précise Gide en note, de deux *Interviews imaginaires* dont la publication paraissait alors inopportune. André Gide donne systématiquement les références des articles repris. Les textes ont été rédigés dans les Alpes-Maritimes et en Tunisie, et le volume est dédié à la doctoresse Reymond de Gentile, en reconnaissance de son accueil en Tunisie. Le deuxième volume, *Pages de journal* paraît toujours à Alger mais tardivement en septembre 1944 alors que les débarquements alliés sur le sol français (6 juin et 15 août) sont déjà réalisés et que Paris est déjà libéré. Cependant la préface est datée de façon très antérieure, comme si le volume avait mis du temps à paraître : Rabat, 3 septembre 1943. L'édition originale est tirée à 1.750 exemplaires numérotés plus 250 exemplaires hors commerce destinés à l'auteur et à la presse. La publication re-

---

1. Albert Camus, *Œuvres complètes, I, 1931-1944*, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2006, pp. 796-8. « C'est pour Gide une singulière aventure que d'être étudié en faculté. »

2. Cf. Michel Puche, *Edmond Charlot éditeur. Bibliographie commentée et illustrée*, Pézenas : Domens, 1995, pp. 69-70 et *passim*.

couvre des textes du 10 septembre 1939 au 7 mai 1942<sup>3</sup>. André Gide indique dans un texte liminaire : « Ces pages du *Journal* que je tenais, fort irrégulièrement du reste, au cours des sombres mois qui suivirent notre défaite, je ne me reconnais le droit d'y rien changer. » Mais il écrit en parallèle le 17 octobre 1944 à Roger Martin du Gard : « Mes *Pages de journal* ont paru hier à Alger, petit volume tout mince et réduit car de violentes attaques communistes m'ont incité à en faire tomber toutes les pages qui pouvaient alimenter leurs accusations » ! Le livre reprend un portrait photographique de Gide. Une dernière plaquette sera éditée en 1946 sous le titre *Deux interviews imaginaires suivies de Feuilles*. En partie inédite, elle comprend des exemplaires numérotés et a fait l'objet d'un nouveau tirage en février 1947. Les textes de ce dernier volume ne sont pas systématiquement datés : la première interview fait référence à une publication du printemps 1942, la seconde interview semble, par son sujet même, un peu intemporelle. Quant aux *feuilles*, le premier porte la date de février 1942 et le second fait référence à un projet retrouvé de lettre d'août 1941. Là aussi, les textes ne sont pas contemporains et ils sont en lien avec la guerre.

Mais la contribution de Gide à la vie des éditions revêt encore explicitement plusieurs autres formes différentes : la reprise d'une publication antérieure dans une des collections de la maison d'édition, la préface à une traduction inédite en français et la reproduction d'une lettre.

En 1947, la collection « Poésie et Théâtre » que dirige toujours Camus chez Charlot reprend la traduction que Gide avait faite quelques années auparavant (dans *La NRF* en 1922 puis repris en volume en 1923 chez C. Aveline et en 1942 chez Corti) du texte de William Blake *Le Mariage du ciel et de l'enfer*, tandis que paraît quelques mois après

---

3. Et non 1941 comme indiqué par erreur sur la page intérieure du livre.

dans la même collection une autre traduction de William Blake due, cette fois-ci, à Philippe Soupault. Le nom de Camus se trouve ainsi une seconde fois associé à la publication par Charlot de textes autour de Gide.

De plus, deux des derniers titres paraissant sous le nom des éditions Charlot comprennent des textes de Gide :

— Un avant-propos pour la traduction réalisée par Dominique Aury du livre de James Hogg, la *Confession du pêcheur justifié*. L'achevé d'imprimer est du 1<sup>er</sup> septembre 1949 et l'édition originale comprenait 100 exemplaires sur Vélin numérotés. Le livre est aussi lié à Alger, comme l'indique André Gide en ouverture de son avant-propos : « C'est à l'obligeance du charmant Raymond Mortimer que je dois la révélation de ce livre prodigieux. En 1944, du temps que j'étais encore à Alger, il eut la grande gentillesse de me faire parvenir trois livres. »

— Une lettre à Arthur Adamov, dans l'édition originale de ses deux pièces de théâtre *La parodie* et *L'invasion*, volume qui paraît au 1<sup>er</sup> trimestre 1950, tout à fait à la fin des éditions Charlot.

Enfin Edmond Charlot a repris la liste qu'André Gide avait établie en 1913 pour désigner les « dix meilleurs romans français » et à partir de juin 1947 il les a publiés sous cette bannière. Selon Michel Puche, les « ouvrages ont été tous imprimés, mais certains n'ont pas été diffusés ou ont été directement soldés <sup>4</sup> ». Les ouvrages se présentaient de façon identique, étaient tirés à 2500 exemplaires numérotés et comprenaient un frontispice de Marie Viton, qui avait notamment séjourné à Alger avant et pendant la guerre <sup>5</sup>. Les couvertures des ouvrages sont présentées de façon iden-

---

4. *Op. cit.*, p. 45.

5. On sait que Marie Viton donna dix illustrations au livre d'André Gide, *Notes sur Chopin*, paru en 1948 sous l'égide de L'Arche, cf. Guy Basset, « Viton, Marie », *Dictionnaire Albert Camus*, Jeanyves Guérin éd., Paris : Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2009, p. 926.

tique : titre de l'ouvrage, nom de l'auteur juste en dessous en caractères de couleur rouge. D'une très grande sobriété, pour ne pas dire austérité, la couverture ne mentionne pas le nom de l'éditeur qui apparaît cependant dans la page intérieure. Celle-ci revient à un ordre classique : auteur, titre du livre. À aucun moment non plus, le nom de Marie Viton ne figure dans l'ouvrage, ni comme signataire de l'illustration différente ornant chaque volume, ni dans des indications de description du volume.

Et il faudrait, pour terminer, évoquer brièvement l'histoire de la revue *L'Arche* éditée par Charlot entre 1944 et 1948<sup>6</sup>. André Gide qui veillait à ses destinées y a lui-même donné personnellement des textes, notamment en pré-publication, des *Pages du journal* dans les tout premiers numéros (complétées dans les numéros 16 et 20 de 1946), puis *Robert ou l'intérêt général* et enfin donne *Deux interviews imaginaires* dans le numéro 11. Il est surtout le premier nom des contributeurs du premier numéro de la revue par un *Appel* qui suit directement le manifeste. Il contribue aussi au « Tombeau de Giraudoux » dans le numéro 2 et ouvre les contributions du numéro d'octobre 1945 consacrées à Valéry. Dans le numéro 18-19, il donne un texte intitulé « Souvenirs littéraires et problèmes actuels » et confie au numéro 24 daté février 1947<sup>7</sup> sa correspondance avec Marcel Proust. Par ailleurs le numéro 27/28 daté août-septembre 1948 célèbre « Le cinquantenaire des *Nourritures terrestres* » et la quatrième de couverture annonce, parmi d'autres auteurs, pour des prochains numéros qui ne verront pas le jour des inédits d'André Gide. Le nom de Gide figure sur tous les numéros

---

6. Sur l'aventure de *L'Arche*, cf. notamment Réjane Le Baut, *Jean El-Mouhoud Amrouche, Algérien universel*, biographie, Paris : Alteredit, 2003, *passim*, et Michel P. Schmitt, « Une résurrection à la française : la revue *L'Arche* (1944-1947) », *La Revue des revues, Ent'revues*, n° 40, 2007, pp. 44-73.

7. Avec un dépôt légal du 2<sup>ème</sup> trimestre 1947.

de la revue en tête du comité de rédaction et Gide est donc présent du début à la fin de la revue, tant par son patronage que par ses contributions du numéro 1 au numéro 24 complétée par l'annonce de textes à paraître sur la couverture du dernier numéro. Belle fidélité !

CLAUDE FOUCART

**Gide**  
**à la découverte**  
**(chez Goethe)**  
**de J. J. Winckelmann**

L'ATTENTION DE GIDE se porta, dès le printemps 1900, sur la correspondance de Winckelmann qu'il avoue, à Georges Eekhoud, avoir lu « avec délice <sup>1</sup> », même s'il doit bien constater, ajoute-t-il, que « sa tête d'archéologue embête les poètes qui seuls seraient capables de fraterniser avec lui – car son tempérament de poète déconcerte les savants à qui il s'adresse <sup>2</sup> ». L'intérêt ressenti par Gide pour Winckelmann et la volonté d'en informer Georges Eekhoud s'inscrivent tout naturellement dans le désir exprimé par Gide de mettre Eekhoud en contact notamment avec Lord Douglas <sup>3</sup> et ainsi d'offrir à l'auteur d'*Escal-Vigor*, ro-

---

1. Voir sur cette question :Patrick Pollard, *Répertoire des lectures d'André Gide IV. Culture et littérature d'expression allemande*, Londres : Birkbeck College, 2010, p. 251. Il s'agit certainement de la lecture des *Lettres familières, première et seconde partie* dont la traduction se vend à Paris, chez Couturier fils, en 1781.

2. Patrick Pollard, *op. cit.*, p. 251. Il s'agit ici d'une lettre adressée par Gide à son ami belge Georges Eekhoud le 2 avril 1900. Voir sur ce personnage : Mirande Lucien, « Georges Eekhoud », *BAAG* n° 97, janvier 1993, pp. 65-78.

3. Mirande Lucien, art. cité, p. 68.

man traitant « ouvertement de l'homosexualité <sup>4</sup> », l'occasion de développer ses relations avec des écrivains comme Lord Douglas. Les *Lettres de Winckelmann* sont là pour attiser la curiosité de tous ceux qui furent fascinés par la mort brutale et « insurmontée <sup>5</sup> » en 1768 d'un homme dont la « double vie » fut ainsi révélée au grand jour <sup>6</sup>.

De prime abord, il faut bien constater que la lecture des lettres de Winckelmann devait fasciner Gide autant que Goethe qui, dans *Dichtung und Wahrheit*, insistait sur le fait que la « mort prématurée » de Winckelmann « accroît l'attention que l'on porte sur la valeur de son existence <sup>7</sup> » et parlera d'une « fin étrange et repoussante <sup>8</sup> ». Mais Goethe encouragera notamment Eckermann à lire le livre de Winckelmann sur *L'imitation des œuvres grecques* publié en 1755 <sup>9</sup> et résumera son jugement sur l'œuvre de Winckelmann en soulignant qu'« on n'apprend *rien* quand on le lit, mais on devient *quelque chose* <sup>10</sup> ». Winckelmann est un « grand prédécesseur <sup>11</sup> » pour tous ceux qui profitent de son influence. De toute évidence l'image que le personnage de Winckelmann met en scène offre tant à Goethe qu'à Gide une originalité qui ne se laisse pas isoler par rapport à son admiration pour la culture grecque, mais qui, en même

---

4. *Ibid.*, pp. 68-9.

5. Horst Rüdiger, « Der unbewältigte Tod », *Mercur*, IX, 1955, pp. 982-6. Winckelmann fut assassiné, le 8 juin 1768, dans une auberge de Trieste par le cuisinier Francesco Arcangeli.

6. Lire : Hans Mayer, « Winckelmanns Ende und die Enthüllung des Doppellebens », *Außenseiter*, Francfort : Suhrkamp Verlag, 1975.

7. Wolfgang Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, Stuttgart : Philipp Reclam jun., 1998, p. 353 (« [...] sein frühzeitiger Tod schärfte die Aufmerksamkeit auf den Wert seines Lebens »).

8. *Ibid.*, p. 353 (« ein seltsames und widerwärtiges Ende »).

9. Eckermann, *Gespräche mit Goethe*, Insel Verlag, 1955, p. 222 (16 février 1827).

10. *Ibid.*, p. 220 (« Man lernt *nichts*, wenn man ihn liest, aber man wird *etwas* »).

11. *Ibid.*, p. 220 (« [...] ein großer Vorgänger [...] »).

temps, ne peut se concevoir sans tenir compte de sa « double vie ». Ainsi Gide sera ravi de recevoir de Jean Schlumberger le « capiteux » *Ioläus. Anthology of Friendship* (1906) qui réunit des textes concernant la pédérastie et notamment des extraits des *Lettres* de Winckelmann<sup>12</sup>. Et il ne manquera pas d'attirer l'attention de ses amis sur les *Lettres* de Winckelmann. Le 13 mars 1911, il signale à Ghéon qu'il va sortir « quelques livres » de sa bibliothèque et lui demande si quelqu'un serait tenté par la lecture de ces *Lettres*<sup>13</sup>.

Mais, en dehors de ces références aux *Lettres* de Winckelmann, il ne semble pas que Gide se soit intéressé, à cette époque, aux études de Winckelmann sur la civilisation grecque. On peut s'étonner de ne point voir apparaître rapidement le nom de Winckelmann, l'auteur des *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et sculpture* (1755), chez un écrivain comme André Gide qui ne manqua pas, dès sa jeunesse, de s'intéresser à la culture grecque et publia, dans *La N.R.F.* en septembre 1919, des « Considérations sur la mythologie grecque », dans lesquelles il s'attache à montrer que « la fable grecque est pareille à la cruche de Philémon, qu'aucune soif ne vide, si l'on trinque avec Jupiter<sup>14</sup> ». Comme le souligne Patrick Pollard, « la mythologie laisse à chaque génération nouvelle de poètes la possibilité de trouver sa vérité personnelle<sup>15</sup> ». Le *Fatum* nietzschéen devient alors « une fatalité intérieure<sup>16</sup> ». Et la découverte de l'Autre, ici Winckelmann, n'est point seulement liée au hasard des lectures, notamment celles de

---

12. Patrick Pollard, *op. cit.*, p. 251 (Jean Schlumberger – André Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1993, 8 mars 1919).

13. Patrick Pollard, *op. cit.*, p. 251. Voir : André Gide – Henri Ghéon, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1976, p. 637.

14. André Gide, *Essais critiques*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1999, p. 536.

15. Patrick Pollard, éd. crit. de *Proserpine – Perséphone*. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1977, p. 5.

16. André Gide, *op. cit.*, p. 537.

Goethe, mais aussi à la valeur que Gide attribue au penseur allemand. L'allusion à Winckelmann sera en quelque sorte instrumentalisée au sein d'une réflexion sur une œuvre qui n'a point seulement un intérêt culturel et scientifique, mais qui s'inscrit dans un ensemble de réflexions qui tiennent à la fois compte des remarques de Goethe sur l'écrivain et des conséquences que Gide en tire pour expliciter sa propre vision de la culture grecque.

L'intérêt ressenti par Gide pour l'œuvre de Winckelmann s'est développé assez tardivement, tout au moins si l'on ne tient compte que des remarques qui l'amènent à simplement citer le nom du chercheur et lui donner une place dans la hiérarchie intellectuelle allemande. Pourtant il ne faut pas oublier que Gide a pu lire, dès mars 1934, les *Considérations inactuelles* de Nietzsche, traduites par Henri Albert en 1907 pour le *Mercur de France*<sup>17</sup> et notamment l'« admirable début de l'étude sur Strauss<sup>18</sup> » dans lequel Nietzsche, s'adressant à la bourgeoisie, fait justement allusion à Winckelmann qui « a demandé l'aide des Jésuites pour libérer son regard de vos grotesques niaiseries<sup>19</sup> » et qui se retrouve parmi de grands intellectuels de son temps comme Lessing, Schiller et Goethe. Ainsi on peut certes s'étonner de voir le nom de Winckelmann n'apparaître tout d'abord que dans l'article d'André Gide qui va aussi être publié dans *Die Neue Rundschau* en 1932 sous le titre « *Leben mit Goethe*<sup>20</sup> ». Mais en affirmant que « l'Allemagne [...], après

---

17. Jacques Le Rider, *Nietzsche en France. De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au temps présent*, Paris : Presses Universitaires de France, 1999, p. 258.

18. André Gide, *Journal 1887-1925*, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1996, p. 934.

19. Friedrich Nietzsche, *Unzeitgemäße Betrachtungen*, Munich : Goldmann Verlag, 1984, p. 27 (« Und was empfinden ihr bei Winckelmanns Andenken, der, um seinen blick von euren grotesken Albernheiten, bei den Jesuiten um Hilfe betteln ging [...] »). N'oublions pas que Winckelmann se convertit à la religion catholique le 1<sup>er</sup> janvier 1754.

20. Voir : *Correspondance Gide-Bertaux*, Lyon : Centre d'Études Gi-

Lessing, Winckelmann et Herder, achevait de s'épanouir en Goethe » et ainsi « dressait en face du Calvaire un Olympe hanté des muses et résonnant des chants les plus beaux<sup>21</sup> », Gide donnait le ton et insistait sur le fait que la France devait profiter de cet « enrichissement » culturel « inestimable » qu'il pouvait aussi avoir découvert dans « l'étude sur Strauss » publiée au sein des *Considérations inactuelles* de Nietzsche.

Gide ne faisait d'ailleurs que reprendre ici une idée qui est proche de celle exprimée par Eckermann dans ses *Conversations* avec Goethe, lorsqu'en mai 1825 il établit un lien entre Lessing, Winckelmann et Kant, des « personnalités qui eurent sur lui une influence durant sa jeunesse<sup>22</sup> ». Pour Gide, Goethe est devenu, notamment avec les *Élégies romaines*, le penseur qui lui permet de faire sien « ce tranquille épanouissement dans la joie<sup>23</sup> ». Dans la cinquième *Élégie romaine*, Goethe souligne que non seulement il est « passionné » par le fait de se trouver sur « le sol classique », mais aussi que, « durant les nuits, le Dieu Amor l'occupe autrement<sup>24</sup> ». Gide avait lu ces *Élégies romaines* dès l'été 1892 et elles eurent sur lui, comme il le souligne lui-même, une « grande influence<sup>25</sup> ». Mais il faut attendre la publication de ses « souvenirs personnels de lectures [...] », à la date du 4 janvier 1949, pour apprendre qu'il vient de lire « l'admirable essai de Goethe sur Winckelmann, que

---

diennes, 1995, pp. 55 et 110.

21. André Gide, *Essais critiques*, op. cit., p. 707.

22. Eckermann, op. cit., p. 147 (12 mai 1825). Gide lisait ses *Conversations* depuis 1926 (*Journal 1926-1950*, p. 9.).

23. André Gide, *Essais critiques*, op. cit., p. 711.

24. Wolfgang Goethe, « Römische Elegien » in *Goethes Werke. Gedichte und Epen I*, Munich : Verlag C.H. Beck, 1981, p. 160 (« Froh empfind'ich mich nun auf klassischen Boden begeistert [...] / Aber die Nächte hindurch hält Amor mich andres beschäftigt »).

25. Voir à ce sujet : Eugène Michel, « Gide et les *Élégies romaines* de Goethe », *BAAG* n° 130, avril 2001, pp. 275-80.

j'avais, dit-il, grande honte de ne pas connaître encore <sup>26</sup> » et cela à un moment où justement il « peine » sur la préface à *La Sagesse de Goethe* de Marcel Drouin, texte dans lequel il prend bien soin de souligner que « la gloire de Goethe est d'avoir annoncé, d'une claire voix prophétique, l'avènement de la culture européenne et de la littérature universelle <sup>27</sup> ». Le fait même de regretter de ne pas « connaître encore » Winckelmann laisse pressentir l'importance qu'il semble accorder alors à ce connaisseur de l'Antiquité.

C'est dans le cadre de cette lecture de l'essai sur Winckelmann de Goethe que Gide va réfléchir tout d'abord sur l'existence même qu'a menée Winckelmann et ensuite sur l'originalité des remarques de Goethe à propos de la vie et de l'œuvre de ce dernier. C'est Gide lui-même qui signale cette lecture lors d'une rencontre avec Jef Last en mars 1948 que décrit Jean Lambert dans son ouvrage sur *Gide familier*. Et ce dernier était d'autant plus intéressé par le personnage de Winckelmann qu'il déclare avoir parcouru la préface de cet essai de Goethe, « curieux de voir comment on y parlait de la mort de l'écrivain <sup>28</sup> ». En effet ce dernier avait été assassiné, le 8 juillet 1768, durant un voyage allant de Rome à Trieste par son nouvel et jeune ami l'Italien Francesco Arcangeli <sup>29</sup>. Gide « montre les œuvres » de

26. André Gide, *Journal 1926-1950*, p. 1070.

27. André Gide, « Préface » à *La Sagesse de Goethe* de Marcel Drouin, Paris ; Gallimard, 1949, p. 227.

28. Jean Lambert, *Gide familier*, Lyon : P.U.L., 2000, p. 110. C'est dans *Dichtung und Wahrheit* (op. cit., pp. 350-3) en 1811 que Goethe décrit au mieux sa réactions face à la mort brutale de Winckelmann qu'il « déplore sans limites » (« Indem ich nun aber Winckelmanns Abscheiden grenzenlos beklagte [...] »). Il précise même que « la nouvelle de la mort de Winckelmann tomba sur nous comme un coup de tonnerre dans un ciel clair » (« [...] wie ein Donnerschlag bei klarem Himmel fiel die Nachricht von Winckelmanns Tode zwischen uns nieder »).

29. Wolfgang Leppmann, *Winckelmann. Ein Leben für Apollo*, Francfort : Fischer Taschenbuch Verlag, 1986, pp.12-22 et p. 268. Voir à ce sujet : Cesare Pagnini, *Mordakte Winckelmann*, Berlin, 1965.

Winckelmann à Jean Lambert et ensuite, au grand étonnement de ce dernier, lui fait justement lire « les très belles pages de Goethe [...] consacrées à Winckelmann ». Toujours est-il que cette lecture va se trouver au centre d'une réflexion sur la place de Winckelmann dans la culture allemande et sur ce qui rapproche Goethe de ce personnage étrange. Une chose est certaine : lorsque Gide amène Jean Lambert à entreprendre la lecture de l'essai de Goethe paru en 1805, il s'agit non pas seulement de prendre connaissance du jugement de Goethe sur Winckelmann, mais aussi et surtout de mettre en valeur ce que Goethe a justement découvert sur la personnalité de cet homme au sujet duquel il a su affirmer avec force dans *Poésie et Vérité* (*Dichtung und Wahrheit*) que justement « cette mort prématurée accroît l'attention que nous portons à la valeur de son existence <sup>30</sup> ». On peut ainsi mieux comprendre l'attention que Jean Lambert portait à cette réflexion sur la mort de Winckelmann et, en même temps, percevoir l'intention qui préside à la mise en place de cet essai. En effet Goethe insiste, dans son « introduction » à l'essai sur Winckelmann, sur le fait que le motif central de sa réflexion est bien de démontrer que l'idée de « se frayer un chemin vers Rome » n'est pas un « caprice, pas non plus une idée, mais un plan déterminé » que Winckelmann « affronta avec sagesse et assurance <sup>31</sup> ». Ce que Goethe tente, c'est essayer tout d'abord de comprendre comment le « chercheur » qu'est Winckelmann vit « dans le monde naturel <sup>32</sup> » qu'est celui de l'Antiquité grecque avec

---

30. Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, *op. cit.*, p. 353 (« sein frühzeitiger Tod schärfte die Aufmerksamkeit auf den Wert seines Lebens »).

31. Goethe, « Winckelmann » in *Kunst und Literatur*, t. 12., Munich : Verlag C.H. Beck, 1981, p. 98 (« Dies war kein Einfall, kein Gedanken mehr, es war ein entschiedener Plan, dem er mit Klugheit und Festigkeit entgegen ging »).

32. *Ibid.*, p. 99 (« Nach einerlei Weise lebte [...] der Forscher in der natürlichen Welt »).

laquelle « il se sentait si proche <sup>33</sup> ». Car, aux yeux de Goethe, chaque homme « toujours en reviendra au chemin que d'avance a tracé pour lui la Nature <sup>34</sup> ». Gide résumera, dans son étude de 1932 sur Goethe, cette attitude comme étant celle de la « Confiance <sup>35</sup> ». Dans *Dichtung und Wahrheit* Goethe saura d'ailleurs souligner son désarroi après la disparition de son collègue. C'est pour lui, « en littérature, la fin d'une belle époque <sup>36</sup> », celle durant laquelle les intellectuels allemands « avaient toujours les yeux tournés vers Winckelmann » et ses efforts en ce qui concerne l'art et l'antiquité <sup>37</sup>. Goethe tente, de toute évidence, de présenter Winckelmann comme « une figure historique avec en arrière-plan, la culture du dix-huitième siècle <sup>38</sup>. Winckelmann fait, pour Goethe, justement partie de ces « hommes qui ont un besoin commun de chercher avec empressement ce que la nature a mis en eux-mêmes et, dans le monde extérieur, les images opposées, et par là de faire que le monde intérieur devienne un tout et une conscience ». Ainsi « va se former une existence au plus haut point agréable pour le monde et le futur <sup>39</sup> ». La « confiance » que

---

33. *Ibid.*, p. 100.

34. Wolfgang Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, *op. cit.*, p. 137 (« Der Mensch [...] stets wird er auf jenem Weg wider zurückkehren, den ihm die Natur einmal vorgezeichnet hat »). Cette phrase, Gide la reprend dans son étude de 1932 sur Goethe (*Essais critiques*, *op. cit.*, p. 710).

35. André Gide, *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 710.

36. Wolfgang Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, *op. cit.*, p. 351 (« Er war damals in der Literatur eine schöne Zeit »).

37. *Ibid.*, p. 351 (« Bei allen Bemühungen jedoch, welche sich auf Kunst und Altertum bezogen, hatte jeder stets Winckelmann vor Augen [...] »).

38. Wolfgang Goethe, « Winckelmann » in vol. I2, *Schriften zur Kunst, zur Literatur, Maximen und Reflexionen*, Munich : C.H. Beck, 1989, p. 609.

39. *Ibid.*, p. 97 (« Findet sich [...] in besonders begabten Menschen jenes gemeinsame Bedürfnis, eifrig zu allem, was die Natur in sie gelegt hat, auch in der äußeren Welt die antwortenden Gegenbilder zu suchen und dadurch das Innere völlig zum Ganzen und Gewissen zu steigern, so kann man versichert sein, dass auch so ein für die Welt und Nachwelt

Gide découvrait en Goethe en 1932 et qui devait le « délivrer des entraves d'une morale puritaine qui, pour un temps, avait bien pu, dit-il, me raidir et m'enseigner la résistance <sup>40</sup> », se retrouve dans la description que Goethe fait du chemin qui conduisit Winckelmann, « tôt ou tard », à l'Antiquité, et l'amena à « vagabonder dans ce qui peut être connu et ce qui mérite d'être connu, guidé en partie par le plaisir et l'amour, en partie par la nécessité <sup>41</sup> », ce que Goethe qualifie d'« entrée <sup>42</sup> » dans la vie de Winckelmann. Goethe connaissait, dès le début du dix-neuvième siècle, une partie de la correspondance de Winckelmann, notamment les lettres adressées au conseiller aulique Berendis <sup>43</sup>, un de ses amis depuis son passage à l'université de Halle et celle de Léna <sup>44</sup>. Les remarques de Goethe sont orientées vers une réflexion sur l'homme Winckelmann qui « rechercha toute sa vie ce qui est conforme, parfait et digne dans l'homme et dans l'art qui s'occupe parfaitement de l'homme <sup>45</sup> ». Dans son étude sur Goethe en 1932, Gide lui-même mit en valeur ce qu'il admire en l'écrivain allemand, le fait que « c'est de l'œuvre ou de l'homme qu'il s'agit », qu'« il n'est point d'exemple, dans toute la littérature, d'une

---

höchst erfreuliches Dasein sich ausbilden werde »).

40. André Gide, *Essais critiques*, *op. cit.*, p. 710.

41. Wolfgang Goethe, « Winckelmann », *op. cit.*, p. 100 (« Soviefach Winckelmann auch in dem Wißbaren und Wissenswerten herum-schweifte, teils durch Lust und Liebe, teils durch Notwendigkeit geleitet, so kam er doch früher oder später immer zum Altertum [...] »).

42. *Ibid.*, p. 97 (« Eintritt »).

43. Wolfgang Goethe, « Winckelmann », *op. cit.*, pp. 608 et 611. N'oublions pas que l'étude de Goethe fut publiée, en 1805 à Tübingen, sous le titre « *Winckelmann und sein Jahrhundert. In Briefen und Aufsätzen* » et qu'elle fait ainsi allusion aux lettres que Goethe connaissait déjà.

44. Wolfgang Leppmann, *op. cit.*, p. 42.

45. Wolfgang Goethe, « Winckelmann », *op. cit.*, p. 97 (« Dagegen verwendete er sein ganzes Leben, ein ihm Gemäßes, Treffliches und Würdiges im Menschen und in der Kunst, die sich vorzüglich mit dem Menschen beschäftigt, aufzusuchen »).

confusion plus parfaite », que « c'est aussi par là que son enseignement est si pressant <sup>46</sup>. »

Mais Goethe soulève immédiatement le sujet que Jean Lambert aborde après avoir lu, à la demande de Gide, « les très belles pages de Goethe consacrées à Winckelmann <sup>47</sup> », celui du « culte de la beauté antique <sup>48</sup> ». Goethe se souvient certainement de la lettre dont il eut connaissance en fin de siècle et qu'adressa Winckelmann à son ami Johann Michael Francke le 4 février 1758 <sup>49</sup>. Il y soulignait qu'il croyait qu'« à Rome se trouve la haute école pour le monde entier » et qu'il est « lui-même purifié et mis à l'épreuve <sup>50</sup> ». Goethe se fait sa propre idée de Winckelmann qui fait, à ses yeux, partie de « ces esprits supérieurs qui ont souvent l'originalité de ressentir une sorte de peur face à la vie réelle, se retirent en eux-mêmes, se créent eux-mêmes un propre monde et, de cette manière, produisent les choses les plus admirables à l'intérieur d'eux-mêmes <sup>51</sup> ». Ainsi se développe une certaine vision de l'œuvre de Winckelmann qui ne repose point simplement sur un travail d'érudition, mais qui représente le classicisme en art <sup>52</sup>. Goethe parle de ce dernier comme de « notre Win-

---

46. André Gide, *Essais critiques*, op. cit., p. 708.

47. Jean Lambert, op. cit., p. 110.

48. *Ibid.*, p. 111.

49. Walther Rehm, *Winckelmanns Briefe*, Berlin, 1952, t.1, pp. 323-7.

50. Wolfgang Goethe, *Schriften zur Welt Literatur*, Francfort s. M. : Insel Taschenbuch, 1987, p. 48 (Goethe envoie cette lettre à Herder et son épouse le 13.12.1786) (« In Rom, glaube ich, ist die hohe Schule für alle Welt, und ich bin geläutert du geprüft »).

51. Wolfgang Goethe, « Winckelmann », op. cit., p. 97 (« [...] so haben vorzügliche Geister öfters die Eigenheit, eine Art von Scheu vor dem wirklichen Leben zu empfinden, sich in sich selbst zurückzuziehen, in sich selbst eine eigene Welt zu erschaffen und auf diese Weise das Vortrefflichste nach innen bezüglich zu leisten »).

52. *Ibid.*, p. 610 (Commentaire de Herbert von Einem et de Hans Joachim Schrimpf).

ckelmann<sup>53</sup> » dans lequel « la nature a mis, ce qui fait et orne l'homme<sup>54</sup> ». Dans son article de 1818 sur « Antique et moderne », Goethe, parlant de Raphaël, voyait en lui, « un talent qui nous renvoie de la première source l'eau la plus fraîche<sup>55</sup> ». Et il ajoutait que ce talent « sent, pense, agit parfaitement comme un Grec<sup>56</sup> ». Il rejoint ici Winckelmann qui, dans ses *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques*, présentait Michel-Ange, Raphaël et Poussin comme des artistes qui « ont examiné les œuvres des anciens » et ont ainsi « puisé le bon goût à sa source même, et Raphaël dans le pays même où s'est formé le bon goût<sup>57</sup> ». Le retour aux sources devient ainsi une nécessité : « le chercheur vit dans le monde naturel<sup>58</sup> ». Winckelmann présente ainsi cet idéal de l'art grec comme celui dans lequel règne « une noble simplicité et une grandeur sereine<sup>59</sup> ». Mais Goethe ne se laisse pas enfermer dans une simple réflexion sur les rapports de Winckelmann avec l'Antiquité. Il précise aussi la nature personnelle de ses rapports en particulier avec la Grèce, avec laquelle il se sen-

---

53. *Ibid.*, p. 97 (« Unser Winckelmann »).

54. *Ibid.*, p. 97 (« In ihn hatte die Natur gelegt, was den Mann macht und ziert »).

55. *Ibid.*, « Antik und Modern », p. 175 (« [...] ein Talent, das uns aus der ersten Quellen das frischeste Wasser entgegenschendet »).

56. *Ibid.*, p. 175 (« Er [...] fühlt, denkt, handelt aber durchaus wie ein Grieche »).

57. Winckelmann, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Paris : Aubier, 1954 (traduction de Léon Mis), p. 96 (« Mit diesem Auge haben Michelangelo, Raffaël und Poussin die Werke der Alten angesehen. Sie haben den guten Geschmack aus seiner Quelle geschöpft, und Raffaël in dem Lande selbst, wo er sich gebildet »).

58. Wolfgang Goethe, « Winckelmann », *op. cit.*, p. 99 (« Nach einerlei Weise lebte [...] der Forscher in der natürlichen Welt »).

59. Winckelmann, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, *op. cit.*, p. 143 (« [...] eine edle Einfalt und eine stille Größe »). Voir sur cette question : Rüdiger Safranski, *Romantik. Ein deutsche Affäre*, Munich : Carl Hanser Verlag, 2007, pp. 60-1.

tait si proche à partir de 1855, date à laquelle il arriva à Rome <sup>60</sup>. Aux yeux de Goethe, il s'agissait avant tout de mettre en valeur « cette confiance en soi-même [...], le pur culte des dieux comme ancêtres <sup>61</sup> », ce qui permet à Winckelmann de développer ce que Goethe appelle alors « l'intégrité de sa personnalité <sup>62</sup> ». Cela ne devait que plaire à Gide qui découvrait à la lecture de Goethe, dès 1932, « un enrichissement inestimable <sup>63</sup> » qui ne se laisse pas remettre en cause par ce que Goethe décrit comme l'attitude de Winckelmann face à « la religion chrétienne ». Et, à ses yeux, Winckelmann, « de par sa nature », « n'appartint jamais à l'une des églises qui la subordonneraient <sup>64</sup> ».

Mais Goethe n'en reste pas là. Il développe une longue réflexion sur « l'amitié » et souligne qu'il existe sur ce point « une curieuse différence entre le monde ancien et le monde nouveau <sup>65</sup> ». Et ce n'est pas par hasard que Jean Lambert, après sa lecture des pages de Goethe sur Winckelmann, s'étonne à nouveau en voyant Gide « parler si honnêtement, avec tant de compréhension et de sympathie, du culte de Winckelmann pour l'amitié amoureuse et faire découler de là son culte pour la beauté antique <sup>66</sup> ». En fait Goethe tient à mettre en évidence le fait qu'il existe « une étrange différence entre les temps anciens et les temps modernes <sup>67</sup> ». Il n'a d'ailleurs pas manqué, dans son essai

60. Wolfgang Leppmann, *op. cit.*, p. 126.

61. *Ibid.*, p. 100 (« Jenes Vertrauen auf sich selbst, jenes Wirken in der Gegenwart, die reine Verehrung der Götter als Ahnherren »).

62. *Ibid.*, p.100 (« das Vollständige seiner Persönlichkeit »).

63. André Gide, *Essais critiques, op. cit.*, p. 707.

64. Wolfgang Goethe, « Winckelmann », *op. cit.*, p. 101 (« [...] indem er, seiner Natur nach, niemals zu einer der Kirchen gehörte, welche sich ihr subordinieren »).

65. *Ibid.*, p. 101 (« Auch hier zeigt sich ein merkwürdiger Unterschied alter und neuer Zeit »).

66. Jean Lambert, *op. cit.*, pp. 110-1.

67. Wolfgang Goethe, « Winckelmann », *op. cit.*, p. 101 (« Auch hier zeigt sich ein merkwürdiger Unterschied alter und neuer Zeit »).

sur les « *Considérations sur l'enseignement des couleurs et les traitements des couleurs chez les Anciens* », de parler de « la chance de l'enseignement grec <sup>68</sup> ». Mais il ne s'en tient pas à ces simples remarques et il compare les « rapports avec les femmes » qui, dit-il, « chez nous sont devenus tendres et intellectuels » à ceux existant dans l'Antiquité « qui ne dépasse à peine la frontière du besoin le plus habituel <sup>69</sup> » et il en arrive à une réflexion qui doit attirer l'attention de Gide. En effet il considère qu'il « existe sur ce point une curieuse différence entre le monde ancien et le monde moderne » et cela non seulement dans les rapports avec les femmes <sup>70</sup>. Dans l'Antiquité, souligne-t-il, « l'amitié entre des personnes du sexe masculin <sup>71</sup> » trouve aussi sa place dans cette description du monde antique. Et il n'hésite pas à insister sur le fait que Winckelmann « se sentait prédestiné à ce genre d'amitié <sup>72</sup> ». Il souligne que si, « déjà très tôt », ce dernier « voit dans cette idée peut-être un sujet indigne, il se consacre à lui, afin de vivre et souffrir pour lui <sup>73</sup> ». Notons que Goethe ne manque pas d'ajouter, à ce tableau de la vie que menait Winckelmann, une remarque qui souligne la cohérence existant entre ce mode de vie et le fait qu'il ne peut se réaliser que dans un monde au sein du-

---

68. *Ibid.*, p. 612 (*Betrachtungen über Farbenlehre und Farbenbehandlung der Alten*, vol 14, pp. 40, 28).

69. *Ibid.*, p. 101 (« Das Verhältnis zu den Frauen, das bei uns so zart und geistig geworden, erhob sich kaum über die Grenze des gemeinsten Bedürfnisses »).

70. *Ibid.*, p. 101 (« Auch hier zeigt sich ein merkwürdiger Unterschied alter und neuer Zeit »).

71. *Ibid.*, p. 101 (« [...] die Freundschaft unter Personen männlichen Geschlechts »).

72. *Ibid.*, p. 102 (« Zu einer Freundschaft dieser Art fühlte sich Winckelmann sich geboren »).

73. *Ibid.*, p. 102 (« Frühe schon legte er dieser Idee einen vielleicht unwürdigen Gegenstand unter, er widmete sich ihn, für ihn zu leben und zu leiden »).

quel règne « le sens païen de l'existence <sup>74</sup> », étant entendu que, dans l'Antiquité, la présence d'amitiés féminines se découvre rapidement, ne serait-ce que dans le chapitre 11 de l'*Odyssée*, lors de la descente d'Ulysse en enfer, lieu où, selon Goethe, il rencontra Cloris et Thia, des « amies inséparables <sup>75</sup> ». Notons ici que Goethe associe certes le fait d'être femme à la beauté, à la jeunesse et se doit de tenir compte notamment des remarques de Winckelmann sur les « les jeunes Lacédémoniennes [...] si court et si légèrement vêtues qu'on les appelait "montreuses de hanches" <sup>76</sup> ». Mais l'essentiel est bien l'allusion aux « rapports » de Winckelmann « avec de beaux jeunes hommes », « instants souvent seulement rapides durant lesquels il apparaît plus vivace et plus aimable <sup>77</sup> ».

Goethe met ainsi en valeur la distance prise par Winckelmann avec le monde moderne et plus spécialement la religion catholique qui, selon Goethe, n'est, aux yeux de Winckelmann qu'une « mascarade <sup>78</sup> ». Mais les lecteurs de Goethe découvrent ce que l'écrivain a pu puiser comme inspirations dans l'affirmation par Winckelmann selon laquelle « dans les figures des Grecs le plus noble contour unit ou circonscrit toutes les parties de la plus belle nature et des beautés idéales <sup>79</sup> ». Jean Lambert fit remarquer à Gide

---

74. *Ibid.*, p. 100 (« Heidnisches »).

75. *Ibid.*, p. 101 (« [...] als Freundinnen unzertrennlich »). Dès 1804, dans son essai intitulé *Polygnots Gemälde in der Lesche zu Delphi* (éd. Weimar, t. 18, pp. 84-120), Goethe avait déjà décrit cette situation : « Sous Phèdre Cloris repose sur les genoux de Thia. On croit voir en elles deux tendres amies » (Goethe, *op. cit.*, p. 612). Cette description fit plus tard l'objet de discussions entre Goethe et le philologue Welcker.

76. Winckelmann, *op. cit.*, pp. 104-6 (« Die jungen Spartanerinnen [...] so leicht und kurz bekleidet, dass man sie daher Hüftzeigerinnen nannte.»).

77. Wolfgang Goethe, *op. cit.*, p. 104 (« [...] niemals erscheint er belebter und liebenswürdiger als in solchen oft nur flüchtigen Augenblicken »).

78. *Ibid.*, p. 106 (« Maskenkleide »).

79. Winckelmann, *op. cit.*, p. 119 (« Der edelste Kontur vereinigt oder umschreibet alle Teile des schönsten Natur und der idealischen

qu'à son avis « Goethe était d'autant mieux préparé à accepter ces tendances, qu'on les trouvait de façon latente chez lui, comme en témoignent le dernier chapitre de *Wilhelm Meister* et surtout les poésies du *Divan*<sup>80</sup> ». C'est à partir d'une réflexion sur ces deux passages de l'œuvre de Goethe que se développe une vision historique que Gide avait déjà rapidement présentée dans sa conférence sur Goethe où il précise que « l'action de Goethe « dressait en face du Calvaire un Olympe hanté des muses et résonnant des chants les plus beaux<sup>81</sup> ». Jean Lambert, en mettant l'accent sur le dernier chapitre du troisième livre du *Wilhelm Meister*, rappelle la parole de Goethe selon laquelle nous devons nous « placer face à l'Antiquité avec la sérieuse volonté de la regarder, ainsi de nous former, nous gagnons ainsi le sentiment de devenir ainsi vraiment des êtres humains<sup>82</sup> ». Ce « sentiment » est au centre du dernier récit du *Wilhelm Meister*, celui où justement « un jeune homme, bien bâti, de forte corpulence<sup>83</sup> », tombe dans une rivière et est sauvé par Wilhelm qui prononce ce verdict : « Si je dois vivre, ce sera avec toi<sup>84</sup> ! ». Et Goethe construit un tableau mythique, celui de « deux hommes étroitement enlacés, comme Castor et Pollux, frères qui se rencontrent sur le chemin allant de la tourmente à la lumière<sup>85</sup> ». Il connaissait l'ouvrage publié en 1793 par son ami Karl Philipp Moritz

---

Schönheiten in der Figur der Griechen »).

80. Jean Lambert, *op.cit.*, p.111.

81. André Gide, *Essais critiques, op. cit.*, p. 707.

82. Wolfgang Goethe, *Wilhelm Meisters Wanderjahre, Zweiter Teil*, Munich : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1962, p. 204 (« Wenn wir uns dem Altertum gegenüber stellen und es ernstlich in der Absicht anzuschauen, uns daran zu bilden, so gewinnen wir die Empfindung, als ob wir erst eigentlich zu Menschen würden »).

83. *Ibid.*, p. 197 (« gut gebaut, von kräftiger Gestalt »).

84. *Ibid.*, p. 197 (« Wenn ich leben soll, so sei es mit dir ! »).

85. *Ibid.*, p. 198 (« So standen sie fest umschlungen, wie Kastor und Pollux, Brüder die sich auf dem Wechselwege vom Orkus zum Licht begegnen »).

(1757-1793)<sup>86</sup> sur le *Système des Dieux (Götterlehre)*, dans lequel ce dernier insiste sur le fait que les « poésies mythologiques doivent être considérées comme une langue de l'imagination<sup>87</sup> ». Or, à propos de Castor et Pollux, Moritz montre que « la bonté pleine d'égards, qui accompagnait les actes héroïques de Castor et Pollux, inspirait aux mortels la confiance exquise, avec laquelle, par la suite, on honore les dieux accordant leur sauvetage et leur aide<sup>88</sup> ». Et Moritz décrit « la fidélité avec laquelle ce couple inséparable se porte assistance en cas de danger<sup>89</sup> ».

Jean Lambert fait aussi allusion aux « poèmes du *Divan*<sup>90</sup> » auxquels il pouvait renvoyer, notamment à la fameuse *Nuit d'Été* (« *Sommernacht* ») et à l'histoire de cet « enfant qui », dans la traduction de Jacques Porchat<sup>91</sup>, « court enfermer sa maîtresse, de crainte que l'Aurore ne la lui enlève, la prenant pour Hesperus », ce qui amène Gide à parler, avec une certaine ironie, d'« absurdité » réalisée « par bienséance et respect des "bonnes mœurs"<sup>92</sup> ». En fait Aurora a enlevé le jeune Thithonos pour l'épouser : mais ce dernier vieillissant ne garde plus que sa voix<sup>93</sup> et Aurora recherche à nouveau de beaux jeunes gens et pense enlever Hesperus, un enfant qui porte au ciel un flam-

86. Horst Günther, « Nachwort » in Karl Philipp Moritz, *Götterlehre*, Francfort s. M. : Insel Taschenbuch, 1999, pp. 314-6.

87. Karl Philipp Moritz, *op. cit.*, p. 9 (« Die mythologischen Dichtungen müssen als eine Sprache der Phantasie betrachtet werden »).

88. *Ibid.*, p. 189 (« Diese schonende Güte, welche die Heldentaten des Kastor und Pollux begleitete, flößte den Sterblichen das vorzügliche Zutrauen ein, womit man sie nachher als Rettung und Hilfe gewährende Götter ehrte »).

89. *Ibid.*, p. 189 (« Aber auch die Treue, womit das unzertrennliche Paar sich selber einander in Gefahren beistand [...] »).

90. Jean Lambert, *op. cit.*, p. 111.

91. Jacques Porchat, *Œuvres de Goethe*, t. 1, Paris : Hachette, 1871, p. 596.

92. André Gide, *Journal 1926-1950*, p. 307.

93. Karl Philipp Moritz, *Götterlehre*, *op. cit.*, p. 248.

beau <sup>94</sup> !!! Dans son poème intitulé « Dem Schenken », Goethe fait aussi allusion à « l'enfant mignon », au garçon qui doit lui servir son vin <sup>95</sup>.

Gide « revint » le lendemain sur ce sujet et « apporta une confirmation nouvelle en rappelant la lettre du *Voyage en Suisse* où Goethe regarde, en octobre 1775, se baigner nus les deux frères Stolberg, « ses compagnons <sup>96</sup> », épisode que Goethe va commenter dans *Poésie et Vérité* en parlant de ce comte qui se comportait comme un des « enfants de la Nature » (« Naturkinder <sup>97</sup> »), ces jeunes gens « à demi-nus comme des bergers poétiques, tout à fait nus comme des dieux païens <sup>98</sup> ». Goethe lui-même fait aussi allusion à Winckelmann et souligne l'influence de Jean-Jacques Rousseau, de son retour à la nature à l'époque des « bains dans l'eau froide <sup>99</sup> ». Gide cite aussi « le passage où Goethe redit à Eckermann l'opinion de Winckelmann sur la beauté comparée du corps masculin et du corps féminin ». À plusieurs reprises, Goethe insiste sur ces différences et souligne notamment qu'il manque à l'art moderne une chose essentielle : « la masculinité <sup>100</sup> ». Chez Rubens, il découvre cet « esprit masculin <sup>101</sup> » et chez le Titien et Véronèse il perçoit « une sensibilité énergétique qui a pénétré toute l'ima-

94. Goethe, West-österlicher Divan, Francfort : Insel Taschenbuch, 1988, pp. 324-5.

95. *Ibid.*, p. 94 (« Du zierlicher Knabe »). Il s'agit ici d'un jeune garçon blond qui sert son vin à Goethe en 1815 sur le Geisberg (*ibid.*, p. 323).

96. Il s'agit ici des deux frères Christian Graf zu Stolberg-Stolberg et Friedrich Leopold Graf zu Stolberg-Stolberg. Un brouillon de lettre de Friedrich Leopold à son frère du 26 octobre 1775 témoigne de « l'amour » qu'il ressentait pour ce dernier à cette époque (Wolfgang Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, *op. cit.*, pp. 772 et 1166).

97. Wolfgang Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, *op. cit.*, p. 773.

98. *Ibid.*, p. 803 (« halb nackt wie ein poetischer Schäfer, oder ganz nackt wie eine heidnische Gottheit »).

99. *Ibid.*, p. 353 (« [...] die Epoche des Kaltbadens [...] »).

100. Eckermann, *op. cit.*, p. 419 (13 février 1831) (« *Das Männliche* »).

101. *Ibid.*, p. 419 (« Dieser männlicher Geist »).

ge<sup>102</sup> ». Winckelmann avait affirmé que « les exercices corporels, pratiqués de bonne heure, donnaient à cette première ébauche la forme noble<sup>103</sup> ».

Cette longue discussion entre Gide et ses amis amène, en fin de compte, Jean Lambert à affirmer que tout cela est « si bien dans le sens de Gide qu'il comprend qu'il s'en méfiât, par scrupule », mais, ajoute-t-il, « je m'imaginai mal qu'il n'en ait jamais été frappé<sup>104</sup> ». En fait Gide n'a pu que constater la difficulté d'inclure une certaine vision de la morale antique à la Winckelmann dans un univers que Goethe lui aussi a décrit dans ses relations complexes avec le monde moderne.

---

102. *Ibid.*, p. 419 (« Ihr großes energisches Empfinden hat die Glieder des ganzen Bildes durchdrungen [...] »).

103. Winckelmann, *op. cit.*, p. 98 (« [...] die frühzeitigen Leibesübungen aber gaben dieser Bildung die edle Form »).

104. Jean Lambert, *op. cit.*, p. 111.

PHILIPPE GOAILLARD

## ***Autour d'André Gide : La tribu Allégret***

**A**NDRÉ GIDE LUI-MÊME ne connaissait pas bien son quantième de naissance, si l'on en croit une lettre écrite à Jean Paulhan le 25 août 1939 <sup>1</sup>. Les chercheurs n'ont pas davantage de certitudes, parfois, quant à l'état civil de leurs sujets <sup>2</sup>. Ainsi, un travail récent <sup>3</sup> rapporte-t-il une anecdote concernant le prétendu lien avunculaire entre André Gide et Marc Allégret : Larousse et *Who's Who ?* au moins furent dupés ! Mais certains Larousse, Hachette, Quid et Robert continuaient d'ignorer, par exemple, au moins au siècle dernier, qu'Yves Allégret est né en 1905 – ce que ne savait pas non plus la Délégation aux célébrations nationales <sup>4</sup> qui se préparait à commémorer sa

1. Cette anecdote est rappelée par Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur*, tome I, 1869-1911, Paris : Fayard, 1998, p. 9. (La suite de cette somme indispensable est impatiemment attendue.)

2. Louis Aragon est un cas extrême et a joué de ses origines mal connues. On en découvrira plus en lisant : Philippe Goillard, « La Fausse Famille Aragon », *Annales de la société des amis de Louis Aragon et d'Elsa Triolet*, 2011.

3. Pierre Billard, *André Gide & Marc Allégret, le Roman secret*, Paris : Plon, 2006, pp. 313-4. Mais l'auteur commet lui-même une erreur sur la date de naissance de l'épouse de Marc (p. 295).

4. Direction des Archives de France, *Célébrations nationales 2006*, Paris, Ministère de la culture et de la communication, 2005, p. 284 et *Célébra-*

naissance... avec deux années de retard.

Tout lecteur attentif d'ouvrages consacrés peu ou prou aux Allégret n'a pu que s'étonner de certaines discordances relatives aux dates, aux lieux, d'un livre à l'autre, voire dans un même volume <sup>5</sup>. Il est toujours facile de piller les erreurs d'autrui ! Un retour à l'état civil s'imposait donc, après les premières publications de Daniel Durosay <sup>6</sup>. Le résultat de cette enquête est aujourd'hui livré aux lecteurs, sous forme de crayon généalogique <sup>7</sup> qui n'a retenu, pour la dernière

*tions nationales 2007*, Paris, Ministère de la culture et de la communication, 2006, pp. 241-2.

5. Deux autres exemples récents d'erreurs : Dominique Fernandez (pourtant filleul d'Yvonne de Lestrangle [cf. note 35] – et de François Mauriac), dans « Un amour d'André Gide », *Le Nouvel Observateur*, n° 2165, 4-10 mai 2006, écrit que Marc Allégret « collectionnera les femmes, les liaisons, les mariages. », alors que Nadine Vogel fut la seule épouse, et Monique Nemer, dans *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris : Gallimard, 2006, p. 160, attribue quatre fils et une fille au couple Élie Allégret qui compte en réalité six enfants, Éric ayant été oublié.

6. D'un ouvrage à l'autre, Daniel Durosay enrichissait nos connaissances et m'avait encouragé dans mes recherches. Il a, en particulier, étudié l'ascendance Allégret dans « Généalogie : le déracinement », *BAAG* n° 98, avril 1993. Son dernier travail, publié après sa mort par Jean Claude et Pierre Masson, – André Gide [et] Marc Allégret, *Correspondance, 1917-1949*, Gallimard, 2005, pp. 460-1 – comporte toutefois encore des erreurs, dont la date de naissance de Marc...

7. Un patronyme suivi d'un astérisque marque une pluralité d'unions. La localisation a été actualisée quant aux découpages administratifs. Une date accompagnée d'un astérisque a été vérifiée sur pièces. L'emploi actuel, fautif et inutile, de lettres capitales non accentuées dans la graphie des patronymes fait qu'« ALLEGRET » a souvent tendance à éliminer « Allégret ». Les blasons ont été procurés par l'auteur (felip-degoalhart@pau.fr). *La Revue française de généalogie* a publié « Graine de stars », article de Luc Antonini consacré à l'ascendance de Catherine Allégret (n° 143, décembre 2002–janvier 2003) mais comporte des erreurs. La famille est originaire du Dauphiné et une branche, éteinte, fut anoblie en 1654 et portait : *de gueules, à une croix d'or, cantonnée de*

ligne, que les enfants des deux réalisateurs. Après le « clan Heredia <sup>8</sup> », voici donc « la tribu Allégret » !

Pour les deux Allégret qui touchent davantage les chercheurs gidiens, par exemple, aucun de ces derniers ne semble avoir noté qu'Élie et Suzanne Allégret ne se marièrent pas à Schiltigheim, comme on le répète, mais à Bâle – du moins est-ce bien là qu'eut lieu le mariage civil, neuf jours avant le mariage religieux alsacien, seul important pour un pasteur, il est vrai – et que, malgré son second prénom, Marc Allégret n'est pas né la veille de Noël, mais l'avant-veille du jour de la naissance du Christ...



Élie Allégret accomplit plusieurs séjours en Afrique, de 1889 à 1891, en célibataire la première fois, ensuite de 1892 à 1895, de 1896 à 1899 et de 1901 à 1903, accompagné de son épouse qui donna le jour à deux fils sur les rives de l'Ogooué <sup>9</sup>. Des raisons de santé conduisirent alors à un retour définitif. Un autre fils, Marc, viendra sur ce continent, en 1925-1926, flanqué d'André Gide, pour qui Élie Allégret avait d'abord tenu le rôle de précepteur, malgré son âge. Ce que le pasteur écrivait déjà de N'Djolé, le 12 juin 1890, à son jeune ami donna sans doute le désir de partir à

*quatre colombes d'argent*. Une étude similaire à celle-ci est publiée, pour le soixantième anniversaire du décès d'André Gide, par la *Revue généalogique normande*, 1<sup>er</sup> trimestre 2011, n° 113 : Philippe Goillard, « Autour d'André Gide : une nébuleuse familiale », qui présente l'auteur et son épouse, leurs parents, la fille de l'écrivain, sa mère, ses grands-parents maternels et son frère.

8. On pourra lire : Philippe Goillard, « Autour d'André Gide : le clan Heredia », *Revue généalogique normande*, n° 109, janvier-mars 2009, qui corrige quelques « vérités admises » là encore.

9. On ne peut s'empêcher de songer aux premières images de *The African Queen*, de John Huston, précisément tourné au Congo, dont l'intrigue se déroule au début de la Première Guerre mondiale et qui met en scène un pasteur anglais et, principalement, sa sœur.

l'adulte qu'il devint : « Aujourd'hui il ne me reste qu'une conviction plus forte que jamais, que j'ai suivi le bon chemin en venant en Afrique <sup>10</sup>. » André Gide avait toutefois déjà fait connaissance avec l'Afrique du Nord.

### **Élie Jean Baptiste Allégret** <sup>11</sup>

(de Jean Baptiste Allégret et d'Antoinette Berthelon),  
né à Lyon 1<sup>er</sup> (Rhône) le 8 janvier 1865\*, mort à Paris XIV<sup>e</sup> le  
28 janvier 1940\*,

épouse à Bâle (Bâle-Ville, Suisse), le 28 mars 1892\* <sup>12</sup>

*Suzanne Ehrhardt*

(d'Adolphe Ehrhardt et de Valérie Schaeffer),  
née à Schiltigheim (Bas-Rhin) le 5 avril 1869\*, morte à Paris  
XIV<sup>e</sup> le 1<sup>er</sup> février 1950\*

10. André Gide, *L'Enfance de l'art, Correspondances avec Élie Allégret (1886-1896). Lettres d'André Gide, Juliette Gide, Madeleine Rondeaux et Élie Allégret*, édition établie, présentée et annotée par Daniel Durosay, Paris : Gallimard, 1998, p. 303.

11. Élie Allégret fut consacré pasteur le 17 janvier 1889, au temple de l'Oratoire, à Paris 1<sup>er</sup> et œuvra pour la Société des missions évangéliques. Il tira quelques publications de cette expérience. Il fut chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de la croix de guerre 1914-1918. Il eut une sœur (Léonie Allégret [Lyon 1<sup>er</sup>, 6 mars 1860 ? Paris ? Versailles ? (Yvelines), 10 mai 1928]) et un frère (Jean-Paul Allégret [Lyon 1<sup>er</sup>, 19 juin 1867 – Limoges (Haute-Vienne), 16 février 1936]).

12. L'acte de mariage ne semble pas avoir été transcrit en France ; le consulat général de France à Bâle, les mairies de Montrouge (Hauts-de-Seine) et de Schiltigheim (Bas-Rhin) n'ont, en tout cas, rien enregistré. Ce dernier lieu est souvent indiqué à la place de Bâle, mais n'accueillit que le mariage religieux, le 6 avril 1892. Aucun des deux temples actuels de Schiltigheim n'a répondu aux courriers qui leur ont été adressés. Dans une lettre à André Gide datée de Paris, le 18 mars 1892, Élie Allégret écrit : « Comme plans immédiats, je pars mercredi prochain 23 mars ; [...] le 27, je serai à Bâle, et quelques jours après à Schiltigheim, où tu viendras toi-même peu après moi ! » Et il donne comme adresse celle de ses futurs beaux-parents : 22, Schärtlingasse.

## Enfants d'Élie et de Suzanne Allégret

**Jean-Paul** Allégret<sup>13</sup>

né à Talagouga<sup>14</sup> (Haut-Ogooué, Gabon) le 20 janvier 1894\*, mort à Arcachon (Gironde) le 24 octobre 1930\*

**Éric** Louis Allégret<sup>15</sup>

né à Paris XIV<sup>e</sup> le 27 février 1896\*, mort à Nancy (Meurthe-et-Moselle) le 20 décembre 1971\*,

épouse à Paris XIV<sup>e</sup>, le 14 août 1923\*<sup>16</sup>

Leopoldine [*Poldy*] Krausova

née à Vienne (Autriche) le 19 septembre 1891, morte à Joinville (Haute-Marne) le 16 novembre 1984\*

**André** Maurice Allégret

né à N'Djolé (Haut-Ogooué, Gabon) le 8 mars 1899<sup>17</sup>, mort à Houston (Texas, États-Unis d'Amérique) le 26 août

13. Jean-Paul Allégret fut titulaire de la croix de guerre 1914-1918.

14. Talagouga dépendait alors du Congo français (1891-1904) qui se scindera en deux, le Congo et le Gabon qui appartiendront à l'Afrique Équatoriale française. Élie Allégret y fut affecté, mais l'acte de naissance fut dressé, le lendemain, à N'Djolé, où résidait l'administrateur colonial de N'Djolé et dépendances, officier de l'état civil. L'acte de décès indique Talagouga-N'Djolé comme lieu de naissance.

15. Éric Allégret fut colonel d'infanterie de marine, officier de la Légion d'honneur et titulaire de la médaille militaire, des croix de guerre 1914-1918 et 1939-1945 et de la médaille de la Résistance française. Il fut maire de Charmes-la-Grande (Haute-Marne), commune de la propriété familiale de *la Sapinière* (maintenant dans la descendance de Valentine Allégret), de 1965 à 1971, et mourut au cours de son second mandat.

16. L'époux est commerçant. L'épouse « atteste sous serment que dans son acte de naissance établi en langue allemande son nom patronymique est écrit : KRAUS, tandis qu'en langue tchèque le même nom doit être écrit : KRAUSOVÁ, ainsi que l'indique le certificat joint au dossier établi par le consul de la République tchécoslovaque à Paris, la future étant de nationalité tchécoslovaque [...] ».

17. L'acte de naissance d'André Allégret n'est pas accessible, à cause de l'état du document.

1971\* <sup>18</sup>,

épouse à Paris VII<sup>e</sup>, le 7 septembre 1933\* <sup>19</sup>

**Muriel** Edith Adams

(d'Arthur Edward Adams et de Mary Emma Jones),

née à Doornfontein (Transvaal, Afrique du Sud) le 7 octobre

1907\* <sup>20</sup>, morte à Atlanta (Géorgie, États-Unis d'Amérique)

le 10 novembre 1975\* <sup>21</sup>

**Marc** Henri Noël Allégret <sup>22</sup>

né à Bâle (Bâle-Ville, Suisse) le 23 décembre 1900\* <sup>23</sup>, mort

à Paris VIII<sup>e</sup> le 3 novembre 1973\*,

épouse à Paris VIII<sup>e</sup>, le 18 octobre 1938\* <sup>24</sup>

**Nadine** Elmire Vogel <sup>25</sup>

18. L'acte de décès d'André Allégret fut transcrit dans les registres de l'état civil consulaire, sous la cote : Houston, 1971/103.

19. L'acte de mariage le dit né à N'Djolé et l'acte de décès, de façon plus floue et erronée, porte « né en Afrique occidentale [*sic*] française », sans autre précision. Vu l'implantation de la mission protestante, et compte tenu de ce qui a été dit pour la naissance de son frère Jean-Paul [*cf.* note 14], on peut penser qu'il naquit également à Talagouga. L'étude du notaire qui a enregistré le contrat de mariage n'a pas donné suite à la demande d'information.

20. La filiation et les renseignements sont donnés par l'acte de mariage.

21. La date et le lieu de décès sont fournis par Daniel Durosay, *L'Enfance de l'art, op. cit.*, pp. 460-1.

22. Marc Allégret fut chevalier de la Légion d'honneur.

23. L'acte de naissance de Marc Allégret fut transcrit dans les registres de l'état civil consulaire, sous la cote : Bâle, 1938/21. L'enfant naquit chez ses grands-parents maternels, 22, Schärtlingasse, à 21 heures 30. Les parents sont dits domiciliés à Talagouga (Congo français).

24. Les conjoints sont dits metteur en scène et artiste cinématographique. Les témoins furent le frère et la sœur des mariés, Yves Allégret (metteur en scène) et Marie-Claude Vaillant-Couturier (« reportaire [*sic*] photographe », et future résistante, déportée et parlementaire). Le mariage fut dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 19 décembre 1950.

25. Nadine Vogel épousa, en secondes noces, à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), le 18 juin 1951\*, André Salomon Bernheim\* (d'Armand

(de Lucien Antoine Hermann Vogel et de Cosette Yvonne de Brunhoff)

née à Paris VI<sup>e</sup> le 24 janvier 1917\*, morte à Paris XIII<sup>e</sup> le 3 septembre 1993\*

Yves Édouard Allégret

né à Asnières<sup>26</sup> (Hauts-de-Seine) le 13 octobre 1905\*, mort à Jouars-Pontchartrain (Yvelines) le 31 janvier 1987\* ;

épouse à Paris VII<sup>e</sup>, le 18 mars 1929\*<sup>27</sup>

Renée Louise Marguerite Naville<sup>28</sup>

(d'Arnold Adrien Naville et de Marie Georgina Léonie Feine), née à Paris VII<sup>e</sup> le 15 décembre 1909\*, morte à Bonneville (Haute-Savoie) le 14 octobre 2000\*

épouse à Paris VII<sup>e</sup>, le 27 juillet 1948\*<sup>29</sup>

Henriette Charlotte *Simone* Kaminker<sup>30</sup>

Georges Bernheim et de Berthe Feissel), né à Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne), le 31 juillet 1899\*, mort à Paris XIV<sup>e</sup>, le 16 février 1986\* – mariage dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 8 avril 1957.

26. Asnières fut rebaptisée, par décret du 9 février 1968, Asnières-sur-Seine.

27. L'époux est secrétaire de banque. Les témoins furent André Gide et Jean Naville. Le mariage fut dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 19 mai 1947.

28. Renée Naville épousa, en secondes noces, à Paris VI<sup>e</sup>, le 9 août 1949\*, *Pierre* Minet (de Jules Minet et de Marine Apolline Galley), né à Reims (Marne), le 4 juin 1909\*, mort à Paris XV<sup>e</sup>, le 16 septembre 1975\*.

29. Le mariage fut dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 23 février 1951. *Simone* Kaminker épousa, en secondes noces, à Saint-Paul – qui n'est pas officiellement « de Vence » – (Alpes-Maritimes), le 22 décembre 1951\*, *Ivo* [Yves] Livi (de Giovanni Livi et de Giuseppina Simoni), né à Monsummano (Pistoia, Italie), le 13 octobre 1921\*, mort à Senlis (Oise), le 9 novembre 1991\*. L'acte de naissance d'Ivo Livi fut transcrit dans les registres de l'état civil consulaire, sous la cote : Florence, 1987/946. Ivo Livi fut, à la scène et à l'écran, Yves Montand. En opposition à la réglementation en vigueur (art. 57 du Code civil), les deux pseudonymes passèrent à l'état civil lors du mariage, et lors du décès de l'épouse.

(d'André Kaminker et de Georgette Signoret),  
née à Wiesbaden (Hesse, Allemagne) le 25 mars 1921\*<sup>31</sup>,  
morte à Authueil-Anthouillet (Eure) le 30 septembre 1985\*

épouse à Paris XVI<sup>e</sup> le 31 juillet 1951\*

*Andrée* Louise Marie Bonnet<sup>32</sup>

(d'Ernest Bonnet et d'Alexandrine Sauvage),  
née à Paris XIX<sup>e</sup> le 31 décembre 1920\*, morte à Jouars-  
Pontchartrain (Yveline) le 23 mai 1987

*Valentine* Geneviève Allégret

née à Paris XVI<sup>e</sup> le 15 décembre 1909\*, morte à Paris VI<sup>e</sup> le  
30 juin 1988\*

épouse à Paris VI<sup>e</sup>, le 11 octobre 1933\*

*André* Louis Griset

(de Charles Émile Henri Griset et de Marthe<sup>33</sup> Jeanne Lam-

30. Simone Kaminker fut, à l'écran, Simone Signoret.

31. L'acte de naissance de Simone Kaminker fut transcrit dans les registres de l'état civil consulaire, sous la cote : Francfort-sur-le-Main, 1987/350.

32. Andrée Bonnet fut, à l'écran, Michèle Cordoue. Andrée Bonnet épousa, en premières noces, à Paris VII<sup>e</sup>, le 8 mars 1943\* Henri Lucien Raymond Vidal\* (d'Eugène Jules Vidal et d'Hélène Grograin), né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), le 26 novembre 1919\* et décédé à Paris IV<sup>e</sup> [2, rue Saint-Louis-en-l'Île, domicile conjugal situé dans l'hôtel Lambert] le 10 décembre 1959\*, puis, après divorce (mariage dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 17 juillet 1946) [Henri Vidal épousa, en secondes noces, à Paris XVII<sup>e</sup>, le 10 février 1950\*, Simone Renée Roussel\* (de Louis Jean Roussel et de Georgette Joséphine Payot), née à Neuilly-sur-Seine, le 29 février 1920\*, à l'écran Michèle Morgan], en deuxièmes noces, à Paris VII<sup>e</sup>, le 19 octobre 1946\*, Daniel Ghersin Chandler\* (de Moïse Volf Chendler et de Suzanne Feldman), né à Saint-Mandé (Val-de-Marne), le 14 avril 1923\* et décédé à Paris XIII<sup>e</sup>, le 11 novembre 1988\* et, après divorce (mariage dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 1<sup>er</sup> décembre 1947), en troisièmes noces, Yves Allégret.

33. L'acte de naissance de son fils la prénomme bien Marthe, alors que ceux de mariage et de décès disent, curieusement, « Martin » !

bert),  
né à Paris VI<sup>e</sup> le 15 juin 1912\*, mort aux Arcs (Var) le 6 août  
1964\*

### **Petits-enfants d'Élie et de Suzanne Allégret** <sup>34</sup>

#### **Enfants de Marc Allégret** <sup>35</sup>

Fils d'Yvonne de Lestrangle <sup>36</sup>

34. Les alliances multiples des conjoints ont été omises pour France Rousset, André Abecassis, Christian Roth-Meyer et Jean-Pierre Castaldi.

35. À l'occasion d'une publication (Jean-Pierre Prévost, *André Gide. Un album de famille*, avec le vidéogramme *André Gide. Un petit air de famille*, Paris : Gallimard, 2010), Catherine Gide a accordé un entretien à Barbara Lambert (« Gide, prénom Catherine », *Point de vue*, n° 3243, 15-21 septembre 2010) et déclare : « Il y a eu une grande aventure amoureuse entre ma mère et Marc, ils devaient avoir un enfant, et je crois qu'il y a eu un accident... »

36. Marie Yvonne de Lestrangle (de Marie Henry Raoul de Lestrangle et de Gabrielle Treuille) naquit à Paris VIII<sup>e</sup>, le 13 août 1892\* et mourut dans son château d'Écharcon (Essonne), le 7 juillet 1977\*. Elle épousa à Paris VIII<sup>e</sup>, le 2 octobre 1913\* – mariage dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 2 juillet 1926 –, Édouard Napoléon César Edmond Mortier (d'Édouard Napoléon César Mortier, duc de Trévise et pair de France et de Sophie Augusta Julie Marguerite Petit de Beauverger), cinquième et dernier duc de Trévise (arrêté d'investiture du garde des sceaux en date du 18 novembre 1912) et pair de France, né à Paris VIII<sup>e</sup>, le 11 janvier 1883\*, mort à Paris XV<sup>e</sup>, le 9 septembre 1946\*. La maison ducal de Trévise – création du titre par lettres patentes du 2 juillet 1808 – portait : *écartelé : aux 1 et 4, d'or, à la tête de cheval de sable, celle du 1 contournée ; au 2, d'azur au dextrochère armé d'or, tenant une épée haute d'argent ; au 3, d'azur au senestrochère armé d'or, tenant une épée haute d'argent ; au chef des ducs d'Empire [de gueules semé d'étoiles d'argent]*. Yvonne de Lestrangle fut chevalier de la Légion d'honneur. Elle utilisa, après son divorce, et abusivement, le titre de « vicomtesse de Lestrangle », qui pouvait laisser croire aux ignorants qu'elle était mariée ou veuve, position plus acceptable alors pour une mère. (Il y eut d'ailleurs, à la même époque, et par mariage, une vicomtesse de Noailles, autrement célèbre : Marie-Laure Bischoffsheim (1902-1970), épouse, en 1923, du vicomte Charles de Noailles (1891-1981).) La maison de Les-

Michel Olivier Claude de Lestrangle <sup>37</sup>

né à Lyon IV<sup>e</sup> (Rhône) le 4 février 1928\*, mort à Paris IV<sup>e</sup> le 10 juillet 1953\*,

épouse à Paris VII<sup>e</sup>, le 15 novembre 1949\*

Suzanne Denise Jacqueline *France* Rousset

(de Jacques Louis Rousset et de Marie Anne Juliette Odette Chartier),

née à Paris XVI<sup>e</sup> le 3 avril 1930\*

Fille de Nadine Vogel

*Danièle* Marie-Claude Allégret

née à Vallauris (Alpes-Maritimes) le 22 juin 1942\*, morte à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) le 31 juillet 2003\*,

épouse à Paris VII<sup>e</sup>, le 14 janvier 1966

André Léon Salomon Abecassis <sup>38</sup>

(d'Abraham Abecassis et de Marie Marthe Alice Rösch),

né à Paris IX<sup>e</sup> le 25 novembre 1919\*, mort à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) le 9 mai 1988\*

épouse à Rognes (Bouches-du-Rhône) le 22 juin 2000\*

Christian Georges Roth-Meyer

(d'Henri Roth-Meyer et de Nicole Liliane Élisabeth Lorain-Broca <sup>39</sup>),

né à Saint-Mandé (Val-de-Marne) le 27 décembre 1949\*

trange, de noblesse immémoriale, reçut un titre de baron d'Empire, par décret du 2 janvier 1814, et porte : *de gueules, à deux lions adossés d'or, surmontés d'un léopard d'argent.*

37. Michel de Lestrangle fut déclaré à sa naissance uniquement sous ses trois prénoms, « de père et mère inconnus ». Il fut adopté par sa mère par jugement homologué prononcé par le tribunal civil de la Seine et rendu le 8 mars 1933. Il ne fut pas reconnu par son père.

38. André Abecassis utilisa parfois le patronyme maternel.

39. La filiation est donnée grâce à l'obligeance de M. Christian Roth-Meyer.

### Enfants d'Yves Allégret

Fils de Renée Naville

*Gilles* Arnold Allégret <sup>40</sup>

né à Paris VII<sup>e</sup> le 15 mars 1936\*, mort à Chambéry (Savoie)  
le 29 juillet 1955\*

Enfants de Simone Kaminker <sup>41</sup>

*Patrick* Dominique Kaminker

né à Paris XV<sup>e</sup> le 27 janvier 1945\* <sup>42</sup>, mort à Paris XV<sup>e</sup> le 5  
février 1945\*

*Catherine* Enda <sup>43</sup> Allégret-Livi <sup>44</sup>

née à Paris XVI<sup>e</sup> le 16 avril 1946\*,

épouse à Paris I<sup>er</sup> le 20 septembre 1969\* <sup>45</sup>

*Jean-Pierre* Gabriel Ange Castaldi

(d'Ange Barthélemy Castaldi et de Paulette Éléonore Cha-

40. Gilles Allégret fut, à l'écran, Gilles Gallion.

41. Les enfants furent légalement déclarés sous le patronyme de la mère, un homme marié ne pouvant, à l'époque, reconnaître des enfants adultérins.

42. La déclaration de naissance fut effectuée, le 30 janvier 1945, par Yves Allégret, « trente-six ans », metteur en scène, « ayant assisté à l'accouchement ». L'enfant est dit fils d'Henriette Charlotte Simonne Kaminker dite Signoret.

43. Aucune information n'a pu être réunie quant au prénom « Enda ».

44. Après avoir initialement manifesté de l'intérêt pour cette étude, M<sup>me</sup> Catherine Allégret n'a plus daigné répondre à nos sollicitations. Les renseignements exacts concernant sa reconnaissance par ses parents et son adoption par son beau-père ne peuvent donc être actuellement publiés. On peut signaler, tout de même, ses noms successifs : Kaminker, Allégret et Allégret-Livi. Elle est l'auteur de : *Les Souvenirs et les regrets aussi*, Paris : Fixot, 1994 ; *Au non du père*, Paris : Stock, 1998.

45. Le mariage fut dissous par jugement de divorce prononcé par le tribunal de grande instance de Paris et rendu le 9 juillet 1976. Leur fils, *Benjamin* Ange Yves Castaldi (Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), 28 mars 1970\*), animateur à la télévision, appartient aussi au monde du spectacle, comme sa mère et les époux de celle-ci.

puis <sup>46</sup>),  
 né à Grenoble (Isère) le 1<sup>er</sup> octobre 1944\*,  
 épouse à Paris XIV<sup>e</sup> le 28 mai 1984\*  
**Maurice Amédée Vaudaux**  
 (de ? et de ? <sup>47</sup>),  
 né à Lyon IV<sup>e</sup> (Rhône) le 14 janvier 1949\*



On a rappelé précédemment l'importance de l'Afrique pour Élie Allégret. Elle compte également pour le signataire de ces lignes à qui le lecteur permettra de les conclure en y revenant. Si les liens entre Marc Allégret et André Gide sont connus de tous, certains doutent qu'il ait existé un sentiment entre Marc Allégret et Élisabeth Van Rysselberghe ; la fille de celle-ci le rappelle cependant <sup>48</sup> : « Début d'une liaison passionnée avec Marc (qui se termine à l'époque de son voyage en Afrique avec Gide). »

C'est pour ce voyage <sup>49</sup> qu'André Gide s'employa, bien évidemment, à convaincre Élie Allégret de laisser partir son fils avec lui, mais aussi à réunir des fonds pour le financer. Et l'homme de lettres dut vendre une partie de sa biblio-

46. La filiation est donnée grâce à l'obligeance de M. Jean-Pierre Castaldi.

47. Comme son épouse, M. Maurice Vaudaux n'a pas donné suite à la demande concernant sa filiation.

48. Catherine Gide a publié quelques lettres que sa mère écrivit à sa propre mère : Élisabeth Van Rysselberghe, *Lettres à la Petite Dame, « Un petit à la campagne », juin 1924 – décembre 1926*, Paris : Gallimard, 2000. La citation est due à sa fille (p. 28 [1919]). Dominique Desanti (*Elsa. Aragon. Le Couple ambigu*, Paris : Belfond, 1994, pp. 191-2) le mentionne également, en évoquant l'entourage du « prophète de la rue Vaneau ».

49. Marc Allégret, *Carnets du Congo, Voyage avec Gide*, Paris : Presses du Centre National de la Recherche Scientifique, 1987 et, pour les films, *Voyage au Congo*, (1927), *Avec André Gide*, (1951).

thèque ! « On sait qu'un des auteurs exclus, Henri de Régnier, se vengea de façon élégante en envoyant à Gide son nouvel ouvrage avec, pour dédicace : "À André Gide, pour sa prochaine vente<sup>50</sup>". » L'Afrique, elle, continue d'être cruellement dépourvue de bibliothèques, voire d'éditeurs... Et le proverbe bambara rappelé par Amadou Hampâté Bâ conserve toute sa portée : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle<sup>51</sup>. »

50. Jean Lambert, *Gide familier*, Paris : Julliard, 1958 et Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2000, chapitre III, p. 54.

51. À la différence d'André Gide, mort trop tôt, nos lecteurs pourraient découvrir Chinua Achebe (*Le monde s'effondre*), Mariama Bâ (*Une si longue lettre*), Mongo Beti (*Le Pauvre Christ de Bomba*), Aminata Sow Fall (*La Grève des bâttu*), Alioum Fantouré (*Le Cercle des tropiques*), Cheikh Hamidou Kane (*L'Aventure ambiguë*), Ahmadou Kourouma (*Les Soleils des indépendances*), Yambo Ouologuem (*Le Devoir de violence*), Ferdinand Oyono (*Une vie de boy et le Vieux Nègre et la médaille*), Sembène Ousmane (*Les Bouts de bois de Dieu*).



ROBERT LEVESQUE

# Journal

## Carnet XLV

(fin <sup>1</sup>)

*[13 novembre 1949, suite.]*

Je continue d'aller au lycée joyeusement ; je pétris cette pâte de mes élèves, tout ce que je leur dis les frappe (mais il leur arrive de ne pas me comprendre, et c'est sans doute de ma faute). Les dissertations des musulmans sont souvent décevantes ; terribles compilations ; c'est cela, la science arabe. Parviendrai-je à en faire penser quelques-uns par eux-mêmes ? Ai-je assez rêvé de faire un jour une classe de philosophie, histoire de recommencer un peu mes classes. Je ne suis pas trop bon élève, car il m'arrive de me tourmenter insuffisamment, et je reste court dans ma chaire.

25 9<sup>bre</sup>.

Journée de grève... Toujours est-il que je me suis inscrit au Syndicat « autonome » de l'enseignement. C'est bien la première fois que je fais partie de quelque chose – d'où peut-être un certain malaise que je sens. Au lieu de travailler, j'ai dévoré des livres tout le jour. Il pleuvait. Du Valéry, un roman « pervers » de Jean Lorrain, des essais de Léautaud, des lettres de Goethe, de remarquables études de Leriche sur l'avenir de la chirurgie. Je trouve que Léautaud,

---

1. Les carnets I à XLIV et le début du carnet XLV (1931-1949) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141, 143/144 à 155 et 157 à 168 du BAAG.

qui juge tout le monde de haut, écrit souvent bien mal ; encore qu'il affecte la désinvolture de Stendhal.

27 9<sup>bre</sup>.

Passé la matinée à réapprendre la « sensation »... Passé l'après-midi, malgré la boue et les ondées, dans la Medina, où je servis de guide à deux jeunes spahis parisiens, rencontrés sur la plateforme de l'autobus. Sans moi, ils eussent à peine osé se risquer à plus de cent mètres dans la Medina. C'était leur première sortie. Il faut dire qu'ils furent les seuls parmi les « bleus » à voir aujourd'hui la ville arabe. Peut-être au début, même avec moi, n'étaient-ils pas bien rassurés ; mais j'avais plaisir à les guider, car ils n'étaient point sots, surtout l'un d'eux qui, par chance, était beau. Ils ont souhaité me revoir. Je restai évasif. Ce qui m'intéressait était d'éveiller leur curiosité, de les initier, de les persuader qu'alors que leurs camarades s'entassaient bêtement dans des bars, eux circulaient soudain dans un inépuisable Moyen Âge (ce fut le plus beau qui prononça le mot). J'imagine les lettres qu'ils vont écrire à leurs parents, et leurs récits à la caserne. Dimanche prochain, sans doute s'improviseront-ils guides à leur tour, et je crains qu'ils ne soient déçus. Rien de plus sot qu'un troupeau militaire ; l'uniforme abêtit, enlaidit. Eux-mêmes s'égareront dans le dédale, et je crains que leurs camarades ne soient guère préparés au dépaysement. Ils garderont la nostalgie de leur premier contact, malgré le temps de chien. Ne convenait-il pas que leur curiosité du monde arabe fût encouragée ? – et maintenant le bruit se répandra dans la caserne qu'il existe derrière ces effrayants remparts une cité bien plus extraordinaire qu'un film de cinéma.

J'étais trop sévère pour Léautaud ; les pages qu'il consacre au salon de Mme Aurel sont d'une merveilleuse bouffonnerie ; l'irrespect a du bon. Il parle excellemment des chiens, des chats – mais je le trouve agaçant lorsqu'il conte ses succès au lit.

*2 décembre.*

Je rentre avec tant de plaisir, le soir, dans ma chambre chaude que je ne vais plus dîner au restaurant. À midi il est possible de s'attabler dehors, sous les arcades ; mais le soir il faut entrer dans une grande salle humide et peuplée de célibataires...

Mes seuls projets, ce sont des fugues, des voyages, mais nulle tâche. Je mène cependant une vie assez belle, il me semble toujours dessiner, dans des esprits qui s'ouvrent devant moi, des figures dont je retrouve le reflet dans les écrits de mes élèves. Je ne perds pas mon temps. Mes erreurs m'instruisent.

Il entre bien de la volupté dans les petits soupers que je m'offre. Nulle cuisine, d'ailleurs, mais un vin que je chambre assaisonne et réchauffe les mets. Il faudrait qu'ensuite je me mette à écrire ; ma plume se rouille dans l'inaction. Mais je n'ai jamais pu écrire pour écrire. Si nul sujet ne se présente, adieu la muse ! Ainsi de belles années fuient. Je n'ai acquis nulle facilité ; pas le moindre « message » ne m'est apparu. Vivre pour le plaisir, comme je le fais, cela ne suffit pas (et encore ai-je la chance d'y trouver un nonchalant bonheur). Je ne crois plus que les expériences, les aventures, tout ce que j'ai accumulé depuis vingt ans, suffisent, ni même le style que je me suis donné (que de gens acclamés écrivant plus mal que moi !). Il y a une sorte de contact avec soi-même, les moyens d'expression, le besoin du public, que je n'arrive aucunement à réaliser ; il est certain déclic dont j'ignore le secret, et ma vie reste celle d'un amateur qui continue d'attendre le génie...

*9 déc.*

Lettre de Roger Kempf (nommé lecteur à Bonn, près de Curtius). Je ne saurais dire la joie que j'ai sentie. C'est sur cet enfant que j'ai placé tous mes espoirs ; j'ai véritablement misé sur lui (tous mes amis meurent, ou s'éclipsent).

Certes je sens que vingt ans nous séparent (en Corse, on me prenait sans cesse pour son père...). Les projets qu'il fait pour cet été – et avec quelle fièvre – je me demande si ce n'est pas folie. Partir sac au dos à travers la Bavière, en moto, et coucher sous la tente, traverser le Danube, y plonger etc. Beau rêve, mais je ne raffole pas du camping ; les Alpes bavaroises (aussi laides, je pense, que le Tyrol) ne m'enflamment point.

Jamais je n'ai pris meilleures leçons de gymnastique ; j'ai eu la chance de rencontrer un maître.

Excellente représentation du *Barbier* par une troupe parisienne. Toute la jeunesse de Fès y était. Foule au rire franc, et qui jusqu'à présent n'avait rien vu. Elle est soudain gâtée. L'autre jour, récital de danse, mais sur une scène trop étroite. Peretti faisait une mine affreuse ; il ne pouvait se déployer. La beauté plus mâle de Fossa lui faisait d'ailleurs une rude concurrence ; tout le succès fut pour le Russe. Soirée au cirque Amar ; animaux admirables, mais pitoyables clowns. Ne fait pas rire qui veut. Curieuse réaction du public arabe. Visité avec Ricard la ménagerie ; le spectacle des bêtes m'enchanté. J'avais un sac de noix qui firent la joie des éléphants et des magots, ainsi que du gardien arabe...

Pas vu Haddou depuis le jour de ses excuses. Je le suppose gêné. À vrai dire, je me passe de lui ; il a brisé une amitié que je croyais solide. J'ai pris conscience de l'existence satanique qu'il mène... Un voile impur est sans cesse tendu devant ses yeux ; il nous soupçonne tous d'une obscène concupiscence (et en même temps ces désirs qu'il vous prête l'excitent) ; il jouit de son tourment. Il ne sait plus parler que de lui ; à chaque instant on sent sa pensée fuir. Voici l'envers de ce que je croyais de la pureté – car il y a un caractère franciscain chez Haddou. Mais sa bonté est surtout faiblesse ; tout le monde l'exploite, ou vit à ses dépens. Il a beau faire d'éternelles prières et toutes les

ablutions musulmanes, il ne peut pas nettoyer sa profonde souillure. Toujours il a aimé s'attacher à des prostitués pour communier avec leur déchéance ; le voici pris au piège.

18 déc.

Le jeune Solomos et Monti discutaient vers 1815 de la poésie et de l'inspiration. D'abord sentir ! criait Monti. Solomos se montrait beaucoup plus intellectualiste ; il voulait se « rendre compte » – j'ai cité la scène dans mon étude. Une lettre de Stendhal à Louise du Belloc (Paris, le ... 1824) rapporte ce mot de Byron entendant Monti bêti-fier : « He knows not how he is a poet »...

Lu le *Marsiho* de Suarès, ce livre chantant Marseille et dont on fit grand bruit en 1933. Que de rodomontades, quel gonflement et de la voix et de l'orgueil ! C'est là du baroque espagnol où la couleur hurlante n'est point épargnée. Sans cesse le mot, le détail excessifs viennent en avant, et ceci au détriment de la ligne, et de la suggestion. En lisant Suarès, j'aperçois comme dans un miroir grossissant les défauts dont j'ai (ou dont j'aurais, si j'écrivais) à me garder. Il possède cependant sa ville, il sait voir, il l'a vue. Mais il ne sait pas la laisser parler ; l'auteur se montre à chaque instant, bien marseillais par là, et *coruscant* et cascadeur. Écrire un livre (ou un essai) sur une ville me séduirait, j'ai naguère peint Alexandrie... mais ce n'est pas tellement *voir* qui importe que reconstruire.

Est-ce avouable ? Le mauvais goût de Jean Lorrain ne me déplaît pas. *Monsieur de Phocas* et *Maison pour dames* ne m'ont pas ennuyé. Malgré les défauts d'époque, le goût du rare, tout l'oripeau, on sent un homme là-dessous.

J'ignore si quelque jour je parlerai de Fès, mais les deux jours que vient d'y passer Delfau m'ont ouvert les yeux. Nous pataugeâmes de concert ; Fès était apparue un matin blanche de neige ; une heure après on s'enlisait, et le ciel noir diluait la boue. Mais ce côté pourrissant, Delfau me montra bien qu'il éclairait Fès sous son jour intime – et peut-

être même la crise que traverse l'Islam. C'est avant tout la profondeur des souks, à la lueur des lampes, que voulait voir Delfau. Peintre abstrait, et qui ne peint pas d'après nature, il a besoin pourtant de la réalité. L'aspect Le Nain des forges, des groupes de fellahs, l'humilité de la matière et des couleurs déteintes, certaines valeurs morales, comme attachées aux boutiques pauvres et qui semblent la source de leur rayonnement, le ravissaient ; nous avançons tout éblouis, lui plus sensible aux rapports des tons (aux passages), regardant tout en fonction de la surface colorée, moi sensible aux objets en eux-mêmes, cherchant l'idée plus que la forme..., mais nous nous rejoignons, les mêmes choses nous arrêtaient. Il put aussi, durant les éclaircies, errer sur les collines, songer à Florence, à Poussin. Il remarqua curieusement que l'un des versants de Fès, sablonneux et jaune, où poussent des cactus, c'est l'Afrique, tandis que l'autre, avec ses eaux, ses oliviers, semble la frontière de la Méditerranée.

Un coup d'œil dérobé ne contente pas Delfau. Il ne cherche pas à tout voir, mais il s'attarde à contempler. Il lui faut s'imprégner de la matière même qu'offre la vie ; il se pénètre longuement d'un ton rare ou d'une draperie. S'il regardait trop de choses, il les verrait mal. Il n'en tirerait rien. Car aussi bien, rentré chez lui, fût-ce fourbu, il note à la gouache ou à l'aquarelle les formes colorées qui l'ont ému. Ce ne sont là qu'indications, mais futurs points de départ.

Où est le temps où moi-même, chaque jour, je prenais la plume et me confiais à mon carnet ? J'y mettais quelque complaisance, mais l'exercice avait du bon. Voici plusieurs années que ma plume paresse ; je me laisse vivre nonchalamment (les carnets que j'ai perdus en Grèce m'ont dépris d'un journal auquel je tenais trop...). J'admirais Green, à Rome, ne se couchant point avant d'avoir noté les impressions du jour. À l'époque déjà je manquais de discipline.

Aujourd'hui il est rare que j'ouvre mon carnet. Je ne vois

rien à dire, je me sens sec. Et cependant, s'il m'arrive d'y noter quelques pages, je ne puis les relire sans les trouver bavardes ; j'y porte des ratures.

1950

*7 janvier.*

À Guibert.

J'y perds sans doute, mais mes amours sont sans amour ; j'aime tout le monde, mais c'est n'aimer personne ; ce corps que je tiens dans mes bras, pour un instant c'est tout un univers, je goûte en lui le repos et l'ardeur, je suis comblé, je ne saurais rien désirer de mieux. Mais aussi bien celui que j'étreindrai demain m'apportera la même plénitude, je toucherai de nouveau l'absolu. (Le jeûne dont je fais précéder maintenant mes saturnales leur ajoute du frémissement ; ma vertu n'est dictée que par le désir...)

*8 janvier.*

Peut-être est-ce à quarante ans que le plaisir se découvre, qu'on en comprend vraiment le prix, moins de fièvre, d'angoisse, et plus de conscience...

*15 janv.*

Je me souviens du mot de Martin du G. : « Je ne travaille pas où j'habite. »

Merveilleuse promenade par un clair matin à la Menora. L'Atlas neigeux étincelait. Il règne vraiment du bonheur dans l'air de Marrakech, au point que les jours où il pleut je préférerais encore la pluie à du soleil ailleurs... Il serait sot de ne point tirer quelques pages de ce paradis ; mais je n'ai jamais pris de notes ; j'attends que les choses cristallisent (à vrai dire je les laisse souvent flotter). Il faut que Marrakech vive en moi pour que je puisse le recréer ; le décrire platement, ou pittoresquement, ne saurait me séduire. La merveille là-bas, c'est la vie, le grouillement joyeux d'un peuple immense et tout à ce qu'il fait et qui le fait en se

jouant.

30 janvier.

Jamais je n'ai davantage admiré Fès. Bertrand et Quéré ont passé ici trois jours, et je leur servis de cicerone. Je voyais chaque chose avec leurs yeux ; je les redécouvrais. J'ai raconté hier soir à Roger <sup>1</sup> mes émerveillements, car à vrai dire je ne fais plus visiter Fès à mes amis sans imaginer le jour où Roger viendra m'y voir. J'imagine son étonnement. Fès est d'une beauté souveraine. Marrakech est paysanne et primitive auprès d'elle. Mais Fès est aussi bien une ville du Nord, ses alentours rocheux, montrant l'os, et sur lesquels luttent des oliviers, rappellent fort l'Espagne ; ses remparts flanqués de tours, et crénelés, lui confèrent une allure épique. Rien de la volupté calme, insinuante et qui court au-devant de vous, laquelle fait tout le charme du Sud. Fès ne vous honore pas d'un regard ; on y passe inconnu. Rien n'y dérange le cours séculaire des usages. Chacun vaque à ses occupations, suit son chemin. Fès n'est donc point facile, mais son âpreté même fait son prix, et permet d'autant plus d'apprécier les terres où l'amour sourd du sol, et dès le premier pas vous enveloppe.

7 fév.

Ballard, quand je quittai Paris, me demanda des « Lettres marocaines » pour ses *Cahiers*. J'ai donc fait mine de lui écrire. J'ai aligné des phrases non sans plaisir ; et même en constatant qu'elles étaient assez nues, comme je les aime. À mon retour de Grèce, je traversai une crise de préciosité ; accumulant les adjectifs, les images. Ces fioritures, Gide et Roger les blâmèrent ; et je pus craindre qu'elles ne marquassent ma vraie nature. C'était plutôt comme un relent de Barrès et de Jouhandeau. Mais suis-je guéri ? Mon dur silence (et qui était aussi la pente de ma paresse) aura-t-il inondé l'excès où je tendais ? Je n'ai rien

---

1. Roger Kempf.

à gagner avec le luxe du vocabulaire. Si je vauX quelque chose c'est par le rythme de ma voix et le dépouillement.

Je vis fort seul à Fès, comme partout. Mais je ne saurais dire quelle compagnie je trouve dans ma classe. Je vis pour mes élèves, et c'est eux qui me font supporter les jours vides : vides parce que sans travail, et que je vis sans « milieu », sans intimes. Je n'ai rien fait d'ailleurs pour me donner des « relations » ; j'aime trop la société des hommes supérieurs.

Depuis deux ans, je ne dors pas sans un petit bloc-notes près de mon lit. C'est ma façon d'attendre le génie. Mais j'ai le sommeil dur... Vais-je maintenant, comme à Athènes, me réveiller la nuit, ou le matin dès l'aube, saisir des pages où toutes les clartés d'un esprit reposé affluaient ? Dans ce pays lointain, je m'écoutais parler ma langue. Je saisisais les mots près de leur source, et leur donnais ma trempée...

8 fév.

Fait un cours de sociologie, mais bien banal. Et cependant les bribes qui me revenaient passionnaient ma classe. Voici vingt ans que je n'ai rien lu sur les « primitifs ». Mais je reçois encore ces après-midi de Sorbonne où, près de Fernand, je dévorais Durkheim, Lévy-Bruhl, Westermarck. C'étaient les auteurs de l'époque. Je finissais d'ailleurs chaque séance par la lecture d'un classique ; on les avait à portée de la main. Comment résister à la tentation ? J'étais déjà un amateur – et philosophe par raccroc.

Le jeune B., qui appartient à la maison des Alaouites : constance bouleversante. Je n'aime pas énormément *compter* pour les autres ; j'ai peur de faire souffrir... J'aimerais le voir moins ; non pas qu'il soit gênant, mais de sentir cette ombre toujours sur ma route finit par m'oppresser.

*Le Fâcheux :*

Le gros R. fond sur moi... Il a besoin d'un auditeur et de temps à autre il me guette pour m'endoctriner. Ce bavard n'est qu'un dictionnaire ambulante. Cet autodidacte semble

trouver quelque plaisir à se frotter à moi, et même à être vu dans ma compagnie. Il est vrai que chacun le fuit, car il encombre, assomme et n'arrive plus guère à retenir que des benêts qui l'écoutent bouche bée... Cet homme qui a tout lu pêle-mêle, mais sans doute jamais *relu* (et pour cause), semble n'avoir rien oublié ; tout est présent à sa mémoire, et tout accourt tohu-bohu. Je doute fort de son intelligence. C'est une mécanique à vide, et vous arrache sans pudeur au silence, à la rêverie...

En souvenir de ma jeunesse, je suis allé tout à l'heure entendre Jean Painlevé qui présentait quelques-uns de ses films scientifiques. Ces films m'ont paru plus beaux que jamais. Le domaine des sciences, auquel au collège je ne comprenais rien, commence à me toucher ; il est vrai que mon enseignement m'y porte. J'aurais plaisir à parler de l'hippocampe ou du spérographe, cet étonnant ver marin qui respire au moyen du chrysanthème qu'il épanouit.

## CARNET XLVI

*Commencé à Fès,  
le 13 février 1950.*

À Seferis.

Oui, il existe des êtres que l'on connaît mal ; ils ne se livrent pas, et ne font rien pour se mettre en valeur. Il faut une occasion, ou un prétexte, pour qu'ils sortent de leur silence. Ce fut pour me rendre service, pour déchiffrer Sikelianos, que votre frère, sous le couvert de la poésie, me montra, comme sans le vouloir, son âme.

Il est des êtres qui sont prêts à donner mais à qui on ne demande rien, par crainte. Leurs dons aussi seraient trop rares. Ils gardent donc leurs élans réprimés ; ils passent méconnus, leur vie intérieure gagne des profondeurs de plus en plus lointaines, et s'ils vivent de notre vie c'est en

marge. Je me suis parfois demandé ce qui remplissait les jours de votre frère, ou plus exactement je pressentis que la vie l'avait frappé, et qu'il allait sans but. Mais si malmenée qu'elle fût, si désorientée, l'âme ne se rendait pas ; et j'ai souvent senti que si le sort nous avait rapprochés dans une tâche commune, votre frère y trouvait une joie fière, une légitimation. Durant des mois, j'allai deux fois chaque semaine le retrouver aux fins d'après-midi. Il m'attendait, souvent occupé à relire un grand texte ancien. Cet homme désarmé, malade, seul, vivait une autre vie ; et s'il ouvrait un volume des *Consciences*, épousant sans effort l'élan des strophes, immédiatement il m'y entraînait. Il semblait alors que les vers lui permissent de respirer, d'exhaler toute une vie ardente, inemployée – encore qu'il lût d'une voix calme, assez voilée, parfois narquoise, car jamais la critique ne perdait ses droits, et les vieux textes, près de nous, se faisaient juges des modernes. Nous avons lu et commenté toutes les *Consciences*, ainsi que la littérature concernant l'*Idée delphique*. Dès mon arrivée – j'avais moi aussi une sorte de fièvre –, nous nous mettions à l'œuvre, et n'avions qu'à peine l'occasion de causer. La cloche du dîner nous séparait. Mais, sans jamais une allusion, j'avais compris dès le début que votre frère était heureux de me montrer que lui aussi était capable de poésie. C'était vos propres livres que nous utilisions ; aussi étiez-vous là, comme un témoin, et je puis affirmer que c'était devant vous, et pour vous, alors au delà des mers, que cet homme meurtri laissait monter le plus pur de lui-même.

C'est ce matin que votre lettre est arrivée. J'ai voulu sans attendre vous dire quelle image je garde de celui que j'ai vu très souvent durant la guerre, comme s'il voulait vous remplacer, puis qui, dès votre retour, s'effaça...

16 février.

Je sens que je m'attache au Maroc. J'y suis bien (*Ubi bene...*). Passé la matinée à relire (dans la nouvelle édition)

*Regards sur le monde actuel.* Valéry tient le coup. Je ne le crois aucunement tombé dans le fameux « purgatoire » des auteurs défunts. La pensée n'est pas toujours profonde, mais quel art ! En le lisant je retrouve de ces vérités courantes qu'il me faut enseigner au lycée, mais comme cela est repensé, restitué ! L'effort vers la perfection, quelle leçon...

Sitôt le déjeuner – bien que Ricard vînt me héler – pris la fuite vers la Medina. Je voulais jouir de la chaleur, du grand air. J'avais emporté un Bergson (*L'Énergie spirituelle*) dont je relus plusieurs chapitres dans un petit bistrot des souks. Ce café maure est un kiosque en pleine rue d'où l'on voit défiler une foule incessante ; des bêtes viennent à l'abreuvoir, un forgeron fait jaillir des étincelles sur votre tête. Parcouru le marché aux puces de Bou-Feloud ; à ma honte je le connaissais à peine. Le soleil mettait chacun de bonne humeur. Ledit marché aux puces siège dans une enceinte crénelée, sous les remparts ; on ne saurait rêver décor plus noble, et qui d'ailleurs se termine sur une ligne de montagne devant laquelle se profile un minaret...

(Anecdote de l'orphelin : travaille comme marmiton dans un restaurant. Il était fier de me dire qu'il allait faire seul le marché, car il sait compter et sa patronne peut lui confier sans crainte « même mille francs ». J'ai toujours senti l'obligation de montrer que la vie n'est pas si laide que cela aux débutants...)

26 février.

(Tanger...)

7 mars.

À Gide.

[Copie d'un passage de sa lettre, p. 423 de leur Correspondance.]

11 mars.

Quant à mes collègues, je suis loin d'eux. Je n'aime pas sortir de mon silence ; toute ma nature me pousse vers la

solitude. Je n'aime la quitter que pour des gens selon mon cœur (y en a-t-il à Fès ?). Il est trop tard déjà pour que je plaise aux indifférents – et à quoi bon ? Jamais je ne pus persévérer dans des relations conventionnelles (j'espère avoir découragé Ricard, mais avec un tel pachyderme on n'est sûr de rien). Je vis donc dans la solitude et armé de défenses ; j'ai l'air fort occupé, mais hélas ! si je me suis organisé une vie de « penseur », d'homme retiré, ce n'est qu'un cadre. De tout cela je ne tire rien ; je n'en profite pas pour travailler. Tout au plus j'évite en vivant seul les compagnies oiseuses, et j'échappe à l'ennui des contacts médiocres. Il n'est pas vrai que je sois méprisant ; je ne suis qu'exigeant.

Ce qui mit le comble à mon horreur, c'est qu'un brave collègue, l'autre soir (espérant me séduire), me fit entrer au Cercle de l'Enseignement : un sombre rez-de-chaussée avec journaux épars et livres sales, puis une buvette décorée de dessins au pochoir, tout comme dans un mess de garnison, enfin un ping-pong et des tables de jeu. Le tout triste et miteux, mais où, paraît-il, quantité de professeurs, même mariés, chaque soir se délassent et se divertissent. Ça fait « copain », partie de boules ou de manille. Rien que de pénétrer dans un lieu pareil, j'eus des nausées. La France, la province et la bureaucratie, toutes les laideurs accumulées en un si petit espace, et au pays d'Afrique, ah ! je l'ai échappé belle. Combien ma simple chambre est-elle un lieu plus digne, plus secret. Ces gens ne savent pas supporter la solitude, et ils se fuient eux-mêmes. Leur seule conversation roule sur leurs souvenirs de guerre, ou bien sur des problèmes de service ou d'avancement. Ce sont peut-être des gens qui vivent au grand jour, mais qui surtout ne vivent pas.

*14 mars.*

Alors que Benda finit ses jours en bavant sur tout ce qui eut un nom dans ce siècle, j'admire la sagesse de Bergson,

sa première victime. Jamais le philosophe ne daigne nommer son adversaire.

« La critique d'une philosophie intuitive est si facile, elle est si sûre d'être bien accueillie, qu'elle tentera toujours le débutant. Plus tard pourra venir le regret – à moins pourtant qu'il n'y ait incompréhension native et, par dépit, ressentiment personnel à l'égard de tout ce qui n'est pas réductible à la lettre, de tout ce qui est proprement esprit. Cela arrive, car la philosophie, elle aussi, a ses sbires et ses pharisiens. » (*La Pensée et le mouvant*, p. 42<sup>1</sup>).

« Nous prisons par-dessus tout l'effort. Comment quelques-uns ont-ils pu s'y tromper ? Nous ne dirons rien de celui qui voudrait que notre "intuition" fût instinct ou sentiment. Pas une ligne de ce que nous avons écrit ne se prête à une telle interprétation. » (*Id.*, p. 109<sup>2</sup>).

J'imagine que ce silence dut blesser passablement Benda. N'est-il pas de ceux qui se plaindrent que Gide ne les nommât pas dans son *Journal* ?

Pour ma part, dans mes travaux sur la Grèce, j'ai cité fort peu de noms, trop peu sans doute. Mais c'est qu'en fait j'estimais peu mes prédécesseurs, et que parmi les contemporains je ne voyais pas sans dégoût une équipe d'êtres médiocres s'admirant l'un l'autre, se faisant la courte échelle et se citant à tour de bras. Je ne pouvais me distinguer (ou les juger) qu'en les englobant tous dans le même mépris. Au demeurant, je ne faisais point partie de leur clique ; mes principes étaient autres ; je me devais, à leur égard, le silence. La nature, d'ailleurs, parfois vous aide. À son de trompe on se mit dernièrement à fêter le jubilé de M. Fleurs et couronnes, orchestration de compliments. Mas ce que nos deux démagogues soufflant sur le feu dans la coulisse (en avant les amis utiles !) n'auraient pu prévoir, une grève,

---

1. P. 33 de l'édition 1946 (P.U.F., « Bibliothèque de Philosophie contemporaine »).

2. *Ibid.*, p. 95.

sans doute justifiée, des journaux éclata, et voici cette belle campagne de louanges du jour au lendemain coupée.

27 mars.

À Gide.

[V. *la Correspondance*, pp. 424-5.]

28 mars.

Le *Journal* de Gide se termine sur un adieu au public et au *Journal* lui-même. Il sonne son propre glas et prend congé de nous. Plus rien ne lui paraît valoir d'être ajouté à une œuvre de soixante années – et même sa vie qui se prolonge, il lui semble que c'est une faute de composition, et que rien n'est plus inesthétique que ce post-scriptum. De plus en plus il *décolle*, dit-il, au point d'avoir songé à se donner la mort afin d'entrer dans le néant plus vite, et surtout d'échapper aux corvées de sa gloire, aux importuns qui l'assassinent. Que depuis la mort de sa femme une moitié de lui-même soit allée au tombeau, il l'a trop répété pour que nous en doutions. Mais que durant la guerre il ait souhaité ne point mourir avant de revoir « les siens », c'est vrai encore. Et rien ne tenait plus au cœur de Gide aussi que de voyager de nouveau avec moi ; ce fut l'Égypte, le Liban. Durant les mois que nous vécûmes côte à côte, ce ne fut que de loin en loin, très rarement, que je pus remarquer quelque durcissement chez cet homme essentiellement poreux ; parfois un léger décalage révélait un instant que l'esprit était ailleurs, déjà détaché. Mais auprès du commun, quelle présence ! Il fallait avoir bien connu Gide pour percevoir ce léger changement. Il n'était pas encore entré dans la vieillesse, il dirigeait ses pas où il voulait, et où le poussait son désir. Encore que ce fût surtout le désir amoureux qui pût le mettre en marche. Lorsqu'il revint de Neuchâtel, en mars 48 (après certains troubles cardiaques), pour la première fois nous le vîmes vieilli, geignant. Il arriva d'ailleurs bientôt à remonter la pente. Mais depuis, malgré de successifs rétablissements, il fallut chaque fois repartir de plus

bas et se sentir de plus en plus miné, à la merci de mille fluctuations. En même temps l'humeur parut moins régulière ; nervosité accrue, hâte, impatience. Là encore j'en fus averti par de très légers signes, et refusai de m'en peiner. Il faut aimer les êtres jusqu'au bout, et tels qu'ils sont. Mais aussi bien ces sautes d'humeur trahissaient-elles des malaises, et le fait que Gide n'était plus absolument maître de soi. De tout cela, il a conscience, et prendrait presque honte de sa diminution (honte n'est pas le mot, car en même temps il se soumet à l'ordre naturel). Une grande amertume est de voir s'éloigner les êtres, à mesure que la vie les quitte. Néanmoins, pour peu qu'on les aime, on se refuse à l'évidence, on se nie à soi-même leur changement, on les rassure malgré soi lorsqu'ils parlent de départ. Et eux-mêmes, d'ailleurs, n'en parlent peut-être tant que pour que nous les rassurions... J'ai refusé de voir que M[aman] avait vieilli, en 1945, et à tous ses propos n'ai jamais opposé qu'un extrême optimisme. Je me le suis ensuite reproché, et cependant l'instinct me soufflait qu'il faut croire à la santé, au salut des malades, que cette foi irraisonnée, notre inconscience même sont une preuve d'amour, un réconfort aussi. Ils veulent qu'on les rassure ; il nous faut donc mentir de bonne foi. Il m'a semblé pourtant que ces mourants bien entourés, dont nul ne veut croire la fin si proche, entrent finalement dans une solitude étrange, un abandon cruel. Mais c'est là peut-être les juger de l'œil d'un homme plein de vie.

Pour ce qui est de Gide (on annonce qu'il aurait l'intention d'aller vers la Sicile), je ne puis croire qu'il lâchera si vite le morceau. Il n'a pas rompu toutes les amarres, l'instinct vital n'est pas éteint. Le pénible, et pour lui-même et pour certains, sera d'assister à de sombres périodes (« sables mouvants », dit-il), mais que traverseront malgré tout, jusqu'à la fin, des floraisons.

*Marrakech, le 6 avril.*

À Roger. [...]

À Fréget (professeur à l'École Industrielle de Casablanca) : La meilleure part, c'est la vôtre. Je vous le dis avec respect...

*Fès, le 23 avril.*

Je suis épouvanté par mes collègues ; ce sont, me semble-t-il, de braves fonctionnaires, inaptes à l'inquiétude comme aux enchantements.

Entendu hier une conférence sur les peintures romanes. J'en parlai à Athènes sans les bien connaître. Depuis, j'ai fait le pèlerinage de Saint-Savin. Les reproductions du palais de Chaillot que je découvris avec Roger en 1946 demeurent un éblouissant souvenir...



# ***Les Dossiers de presse des livres d'André Gide***

## **LE DOSSIER DE PRESSE DES SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES**

447-L-1

**ALPHONSE JOUET**

*(La Loi, 7 mai 1914)*

*Un nouvel ouvrage sur le Jury*

Il y a des hasards heureux : M. André Gide, l'homme de lettres bien connu, vient d'être juré en Normandie. Et il a eu l'excellente idée de nous faire connaître ses impressions, sous ce titre : *Souvenirs de la Cour d'Assises*<sup>1</sup>.

... Ce témoignage sera précieux à tous ceux, législateurs, magistrats ou avocats, qui ont à contrôler, à diriger ou à seconder l'œuvre de justice au criminel.

Il n'est pas besoin de dire que M. André Gide avait pris ses fonctions au sérieux : donnant un rare exemple, il n'avait qu'une crainte, celle d'être récusé ; aussi a-t-il siégé dans presque toutes les affaires de sa session. Les observations qu'il rapporte de sa courte magistrature sont donc abondantes et variées.

Toutes cependant ne nous intéressent pas au même degré : c'est un jury de province qui les provoque – il prend

---

<sup>1</sup> *Souvenirs de la Cour d'Assises*, par André Gide, à Paris, 35 et 37, rue Madame, Éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

bien soin de nous le rappeler, et bon nombre des critiques de notre auteur ne seraient pas fondées à Paris.

\*

La première, par exemple, est relative au président.

M. André Gide se plaint à diverses reprises que ce magistrat *bouscule* les interrogatoires et ne laisse pas les accusés et les témoins s'expliquer suffisamment :

« Le juge interrogateur arrive avec une opinion déjà formée sur l'affaire dont le juré ne connaît encore rien. La manière dont le Président pose les questions, dont il aide et favorise tel témoignage, fût-ce inconsciemment, dont au contraire il gêne et bouscule tel autre, a vite fait d'apprendre aux jurés quelle est son opinion personnelle <sup>1</sup>. »

Et il devient très difficile au jury, *de ne pas tenir compte de l'opinion du Président*.

Nous avons connu cela à Paris, il y a encore une quinzaine d'années : mais les derniers Présidents d'Assises – ayons la justice de le constater – ont radicalement supprimé cet abus. Nos confrères des départements le verront disparaître à leur tour : espérons-le du moins.

M. André Gide ne prétend pas du reste que ce soit là une règle générale : et par ailleurs il rend hommage à *la présence d'esprit du Président et à sa connaissance de chaque affaire*.

En revanche le langage qu'il parle est quelquefois, nous dit l'auteur de *La Porte étroite*, trop académique pour ses auditeurs. Certains ruraux – accusés ou témoins – ne comprennent pas les phrases trop correctes.

Ainsi un magistrat apprend avec surprise que l'accusé, sa femme et ses deux enfants couchaient pêle-mêle dans la

---

<sup>1</sup> Page 115. — De multiples cas nous en sont cités dans les affaires où a siégé M. Gide. Ce dernier se plaint aussi de ce que parfois le Président essaie de pousser l'accusé à se contredire, à se couper, alors que c'est inutile, l'accusé reconnaissant les faits et ne cherchant même pas à les excuser (voir p. 70).

paille ; et il demande à la femme – une pauvre paysanne illettrée :

— Qu'avez-vous fait *pour obvier à cet inconvénient* ?

La malheureuse ne peut que lui jeter un regard effaré <sup>1</sup>.

Quant aux jurés, lorsqu'un détail leur échappe, ils sont beaucoup trop intimidés pour prier le Président de poser une question. M. Gide le fit à plusieurs reprises, et stupéfia ses collègues par tant d'audace.

Notre auteur reconnaît en termes généraux *ma fermeté et la modération de l'accusation*. Toutefois certains réquisitoires lui paraissent très insuffisants sur l'administration de la preuve ; et le Ministère Public abuse un peu de l'argument tiré des condamnations antérieures.

Cette tendance est d'autant plus fâcheuse, nous dit-on, que cet argument a une prise énorme sur le jury : il suffit parfois à déterminer son verdict <sup>2</sup>. Aussi, un jour où il semblait en avoir été ainsi, M. Gide ne peut s'empêcher de noter :

« J'eusse été tout de même curieux de connaître le dossier des deux précédentes condamnations de Cordier, s'il fut jugé alors comme nous l'avons jugé hier... »

Le malaise qu'en ressentit notre consciencieux écrivain fut si intense qu'il se rendit après l'audience chez l'avocat de l'accusé pour lui soumettre un projet de recours en grâce et qu'il alla voir aussi – dans une ville voisine – la mère du condamné <sup>3</sup>. Hâtons-nous d'ajouter que ces nobles efforts furent récompensés et que la peine de Cordier fut sensiblement réduite.

M. Gide se plaint aussi de ce qu'on oublie de remettre au

---

<sup>1</sup> En revanche, M. Gide affirme avoir entendu le même Président dire sévèrement à un accusé, dans une affaire de meurtre : « Enfin, d'un dernier coup, vous lui avez tranché *la cariatide* ! » (p. 75).

<sup>2</sup> « En vérité, ce furent ses condamnations précédentes qui l'emportèrent et dictèrent le nouveau jugement. » (p. 93).

<sup>3</sup> « Cette nuit je ne puis pas dormir : l'angoisse m'a pris au cœur et ne desserre pas son étreinte un instant. » (p. 94).

Jury un plan du théâtre du crime, ce qui lui permettrait de suivre plus facilement les débats <sup>1</sup>.

448-L-2

**PIERRE MILLE***(L'Écho du Nord, 11 mai 1914)**Nos Jurés*

... Il était une fois, il n'y a pas bien longtemps, un bon diable de matelot qui déambulait, le soir, dans les rues de Rouen. De nombreuses stations dans les cabarets le rendaient déjà un peu « mûr ». Un repris de justice dangereux, nommé Lepic, et une assez sombre et sournoise sorte de canaille, nommée Goret, songèrent que le dévaliser serait du travail facile. C'est ce qu'on appelle, si je ne me trompe, « le vol au poivrier ». Avec eux se trouvait par hasard un pauvre garçon, simple d'esprit, qui s'appelait Cordier. Ce Cordier, ouvrier cordonnier dont tous les patrons s'accordent à dire le plus grand bien, était pourtant, lui aussi, un repris de justice : il avait été condamné – en bénéficiant du sursis de la loi Bérenger – pour avoir un jour dérobé une paire de souliers qu'il avait immédiatement donnée à quelqu'un qu'il ne connaissait point, mais qui paraissait la désirer. Il y a toutes sortes de tares mentales. Celle de Cordier consiste dans la monomanie du don. Quand, plus tard, il fut en prison, ses gardiens avertirent les personnes qui s'intéressaient à lui qu'il était inutile de lui rien apporter, victuailles, fruits ou espèces, parce qu'il en faisait part immédiatement à ses camarades, sans rien garder pour lui.

Deux filles de mauvaise vie accompagnaient le trio, évidemment recrutées par Goret et Lepic, car le pauvre Cordier est, de toutes manières, un innocent. On fit boire encore le matelot, qui, depuis longtemps, n'en avait plus besoin. Puis, vers l'aube, il fut terrassé sur le talus d'un fort, près de la

---

<sup>1</sup> À Paris cette précaution est toujours prise.

ville, et on lui prit son argent. Qui étaient les principaux coupables du délit ? Ceux qui y avaient pris une part active, ceux qui avaient terrassé et fouillé la victime. Quels étaient-ils ? Il semblerait, à première vue, bien simple qu'on l'eût demandé au matelot. Mais, philosophiquement, et peut-être pas trop étonné de sa mésaventure, ce bon mathurin s'était rembarqué le lendemain même. Quand la justice pensa à l'interroger, il était quelque part dans les Amériques ou la Polynésie.

Mais écoutez ! Il y avait un indice à peu près certain des responsabilités dans cette affaire, d'ailleurs banale : la manière dont il avait été procédé à la répartition de l'argent volé. Or, sur les 92 francs, Goret et Lepic avaient pris 72 francs, la part du lion, octroyant cent sous à chacune des deux femmes et dix francs à Cordier – cent sous de plus pour la seule raison, probablement, qu'il était un homme. Rien de plus naturel d'en conclure que Goret et Lepic étaient les principaux auteurs du délit. Mais l'instruction n'en fit rien : c'est que Goret et Lepic sont des gaillards à la fois brutaux et malins. Ils mirent tout sur le dos du malheureux Cordier, qui était incapable de se défendre et qui, d'ailleurs, n'y comprenait rien. Il en résulta que ce fut lui qui « écopa » cinq ans de prison. Les deux autres s'en tirèrent à beaucoup meilleur compte.

Mais le jury ? Pourquoi n'avait-il pas redressé l'erreur de l'instruction ? Ah ! voilà : c'est que le chef du jury, qui dirige les débats de ses collègues en délibération, lit et pose les questions, était à la fois ignorant, presque illettré, présomptueux et insuffisant. Il ne put rien y comprendre, il n'y voulut rien entendre. Et le résultat, c'est ce que vous venez de lire.

Mais comment se fait-il que le chef du jury fût d'une telle incapacité ? N'y avait-il point, parmi ces douze magistrats populaires, quelqu'un qui fût plus apte à conseiller et guider ses collègues ? Si fait, l'un entre autres était un homme fort distingué, d'esprit droit enfin. Alors, pourquoi n'avait-il point

été choisi pour exercer les fonctions de chef du jury ? C'est qu'on ne « choisit » pas le chef du jury : on le tire au sort. De tous les procédés de désignation qui pouvaient être employés, le Code a malencontreusement adopté celui qui pouvait et devait donner les plus mauvais résultats. Telle est l'opinion de M. André Gide, qui vient, dans un livre bien intéressant, de communiquer au public ses récentes expériences comme juré, et auquel j'ai emprunté l'aventure déplorable et caractéristique qu'on vient de lire. Et il nous apprend bien d'autres choses, M. André Gide ! C'est ainsi qu'il nous révèle pourquoi son père, juriste éminent, fut toujours récusé chaque fois qu'il « tomba » du jury. C'est précisément parce qu'il était juriste ! Ni l'accusation ni la défense ne voulaient de lui : « Un homme qui sait son affaire, un homme sur qui nos subtilités ou nos effets d'audience ne pourraient agir ! Et qui, par-dessus le marché, prendrait de l'influence sur ses co-jurés : jamais de la vie ! Nous préférons des gens qu'on puisse "manœuvrer" plus aisément. » C'est ainsi que la composition des jurys est le résultat d'une sélection « à rebours ». Je veux dire que tous les citoyens qui, dans les villes ou dans les campagnes, eussent pu paraître mériter en faire partie semblent en être soigneusement éliminés – à moins qu'on ne les récuse au dernier moment !

On parle beaucoup, en ce moment – à la suite, surtout, de certains acquittements scandaleux prononcés par les jurés de la Seine – de réformes à introduire dans l'organisation de nos jurys. Composer des listes d'où les « capacités » ne seraient point systématiquement exclues n'exigerait aucun amendement législatif. Et il ne faudrait que quelques lignes du texte le plus simple pour qu'à l'avenir le chef du jury, au lieu d'être stupidement, aveuglément désigné par le sort, fût élu par ses collègues. Car nos jurés sont de très braves gens qui mettent toute leur conscience à accomplir leur devoir. Ils nommeraient assurément le meilleur, le plus

éclairé d'entre eux. Ils y auraient même un intérêt égoïste : car un chef de jury inintelligent augmente la durée des délibérations, parce qu'il est indécis et incompréhensif. Vous voyez qu'il ne s'agit que d'une toute petite modification à la loi. Combien de temps l'attendrons-nous ?

449-L-3

**PIERRE MILLE***(La Dépêche de Toulouse, [...] 1914)**Notre époque**Nos Jurés*

M. Charles [*sic*] Gide, qui est non seulement un romancier de grand talent, mais encore un homme qui sait « penser », – je vais vous faire une confidence : je connais pas mal d'écrivains qui ne pensent pas, qui ne pensent jamais ; et le plus drôle est qu'ils n'en savent rien – M. Charles [*sic*] Gide, qui ne leur ressemble pas, fit partie, il y a quelques mois, du jury d'assises de la Seine-Inférieure. Dans un livre tout à fait intéressant, à la fois concis et très plein, il vient de publier les souvenirs que lui a laissés sa « magistrature », si je puis employer ce terme. Et pourquoi pas ? Un juré, pendant les quelques jours de la session pour laquelle il a été convoqué, est un juge. Avec ses onze collègues, il prononce, dans les cas les plus graves, des décisions qui sont sans appel : on peut dire qu'il a la main sur le déclic de la guillotine.

On l'accuse de manœuvrer très irrégulièrement ce déclic. Les lecteurs se souviennent sans doute encore des critiques dont le jury de la Seine fut particulièrement l'objet à la suite d'acquittements assez inattendus. Vous verrez, d'autre part, qu'il arrive parfois aux jurés d'être trop sévères. Cette juridiction semble souvent présenter un caractère qui participe du hasard des loteries. Récemment, une enquête du *Temps* a bien paru montrer que l'institution exigeait une réforme, une mise au point. La question est donc à l'ordre du

jour. Et, par conséquent, l'avis d'un homme qui possède, en même temps qu'un esprit à la fois généreux et avisé, des souvenirs personnels sur la matière, est un élément précieux d'information.

Tout d'abord, je me sens très frappé du fait que M. André Gide ne reprend pas à son compte une explication que plusieurs personnes ont donnée de l'indulgence assez coutumière des jurés parisiens. Cette indulgence, on l'excuse, on va jusqu'à la trouver légitime. « L'acquittement, quand il s'agit d'un crime passionnel, se comprend fort bien. Pourquoi châtier quelqu'un dont tout permet de croire qu'il ne recommencera pas ? Il en voulait à sa victime. Cette victime n'est plus : l'assassin cesse d'être, par conséquent, un danger pour la société. » Avec ce raisonnement, on arriverait logiquement à ne châtier le meurtrier que s'il a raté son coup : car alors on peut présumer qu'il recommencera ! Qu'on m'excuse donc si je ne trouve l'argument ni topique ni lumineux. Il est, de plus, permis de demander si l'indulgence manifestée à l'égard du criminel passionnel n'est pas un funeste encouragement pour d'autres impulsifs.

On me répond : « Vous venez de prononcer le mot d'“impulsif”. C'est bien dire que ce genre de criminels est irresponsable. Leur passion n'écoute rien, leur passion est irrésistible. » Je vous demande bien pardon ! Un impulsif est avant tout un caractère faible et, par conséquent, puissamment frappé par l'exemple. C'est toujours l'histoire des convulsionnaires de Saint-Médard, au dix-huitième siècle. Il suffit qu'on prononçât pour eux la peine du fouet pour les guérir radicalement de leurs crises. Il en serait ainsi, j'en demeure persuadé, de la plupart des crimes passionnels si tout le monde pouvait être persuadé, en France, qu'ils sont punis *comme les autres*. C'est ce qu'on fait en Angleterre ; aussi y ont-ils presque complètement disparu.

Sagement muet à cet égard, M. André Gide fait sur d'autres points des remarques bien justes : « Si la composition

des jurys, dit-il, est le résultat d'une sélection, c'est à coup sûr d'une sélection à rebours. Je veux dire – en ce qui concerne celui dont j'ai fait partie – que tous ceux qui, dans les villes et les campagnes, eussent pu paraître mériter en être, semblent avoir été soigneusement éliminés – à moins qu'ils ne se fussent fait récuser.

» Mais, vous-même ? me dira-t-on. Si je n'avais pas insisté auprès du maire de ma commune chargé de dresser les premières listes pour qu'il y portât régulièrement mon nom depuis six ans, je suis bien assuré qu'il ne m'aurait pas proposé, par *peur de me déranger*. Encore craignais-je, après avoir reçu une citation, d'être récusé en qualité d'*intellectuel*, soit complètement, soit successivement pour chaque affaire ; je me souvenais que mon père, nommé juré, avait été systématiquement éliminé, en tant que juriste, chaque fois que son nom était sorti de l'urne. »

Comprenez-vous ? Voilà un citoyen distingué, instruit, juriste. Il pourrait diriger, guider, renseigner ses collègues : *on n'en veut pas*. On n'en veut pas parce que les avocats des accusés, d'une part, les magistrats, de l'autre, redoutent son influence. On aime mieux n'avoir affaire qu'à des hommes sans culture sur lesquels il sera plus aisé d'agir.

« Ce n'est pas, ajoute M. André Gide très équitablement, que pour être un bon juré une grande instruction soit nécessaire. » Il a bien raison ! Avoir reçu « de l'instruction » ne prouve pas que le ciel vous a doué d'un jugement sain et d'un esprit équilibré. Il y a bon nombre de paysans et d'ouvriers qui se montrent, dans les délibérations du jury, infiniment supérieurs à la moyenne des intellectuels. Mais faites-y bien attention : pour le travail mental comme pour tout autre, un entraînement est nécessaire. Faute de quoi, on se fatigue, « on n'y voit plus clair ». Un des meilleurs jurés de la session à laquelle a pris part M. Charles [*sic*] Gide était un cultivateur. À la fin, n'en pouvant plus, le cerveau en bouillie, il dut demander lui-même sa récusation. « Je se-

rais devenu fou ! » expliquait-il.

Autre chose : il y a un chef des jurés qui doit diriger leurs délibérations. Il est tiré au sort ! On ne peut rien imaginer de plus contraire à une bonne administration de la justice. Le sort peut tomber, il tombe souvent sur le plus incapable. Et plus il est incapable, plus il se cramponne parfois à la majesté de ses fonctions de hasard. De là des lenteurs et même des erreurs bien graves dans les décisions. On ferait donc bien mieux – ce serait là une réforme très facile à accomplir, et très heureuse, – d'introduire dans la loi cette toute petite modification : que le chef du jury, à l'avenir, sera désigné par un vote de ses collègues. Car les jurés – les magistrats, les avocats, tous ceux qui les ont fréquentés sont d'accord sur ce point – sont toujours animés des meilleures intentions. On peut être à peu près certain qu'ils choisiraient le plus éclairé d'entre eux. Et cela éviterait bien des iniquités. Je n'en veux pour preuve qu'une histoire assez désolante que nous conte M. André Gide.

Le jury dont il faisait partie avait à juger trois jeunes gens accusés d'avoir soustrait à un matelot, après l'avoir terrassé, les 92 francs qu'il avait dans sa poche. Deux de ces accusés : Lepic et Goret, s'étaient partagé 72 francs. Ils avaient donné 5 francs à chacune des deux femmes qui avaient assisté au vol, et 10 francs à un pauvre diable nommé Cordier. Il était assez logique de conclure, de l'inégalité même de cette répartition, que Cordier n'avait joué dans l'affaire qu'un rôle de comparse. Sinon, il eût réclamé davantage. Mais l'instruction n'avait pas songé à faire cette réflexion si simple, par la bonne raison qu'étant un peu simple d'esprit le pauvre Cordier s'était vu charger de toutes les responsabilités par ses deux co-accusés, et qu'il était incapable de défense ; et ce fut lui qui fut condamné à la plus lourde peine. Si le chef du jury avait eu de l'initiative, il se serait certainement aperçu d'un détail si important. Mais il était à la fois inintelligent et présomptueux ; il perdit la tête, – et le

pauvre Cordier paya de cinq ans de prison cette insuffisance du directeur des délibérations !

Puisqu'on parle en ce moment des réformes à introduire dans l'organisation de nos jurys, la plus simple et l'une des plus efficaces serait certainement celle qui consisterait à permettre aux jurés de désigner par un vote, comme leur chef, celui qu'ils considéreraient comme le plus apte à remplir ces fonctions. Et de plus il faudrait trouver un moyen, sinon d'améliorer leur recrutement, – le jury est une institution de justice populaire, et qui doit rester populaire, – du moins de faire en sorte qu'on n'éliminât pas de sa composition, par une étrange et funeste aberration, ceux qui sont le plus qualifiés pour siéger. L'idée qu'on ne voulut point du père de M. Gide *parce qu'il était juriste*, me fait dresser les cheveux sur la tête !

## LE DOSSIER DE PRESSE DU TREIZIÈME ARBRE

(II<sup>1</sup>)

450-XLV-2

**RENÉ-MARILL ALBÉRÈS**

(*Le Tigre* [Montpellier], 5 mars 1945)

*Théâtre des Mathurins*

André Gide, *Le Treizième Arbre*

*Le Treizième Arbre* de Gide nous rappelle l'admirable spectacle du *Rideau de Paris* en 1939, où il figura comme lever de rideau à la présentation des *Noces de sang* de Federico Garcia Lorca, qui déroutèrent tant un public de routine à qui le snobisme a enfin heureusement révélé le grand poète espagnol.

---

<sup>1</sup> Le premier article de ce Dossier a été reproduit dans le n° 152 (octobre 2006) du *BAAG*.

C'est, à vrai dire, un spectacle « rénové » que nous donne le théâtre des Mathurins. À côté de *La Provinciale* de Tourgueniev, Herrand et Marchat nous imposaient jusqu'ici un malheureux effort d'adaptation des *Noces du Rétameur* de Synge, farce irlandaise d'une haute saveur, paraît-il. Malheureusement, aucune des plaisanteries de langue du texte irlandais ne pouvait passer dans le texte français, et nous nous trouvions en présence d'une lamentable pochade où des rétameurs ambulants échangeaient des bourrades d'ivrognes et mortifiaient un curé de campagne. Cela ne faisait rire personne, et, n'eût été la qualité des interprètes, nous nous serions crus dans un de ces malheureux patronages qui, sous couleur de théâtre chrétien, et dans la méconnaissance du théâtre espagnol, s'adressent à de pitoyables farces médiévales.

Très sagement, les Mathurins ont reconnu leur erreur.

*Le Treizième Arbre* est, certes, une œuvre mineure de Gide et un divertissement. Il l'intitule lui-même une « plaisanterie ». Neuf personnages de la bonne société sont réunis dans un château auprès d'une bonne comtesse. Le curé, affolé, vient faire son petit rapport : imaginez-vous que, dans la belle allée du parc de Mme la comtesse, un mauvais plaisant a dessiné dans l'écorce d'un arbre un objet... enfin, un de ces objets dont on ne parle pas et que l'on voit dessinés plus habituellement sur les murs de certains lieux. Il faut faire une enquête. Les suspects, ce sont un docteur, un vicomte, un philologue et son neveu. Ce petit roman policier quelque peu scabreux est habilement mené, jusqu'au moment où, aidée des lumières de la science médicale et psychiatrique, la comtesse découvre... la vraie coupable. Eh ! oui, la psychanalyse révèle qu'il y a des choses que l'on peut faire inconsciemment et mû par des désirs cachés.

Est-ce une satire ? Tout juste un prétexte à caricatures. Les personnages sont savoureux précisément en tant qu'ils

sont conventionnels. Ce sont des silhouettes outrées et typiques. Gide a bien compris que les personnages de la farce, comme ceux de la comédie italienne, ne tirent leur valeur que de leur simplicité. Il faut qu'ils soient aisément reconnaissables, qu'ils possèdent bien les traits que l'on s'attend à trouver chez eux. Bref, qu'ils nous emmènent au pays des marionnettes.

Tout cela est excellent, et l'on ne pourrait que souhaiter de voir se développer un théâtre comique fondé sur des personnages traditionnels : le curé, le médecin, l'instituteur. Nous manquons terriblement d'une tradition comique.

Le difficile serait de trouver Gide là-dedans. Il est évident que la farce est une plaisanterie sur le snobisme de la psychanalyse ; mais nous sommes loin de l'auteur de *Paludes* et de *La Porte étroite*, et très loin aussi de celui de *Saül* et de *l'Enfant prodigue*. Pourtant, on sent dans cette esquisse l'homme de métier. Gide n'est pas seulement le moraliste et le poète de son œuvre majeure, il est aussi un clerc et parfois un dilettante. De cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle où il est né, il a gardé un goût de l'exercice littéraire, une soif de jouer pour jouer, un talent de caricature et de comédie facile qui rappellent son ami Oscar Wilde. Les fantoches du *Treizième Arbre* sont conventionnels, crasseux, enracinés dans leurs habitudes et leurs préjugés, comme les Amédée et les Arnica Fleurissoire des *Caves du Vatican*. Gide le « subtil » les traite en « crustacés » avec la prestesse d'un Lafcadio. C'est en somme une « plaisanterie » de l'époque de Jarry que nous avons là, sur un thème d'entre-deux-guerres, et la farce de Gide synthétise tout ce que, malgré leur terrible sérieux, les écrivains de la première *N.R.F.* surent trouver de comique.

Il n'en reste pas moins que Gide aurait pu se livrer à une « plaisanterie » à la seconde puissance : faire jouer sa pièce sans révéler son nom. On aurait vu, hélas ! où serait allée se perdre la critique !

451-XLV-3

**PH. H.**

(*La Bataille*, 25 janvier 1945)

*Le Théâtre*

*M. Gide moqué par lui-même*

C'était le privilège des anciens monarques que le moindre mot tombé de leur bouche fût recueilli comme un trait de leur génie. M. André Gide, qui régna sur des esprits sans nombre, laissa un jour couler de sa plume *Le Treizième Arbre* et cette saynète, par deux fois, connut les honneurs de l'édition et ceux de la représentation.

La revue *Mesures*, en effet, publia cet ouvrage en 1935, et le *Rideau de Paris* le représenta, au début de 1939, sur la scène du théâtre de Rochefort sans grand retentissement. La même compagnie, avec l'assentiment de l'auteur, du moins on veut le croire, en fait la reprise au théâtre des Mathurins en 1945, en sorte que si *Interviews imaginaires* n'avaient pas paru en librairie depuis notre libération, *Le Treizième Arbre* pourrait être considéré comme le premier message de M. Gide au public parisien sorti de l'oppression. En tout cas, la date du manuscrit nous l'indique : voilà donc la distraction sur laquelle s'est penchée, en sa mûre saison, la plus officielle de nos gloires non officielles.

Mais de quoi s'agit-il ? Pour une fois, racontons la pièce. La scène se passe dans un château. La maîtresse du lieu, une comtesse, y a réuni quelques hôtes ; l'un d'eux découvre sur le treizième arbre du parc une figure fraîchement gravée dans l'écorce et qui reproduit les imposants contours d'un... d'une... vous y êtes : d'une de ces réalités auxquelles chacun de nous doit d'être le fils de son père. C'est là, si on l'ose écrire, le pivot de l'intrigue. Quelle main a dessiné cet emblème ? Nous ne l'apprendrons que peu avant la chute du rideau.

Disons tout de suite que la pièce, aux Mathurins, est bien montée, révérence parler. Le décor est amusant, la mise en scène adroite, la plupart des rôles bien tenus, surtout celui

du vicomte, par Michel Bouquet, et celui du docteur, par Henri Sauguet, lequel, alarmant de vérité au bord de la caricature, ressemble à un Dubout. Et ce n'est pas la faute de Charlotte Clasis s'il n'y a pas, entre son embonpoint de bonne vivante et le corps du délit, toute l'opposition, toute l'incompatibilité souhaitable : il fallait une femme d'un autre air ; imagine-t-on ce qu'une Marguerite Moreno eût fait du personnage ? Mais enfin le spectacle se tient et garde un bon aloi jusqu'au bout.

Que demander de plus, alors ? Ne se doit-on pas de juger une pièce de théâtre en elle-même et non par rapport à son auteur ? Si, par exemple, la majorité de la presse fit, l'autre mois, grise mine aux *Fiancés du Havre*, n'était-ce pas parce que les critiques, précisément, *voulaient* autre chose de M. Salacrou ? (Il est bien vrai que, signés d'un nom inconnu, ces trois actes eussent fait sensation ; ils fussent peut-être allés aux nues : qu'on se souvienne de *Frénésie*.)

Pris en soi, *Le Treizième Arbre* n'appellerait que des applaudissements au lieu de tant de commentaires. Susceptible de provoquer une certaine stupeur, lu dans le *Théâtre* de Gide, où se trouvent le merveilleux *Saül* et l'*Enfant prodigue*, il devient sur la scène, et sur cette scène, un bon lever de rideau. Mais le propre des productions de M. Gide, depuis ses œuvrettes jusqu'à ses chefs-d'œuvre, est d'intéresser le lecteur à leur auteur plus qu'à elles-mêmes. Elles constituent moins des œuvres d'art que des témoignages sur l'esprit, sur la personne même de celui qui les composa ; on n'est pas un admirateur des *Nourritures* ou de *Si le grain*, mais de M. Gide ; on ne peut lire un de ses écrits comme on lit ceux des autres ni sans penser constamment à lui, et, à coup sûr, il a voulu occuper de la sorte son lecteur, il le veut toujours ; on a l'impression qu'il le voudra encore derrière la pierre de son tombeau.

Il est donc impossible de ne pas rapporter, de ne pas mesurer ce *Treizième Arbre* à celui dont il sort, ce qui, dès lors,

renverse tout. Cette « plaisanterie », car cela s'appela d'abord *farce en un acte* pour ne plus s'intituler ensuite que *plaisanterie*, subtilité significative, cette plaisanterie, nous la prendrions moins au sérieux, moins à la Gide si, la recueillant dans son *Théâtre*, la laissant jouer et rejouer, il n'avait semblé la prendre au sérieux lui-même, et nous savons de reste qu'il n'estime jamais négligeable ce qui lui sort des mains. Et puis, comme par hasard, parmi les personnages de la pièce, l'obscurantisme est incarné par une comtesse, un vicomte et un curé, les demi-lumières par un médecin, un philologue et un jeune neveu, la lumière intégrale étant représentée, à la mode habituelle de l'auteur, par lui-même. Nous reconnaissons le monde gidien. Nous reconnaissons les coutumes de M. Gide, les démarches de son esprit. Aucune n'y manque. Après *Les Faux-Monnayeurs*, nous avons eu le complaisant *Journal des Faux-Monnayeurs* : nous avons ici, lu à haute voix par la comtesse et révélant la genèse du dessin que vous savez, nous avons parfaitement le journal du... le journal de la... enfin le journal de la figure.

Euréka ! À ce trait, on s'avise enfin de ce que put être le propos de M. Gide. N'aurait-il pas voulu jusqu'à ce point se parodier lui-même, se moquer du plus grand virtuose connu du priapisme littéraire ?...

Si c'est cela, il a réussi.

452-XLV-4

### PETIT CLAU

(France d'abord, 14 février 1945)

*Au théâtre des Mathurins*

La Provinciale — Le Treizième Arbre — Sylverie

*Les Noces du rétameur* n'ont pas tenu longtemps l'affiche aux Mathurins. Je le regrette, car j'ai aimé la pièce de J. Millington Synge. Mais je le comprends. Cette farce irlandaise ne pouvait pas plaire à un large public.

Cependant *La Provinciale*, de Tourgueniev, continue sa

brillante carrière. J'en ai déjà parlé dans notre numéro du 30 novembre et je n'y reviendrai pas. Je rappelle seulement à nos lecteurs qu'elle vaut à elle seule la peine qu'on s'offre un fauteuil aux Mathurins.

Les deux pièces qui ont remplacé *Les Noces du réta-meur* ajoutent encore à l'intérêt du spectacle. *Sylverie ou le Fonds hollandais* est une brève bouffonnerie d'Alphonse Allais et Tristan Bernard, deux auteurs qui savent leur métier. Il s'agit de deux amants « 1900 » quelque peu faisandés, d'un confident et d'un galant Hollandais qui fait beaucoup parler de lui, mais ne se montre point. Une histoire « d'honneur » et de couchage fort immorale et qui a un peu vieilli. Ce genre de satire ne nous émeut guère aujourd'hui. Mais, enfin, l'acte est rondement mené et nous rions de bon cœur.

*Le Treizième Arbre* est d'une autre tenue. Bien qu'André Gide ait modestement baptisé son œuvre « plaisanterie en 1 acte », elle est un morceau de choix et mérite qu'on en parle sérieusement. Des gens du gratin provincial discutent de ces savoureuses questions dont s'occupent les bourgeois éclairés : le freudisme, la mythologie et les dessins de la préhistoire. Un curé fort scrupuleux essaie de sauver l'âme d'une comtesse que les théories subversives d'un médecin et d'un philologue invités au château ont séduite. Un scandale éclate : on a gravé sur le treizième arbre de l'allée principale une image obscène qui nous est malicieusement suggérée plutôt que décrite. C'est en anglais que les précisions (?) nous sont données par une gentille miss qui a la charge des enfants. Nous reconnaissons bien là un aspect du talent d'André Gide. Mais je n'en dis pas davantage, sinon que cette histoire ingénieuse m'a énormément amusé et qu'elle vous amusera sans doute aussi.

Sacré André Gide, délicate orchidée issue du fumier bourgeois ! Monsieur Gide fait du « bolchevisme intellectuel », comme disaient les Anglais avant cette guerre.

M. Gide ne rate pas une maladresse. Je pense entre autres à *Corydon*, puis à la plus monumentale de toutes, le *Voyage en U.R.S.S.*, et à sa toute dernière, sa « résistance à Tunis ». Mais il les fait avec tant de grâce, de gentillesse et d'ingénuité qu'on n'arrive plus à le prendre au sérieux.

L'interprétation des Mathurins est honnête. Les comédiens ont assez de métier et de goût pour se faire oublier au profit des œuvres qu'ils jouent. Que peut-on demander de plus ?

## ***Chronique bibliographique***

### **LE « CAHIER 2010 » DE L'AAAG**

André GIDE – Jean AMROUCHE, *Correspondance 1928-1950*.  
Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON et Guy  
DUGAS. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2010. Vol. br., 21  
x 15 cm, 356 pp., ach. d'impr. octobre 2010, ISBN 978-2-7297-  
0832-0, 18 €. [350 ex. ont été réservés aux Membres de l'AAAG,  
numérotés de 1 à 350. Ce Cahier a été expédié à nos Membres  
en même temps que le n° 168 du BAAG, d'octobre 2010.]

### **TRADUCTIONS**

André GIDE, *Pastoral Senfoni*. Fransızca aslından çeviren :  
Buket YILMAZ. İstanbul : Timas Yayınları, coll. « Çağdas Dünya  
Edebiyatı », 2009. Vol. br., 21 x 13 cm, 95 pp., couv. ill., ach.  
d'impr. janvier 2009, ISBN 978-975-263-897-6, sans prix marqué.  
[Trad. *turque* de *La Symphonie pastorale*, précédemment publiée  
par un autre éditeur, v. BAAG n° 151, juillet 2006, p. 570, et  
n° 163, juillet 2009, p. 446. Le texte de la traduction est ici précé-  
dé d'une brève présentation due au traducteur (« Sunus : Askın  
ve yasamın rengi », pp. 5-9).]

André GIDE, *Tohum ölmezse. Otobiyografi*. Fransızca aslından çeviren : Aysel BORA. İstanbul : Can Yayınları, 2010. Vol. br., 19,5 x 12,5 cm, 349 pp., couv. ill., ach. d'impr. août 2010, ISBN 978-975-07-1197-8, 22,50 TL. [Trad. turque de *Si le grain ne meurt*. Curieusement, le livre s'ouvre sur deux brèves notices biographiques, l'une consacrée à Gide, l'autre à Tahsin Yücel, qui fut l'auteur de très nombreuses traductions d'œuvres françaises, de Gide entre autres mais... pas de *Si le grain ne meurt*... La présente traduction, signée Aysel Bora, semble être la première de *Si le grain ne meurt* en turc.]

Signalons, parus en mars 1994 – mais dont nous n'avions pas eu connaissance alors –, trois jolis petits livres publiés par le célèbre éditeur palermitain Sellerio, dans sa collection « Il Divano » (n<sup>os</sup> 76, 77 et 78), au format 15,5 x 10,5 cm, couv. ill. d'une vignette reproduisant un tableau : *Il caso Redureau* (trad. Chiara RESTIVO, introd. de Maurice Nadeau, 95 pp., ISBN 88-389-1046-4, L 10.000), *Ricordi della Corte d'Assise* (trad. Giancarlo VIGORELLI, 139 pp., ISBN 88-389-1045-6, L 12.000), *Fatti di cronaca* (trad. Chiara RESTIVO, 96 pp., ISBN 88-389-1048-0, L 10.000). Ces trois traductions (de *L'Affaire Redureau*, de *Souvenirs de la Cour d'Assises* et de *Faits divers*) avaient originellement paru chez Sellerio dans la coll. « La civiltà perfezionata », respectivement en 1978, 1982 et 1978.

## ARTICLES

Jean CLAUDE, « Les personnages féminins dans le théâtre d'André Gide », *Nouveaux horizons et médiations. Contributions à l'histoire littéraire et culturelle au Luxembourg et en Europe*, éd. Claude Conter et Nicole Sahl, Bielefeld : Aisthesis Verlag, 2010, pp. 701-12.

Christophe FIAT, « Geneviève, l'antihéroïne d'André Gide », *La Nouvelle Revue Française*, n° 595, octobre 2010, pp. 65-75. [Sur les personnages des *Caves du Vatican* et de *L'École des femmes*.]

## XXXVIII<sup>ème</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AAAG

L'Assemblée générale 2010 de l'Association des Amis d'André Gide s'est réunie le samedi 20 novembre à l'École Alsacienne. L'assistance était rare, dans les deux sens du terme – à la fois clairsemée et d'une fidélité exemplaire. Le président Pierre Masson, en ouvrant la séance, put rappeler cette phrase du début de *L'Immoraliste*, d'une actualité évidente : « Le public était peu nombreux, et l'excellence des amis faisait de cette cérémonie banale une cérémonie touchante. »

Nous aurions toutefois tort de trop nous plaindre, car, si notre association manque de jeunes, elle compte 350 membres, ce qui la place en bon rang dans les sociétés d'amis d'écrivains, et elle fait preuve d'une activité jamais démentie depuis plus de quarante ans.

Dans son rapport moral, Pierre Masson a évoqué les nombreuses manifestations organisées depuis notre dernière assemblée générale (16 mai 2009), qui témoignent en effet du rayonnement de Gide et de son œuvre. Il est vrai que le centenaire de la *N.R.F.* a permis un afflux de rencontres, colloques, émissions et publications dont a largement bénéficié la figure de l'écrivain.. Citons le livre de Jean-Pierre Prévost et Catherine Gide, *Un album de famille* (Gallimard), présenté au Festival de Ravello en juillet, puis à Paris en septembre et à Bordeaux en octobre ; le festival de la correspondance de Grignan (9 juillet), où Jean Claude a présenté la nouvelle édition de la *Correspondance Gide-Valéry*, pour laquelle Peter Fawcett a reçu le Prix Sévigné ; le colloque du centenaire de Pontigny à Cerisy-la-Salle (fin août) avec Pierre Masson et Pascal Mercier ; la journée de rencontres Gide–Mauriac à Malagar (8 octobre) enfin, avec Martine Sagaert

et Peter Schnyder.

Parmi les nombreux ouvrages publiés, rappelons d'abord ceux qui ont été consacrés à *La N.R.F.*, le précieux *Table et index de la N.R.F.* (Gallimard) par Claude Martin, et les actes des « Entretiens de la Fondation des Treilles » sur *La Place de la N.R.F. dans la vie littéraire du XX<sup>e</sup> siècle* (Gallimard) publiés par Robert Kopp ; puis, de Gide, l'inédite *Histoire de Pierrette* (Fata Morgana), la réédition des *Notes sur Chopin* (Gallimard), l'édition critique de *Geneviève* par Andrew Oliver (CEG) et, tout récemment, la biographie, par David Steel, d'*Auguste Bréal* suivie de sa correspondance avec Gide (CEG). Terminons par le colloque organisé à la BNF par Alain Goulet (9 octobre), *La Chambre noire d'André Gide* (Le Manuscrit) et le *Répertoire des citations allemandes d'André Gide* (Birkbeck College).

Initiées ou non par l'AAAG, ces manifestations prouvent à l'évidence la richesse de l'actualité gidienne à laquelle nous avons largement participé. Le point culminant de la période écoulée a peut-être été la visite de l'Association à La Roque-Baignard, grâce à la grande gentillesse de Jean-François Dewitte et de Jacques et Pascale Marceau qui nous ont accueillis par un beau soleil de juin. Nous espérons, lors d'une prochaine assemblée générale, entendre à nouveau un concert de piano.

Les perspectives 2011 sont, elles aussi, pleines d'attrait. Martine Sagaert et Peter Schnyder organiseront à Toulon (10 et 11 mars) un colloque sur le thème *Éditer l'œuvre de Gide, interpréter, valoriser*. Plusieurs ouvrages en préparation sont annoncés : le *Dictionnaire Gide*, fort de 580 articles (Garnier), ouvrage collectif dirigé par Pierre Masson, la *Correspondance Gide-Desjardins-Heurgon* (CEG) éditée par Pierre Masson, qui constituera notre Cahier 2011, la seconde édition de la *Correspondance Gide-Blum*, augmentée de 29 lettres inédites de Gide (PUL), par Pierre Lachasse, le tome I de la nouvelle biographie de Gide par Franck Lestringant (Flammarion) et un *Gide politique* à partir des *Faux-Monnayeurs*, par Jean-Michel Wittmann (Garnier), sans oublier la réédition de la conférence *De l'influence en littérature* (Allia). On verra aussi, sur France 2 le 5 janvier, le téléfilm adapté des *Faux-Monnayeurs* par Benoît Jacquot.

Avant de voter à l'unanimité les rapports moral et financier, l'Assemblée générale a procédé au renouvellement du Conseil

d'administration. Le bureau sortant a été réélu et un nouveau membre a été désigné sur la proposition du président : Fabrice Picandet, responsable de l'excellent site web (e-gide.blogspot.com) qui n'est pas le site officiel de l'AAAG mais contient de très nombreuses informations et s'avère d'une consultation aussi aisée qu'utile.

Avant de se retrouver devant l'habituel « pot » qui conclut ses travaux, l'Assemblée a signé une pétition pour la défense de la tombe de Tancrede Gide à Uzès.

[ P. L. ]

# Varia

**CAFOUILLAGES** \*\*\* La page 502 – qui devait être blanche – a sauté lors de la composition de notre numéro d’octobre, ce qui a entraîné de regrettables bizarreries dans la mise en page de toute la suite du numéro (les pages impaires apparaissant à gauche, les paires à droites)... De même, l’intrusion d’une police de caractères étrangère à la typographie d’ensemble (aux pages 466, 472, 488 et 489) n’est pas volontaire, mais inexplicablement due à une opération spontanée de l’ordinateur... Nos excuses !

Cl. M.

**SUR ODILE DROUIN** \*\*\* Je dois à une correspondance avec André Dezellus les confidences qui suivent : « En 1936-37 (je n’ai pas mémoire de la date exacte, mais c’était dans les années d’avant-guerre), Odile Drouin, nièce d’André Gide, avait épousé Albert Foltz, propriétaire de l’Auberge du Vieux Puits à Pont-Audemer (Eure). Albert Foltz était un ami de parents, et de plus polyglotte (parlant parfaitement l’anglais et l’allemand) en même temps qu’érudit et peintre amateur d’un certain talent. Je possède de lui un tableau, *La falaise d’Étretat*, offert à l’occasion de mon mariage en 1945. Malheureusement, Odile Drouin eut une grossesse très difficile, et décéda lors de la naissance de son fils Jacques, qui prit la suite à l’Auberge du Vieux Puits quand il fut en âge de le pouvoir. Il ne trouva pas moyen de la revendre et il y demeure toujours avec son épouse. Il reste artiste et peint quelques aquarelles. »

H. H.

**À PROPOS DU GONCOURT 1910** \*\*\* Dans la revue des *Amis de Louis Pergaud* consacrée au centenaire (1910) du prix Goncourt attribué à Louis Pergaud (*De Goupil à Margot*), on reproduit la revue de presse de *L’île sonnante*. On lit notamment ceci : « *La Nouvelle Revue Française* de mai dernier contient le

superbe *Magnificat* de Paul Claudel ; le numéro de juin se recommande par les articles d'André Gide et d'André Ruyters et *Les Conquérants*, un beau poème de Charles Vildrac. Les propos de Walt Whitman y sont également à lire et à méditer. »

H. H.

**À PONTIGNY** \*\*\* Les *Amis de Pontigny* ont organisé à l'Abbaye, au cours de l'année 1910, un cycle de six conférences à l'occasion du Centenaire des Décades de Pontigny. Nos Amis Michel DROUIN et David STEEL y ont parlé, le premier le 11 septembre de « l'utopie intellectuelle d'un groupe : la revue (*NRF*), les éditions (de *La NRF*), le théâtre (Vieux-Colombier), les décades (Pontigny) », le second le 25 septembre sur « Aux origines des Entretiens de Pontigny ».

**AUTOUR D'UN ALBUM DE FAMILLE** \*\*\* Pour accompagner la sortie du livre de Jean-Pierre PREVOST, une exposition a été organisée du 18 septembre au 2 octobre à la Mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Le professeur Jean BOLLACK (théoricien de la littérature et un des grands spécialistes de l'œuvre de Paul Celan et d'André Gide) y a parlé de « Gide aujourd'hui », puis on a pu écouter un « concert Pierre THILLOY » en présence du compositeur : *Notes sur Chopin, quatuor à cordes n° 8 opus 174*, de Pierre Thilloy, pour quatuor à cordes et récitant, sur un texte d'André Gide, et *Mélodies de Chopin, op. 74 posthume*, pour voix et quatuor à cordes.

**ERRATUM** \*\*\* Une fâcheuse erreur s'est glissée dans la notice nécrologique consacrée à Alain Rivière dans notre dernier numéro, p. 541. Ce n'est pas en 1991, contrairement à ce qui a été écrit, qu'a eu lieu la donation du Fonds Rivière-Fournier à la Bibliothèque municipale de Bourges, mais en 2001.

[ J. Cl. ]

Notes de  
Jean CLAUDE, Henri HEINEMANN et Claude MARTIN.

## ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

### **COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2011**

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

#### Règlements :

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A 020**

(La Banque Postale, Centre de Paris,

IBAN : FR62. 2004.1000.0125.1727.6A02.009,

BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

3 rue du Chemin blanc

B. P. 53741

54098 Nancy Cédex

< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,

Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy

IBAN : FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,

Code SWIFT : CCBPFRPPMTZ)

***Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS***

---

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimé par AGL — 133, rue du Lantissargues, ZA de Maurin, 34970 Lattes

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Janvier 2011